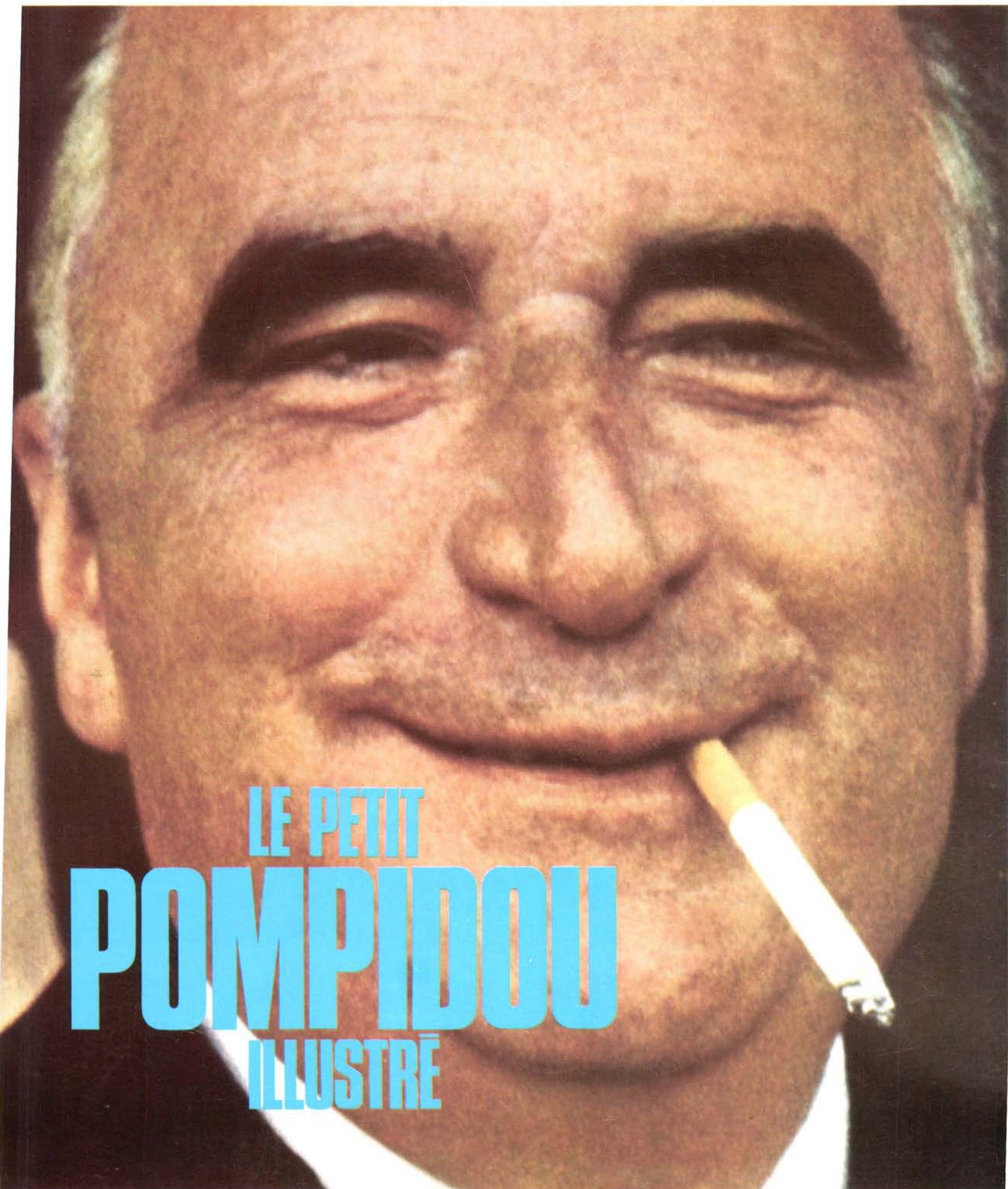


NOUVELLE SÉRIE - N° 9

OCTOBRE-NOVEMBRE 1969 - 7,50 F

LE CRAPOUILLOT



LE PETIT
POMPIDOU
ILLUSTRÉ

Les thermes marins

6, RUE DE LA PAIX

présentent, sous contrôle médical, un véritable complexe de régénérescence.

C'est l'endroit rêvé pour perdre agréablement du poids et éliminer des toxines, par la sudation dans des salles de sauna ou de hammam.

C'est aussi la possibilité de récupérer en deux heures, les forces perdues par de longues journées de fatigue physique ou nerveuse.

Avec le bain d'algues, l'organisme absorbe par phénomène d'osmose l'iode, le calcium, le phosphore, et divers oligo-éléments qui lui sont indispensables.

Différents massages, par air pulsé, en baignoire, ou manuels complètent ces traitements, pratiqués en cabine chaude ils favorisent la perte de poids.

Bar diététique, pressing rapide, manucure, pédicure, coiffeur, télévision, musique d'ambiance, téléphone dans chaque cabine pour les hommes d'affaires désirant garder le contact avec leur bureau. Voilà ce que vous offrent :

Les thermes marins

6, RUE DE LA PAIX — PARIS (2^e) — TEL. : 073-61-15

HAMMAM - SAUNA
THALASSOTHERAPIE

Bains d'algues - Massages
Solarium - Oxygénation

1^{er} étage : DAMES
Rez-de-chaussée : MESSIEURS

OUVERT tous les jours de 10 h à 22 h, dimanche et jours fériés de 9 h à 13 h.

INSOLITE RARE CURIEUX

**LIVRES & PRODUCTIONS
EXCLUSIFS, NON EXPOSES**

Catalogue 90 pages illustrées,
600 articles, contre 4 timbres



A. de P. serv. CR

B.P. 100 PARIS 15

Exposition et Vente

70, rue Castagnary - Paris 15^e

A paraître en décembre

MAGIA SEXUALIS

de P. B. RANDOLPH

le plus célèbre traité de magie sexuelle

un volume de luxe
16 planches hors-texte, 1 tableau dépliant

Prix de souscription : 45 F

Bon à découper et à retourner accompagné du règlement par chèque bancaire ou postal, ou mandat-lettre à : **EDITIONS INDEX - 199,** rue Saint-Denis, Paris 2^e.

NOM

ADRESSE

LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série n° 9

Société d'Editions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
49, avenue Marceau, Paris (16^e). Tél. : 553-65-09

CONSEIL DE DIRECTION

Jean BOIZEAU
Jean-François DEVAY
Roland LAUDENBACH

REDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

REALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT
Pierre GATINIOL

Abonnements

4 numéros : FRANCE 25 F

ETRANGER 28 F (Taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74

(Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Imprimerie Lang Grandemange
36 à 42, avenue Marc-Sangnier
92 - VILLENEUVE-LA-GARENNE



Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY
Dépôt légal : 4^e trimestre 1969



**LE PETIT
POMPIDOU
ILLUSTRÉ**

POMPIDOU

ou les excès

On imagine volontiers que le débarquement du général de Gaulle a eu lieu en 1944, avec l'autorisation de l'état-major anglo-américain.

Légende !

Le vrai, le seul débarquement réel du général en question a eu lieu, à titre définitif, en 1969, après de longues et prudentes intrigues ourdies en Italie, puis en Suisse, puis en plein Paris, par ce timide Machiavel du Plateau central qu'on appelle Pompidou, Pompidou député de la deuxième circonscription du Cantal : Saint-Flour, Mauriac.

Je n'invente rien.

A un journaliste qui lui demandait quel défaut l'avait le plus gêné dans sa carrière, Pompidou répondit avec assurance, mais en baissant les yeux :

— La timidité !

Oui, c'est la timidité qui a brisé sa belle carrière d'universitaire, qui l'a contraint, bien malgré lui, aux plus audacieuses résignations, aux défis les plus démentiels. C'est par timidité que ce faible, incapable de résistance, s'est laissé entraîner, 51, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Elle lui a imposé ses plus déplorables expédients. Vous savez ce que c'est : on n'ose pas frapper à la porte. Alors, on force la serrure, on use de la pince monseigneur et on fonce sur la pointe des pieds, en s'excusant poliment.

Esclave d'un implacable destin, ce pusillanime professeur au lycée Henri IV se retrouva un beau matin, sans l'avoir cherché — je vous le jure — chargé de mission du général, lequel vit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de cette pâte molle. La timidité fit de Pompidou un adjoint au Commissariat au Tourisme, poste auquel il renonça, par timidité, pour devenir modestement Maître des requêtes. Par manque d'assurance, gaucherie, docilité, il ne tarda pas à se voir promu Maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat.

Allait-il, pris à son corps défendant dans l'implacable engrenage de la grande machine gouvernementale, accepter humblement de monter toujours plus haut, de plus en plus timidement ? Non, cet irrésolu résolu de s'effacer, de se faire oublier, de se replonger dans la douce lecture de ses poètes élégiaques : Ronsard, Chénier, Lamartine, Paul Eluard, et il se laissa tomber dans le premier fauteuil venu...

Ouf ! Enfin seul !

Fatalitas !

C'était le fauteuil vacant d'un éventuel directeur de la Banque Rothschild.

Une main de fer se posa sur son épaule :

— Restez assis, cher ami, ce fauteuil est à vous.

Pris au piège, il n'osa se relever, et ce fut la dégringolade en forme d'escalade.

Ainsi le Petit Chose devint-il un grand Machin. Le voilà tout naturellement, et sans l'avoir cherché — je vous le jure — administrateur de la Compagnie des Chemins de fer du Nord — lui qui lisait Virgile dans le texte ! — puis administrateur de la Société Rateau, puis administrateur de la Société d'Armement et de Gérance, puis vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Orléans, puis président de la Société d'Investissements du Nord, etc.

Que de tuiles tombaient en pluie d'or sur la tête de ce malheureux sans défense !

Pris de panique, il chercha un abri, un endroit écarté, où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

de la timidité

par Henri JEANSON

Hélas !

L'Elysée le recueillit. Plus balbutiant qu'au premier jour, incapable de dire non, sachant par expérience qu'il n'aurait jamais assez de force pour vaincre sa faiblesse de caractère, il retomba sous la coupe du général qui en fit, sans lui demander son avis, son directeur de cabinet, poste, paraît-il, très convoité, mais qu'il n'avait pas cherché — je vous le jure !

Profitant de sa timidité, sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, on le nomma, en deux temps trois mouvements, membre du Conseil constitutionnel. Pompidou, encore inconscient et tout étourdi, apprit par la radio qu'il était devenu Premier ministre. Le fait accompli ! Ordonnance d'honneur, en quelque sorte...

Pendant plus de six ans, par timidité, et pour ne pas déplaire au Grand Chef aux dimensions historiques, il rompit avec le Sénat, augmenta de 80 % les impôts indirects, de 50 % les impôts directs, de 50 % les dépenses dites de prestige. Il contribua, bien à contre-cœur, à l'abaissement des bas salaires, tandis que les affaires de la banque Rothschild prenaient un développement spectaculaire et que le nombre des chômeurs passait de 158.000 à 543.000. Il couvrit de cette timidité l'étouffement de l'affaire Ben Barka, l'institution des tribunaux d'exception, la mise en tutelle de la magistrature, la création des polices parallèles, et foccartisa avec un zèle qui était comme un excès de timidité. Il conduisit l'Université à sa perte et fomenta, à son insu, ce joli printemps de Paris qui vit éclore le muguet, jaillir les pavés et s'épanouir le référendum, cette fleur délicate des dictatures.

On connaît la suite... et nul n'a oublié la timidité de sa confidentielle campagne électorale, ni avec quelle bonnêteté, avec quelle économie de moyens, il la régenta, réprouvant toute démagogie...

Il se montra le plus souvent par affiches interposées.

Son image fut modestement reproduite à travers la France. Partout, dans les villages les plus reculés, voire abandonnés, sur les routes les plus désertes, dans les chemins les plus impraticables, se dressaient pudiquement, en double et triple colombier, le visage de ce candidat discret. Sur les bornes kilométriques, sur les troncs d'arbres, sur les poteaux télégraphiques, sous les arches des ponts, l'humble Pompidou pompidouait obscurément, accompagné de cette humble légende :

“ L'homme qui tient ses promesses ”.

Pour affronter les foutes, ce grand timide s'était composé le masque bonhomme d'un personnage de Labiche. Sa tournée de meetings fut un peu le voyage de M. Perrichon.

Par timidité il promit à chacun tout ce qu'il sollicitait ; par timidité il répondit de la solidité du franc comme de lui-même ; par timidité il distribua ici et là, à droite et à gauche, des bons pour un hôpital, des bons pour des piscines, des HLM, des lycées, des théâtres ; par timidité il promit la diminution des impôts, l'augmentation des salaires, la suppression de la force de frappe, la mise en liberté de la Télévision, des vacances en veux-tu en voilà et des milliards aux pauvres agriculteurs en détresse.

C'est ainsi que sans le chercher — je vous le jure — le timide Président trouva le chemin de l'Elysée, un dur chemin de Croix de Lorraine.

Il aura, en sept ans, tout le temps de ne pas tenir ses promesses !

Car pour les tenir, n'est-ce-pas, il est bien trop timide !

CHAPITRE I

L'ENFANT DE
MONTBOUDIF

Un futur Président pose en culottes courtes. Georges a 4 ans. Papa est en permission de convalescence : il a été blessé le 19 août 1914.

I. - "TU SERAS PROFESSEUR, MON FILS !"

1^o **Les origines familiales.** — « Pompidou Georges, Jean, Raymond, de Montboudif, 5 juillet 1911 », dit l'acte de naissance n° 7 de Condat (chef-lieu de canton, arrondissement de Saint-Flour) qui donne au nouveau-né, par le hasard de la rédaction, un air d'aristocrate sorti tout droit de Clochemerle.

Pompidou est né sous le signe du Cancer. « Ce type appartient au tempérament lymphatico-digestif. C'est généralement un dilaté, un adipeux aux formes alourdies, enclin à l'obésité, à la mollesse. Dans le visage, c'est l'étage inférieur qui prédomine, avec des lèvres charnues ou une bouche proéminente ; avec l'âge, les bajoues, le double menton font souvent leur apparition. » (1).

Mais Pompidou est aussi né sous le signe de l'Auvergne, ce pays qui « produit des ministres, des fromages et des volcans » (2) et « qui nourrit un type d'homme plus fort, plus dru, plus résistant que le cheval, moins agile que la chèvre, mais plus têtu que le mulet, et dont le pouce, nettement opposable, lui permet de saisir fortement ce qu'il attrape et de ne le lâcher qu'à la dernière extrémité » (3).

Certains prétendent que Pompidou, en dialecte auvergnat, veut dire « qui file comme le vent » ; d'autres assurent que, dans la région de Condat, ce mot désigne un gratte-pied, voire un paillason ! En réalité, un pompidou est une petite crêpe, tout comme Montboudif n'est pas « Le mont des victoires » mais plus prosaïquement « le mont aux bœufs ».

« Petite crêpe du mont aux bœufs » voilà un ensemble bien difficile à porter et rappelant ce personnage de Marcel Aymé qu'on appelait « cul d'oignon » et qui, pour cette raison, fut avide d'honneurs et de considération. De Gaulle lui-même fut frappé par ce nom de comédie et donna un jour ce conseil méprisant : « Pompidou cela ne fait pas sérieux. Si vous voulez arriver à quelque chose, il vous faudra changer de nom, monsieur... Pompidou ».

a) Les Pompidou

L'arrière-grand-mère, Marianne Pompidou, née en 1811, n'avait de républicain que le prénom et tyrannisait ses fils jusqu'à les gifler à l'âge de 35 à 40 ans (4). L'un d'eux, Pierre, héritera ; l'autre, Jean, deviendra maître-valet de ferme du premier. C'est ce Jean, dit « Jantou », qui sera le grand-père du Président. Avec deux mille francs d'économies il épousa une couturière, Anastasie, dotée de mille francs or et d'une machine à coudre.

Jean et Anastasie auront trois fils : Frédéric et Léon qui quitteront la terre et Antonin, resté valet, qui sera tué à l'ennemi en 1914.

Léon naquit en 1887, « dans une petite maison couverte de treilles, isolée sous les châtaigniers, à proximité de la ferme « L'Oustalet du Martinet » (5). Il semblait promis aux travaux des champs, au ramassage des châ-

taignes, aux repas de galettes de sarrasin et de porc salé. Il n'en fut rien. Lui, le petit-fils de l'illettrée et irascible Marianne, lui qui gardait les cochons en dehors des horaires scolaires, doit sa promotion sociale et ses futures opinions de socialiste et de libre-penseur à son instituteur, M. Joie.

« C'était un personnage. Il avait fait toutes ses études chez les Jésuites pour devenir instituteur libre, ou congréganiste comme on disait alors. Mais, sitôt l'enseignement laïque adopté officiellement en 1882, M. Joie avait jeté son froc d'instituteur libre pour s'enrôler dans la laïque où il allait faire preuve d'un anticléricalisme militant » (6).

Cet ex-frère ignorantin, dont le seul nom est tout un programme, devint un pourvoyeur de l'Ecole Normale d'instituteurs.

Léon apprend bien ; il sera boursier et deviendra à son tour « Monsieur l'Instituteur ». Par lui, la famille Pompidou accède au fonctionnarisme républicain, dispensateur des vertus laïques et grand mangeur de curé. Nommé à Murat, où instituteurs et institutrices sont logés dans le même bâtiment, Léon rencontre Marie-Louise Chavagnac, de Montboudif. De cette rencontre naîtra Georges.

b) Les Chavagnac

Ils ne sont pas des gens de la terre. Le grand-père Chavagnac était maquignon, « le plus fort à vingt lieues à la ronde pour donner du tonus à un cheval lymphatique » (7).

Cet homme plein de ressources, qui allait vendre et acheter des bêtes sur les marchés jusqu'à Limoges, s'adjoignit bientôt un café : il pouvait ainsi traiter ses propres affaires dans une ambiance agréable et toucher de surcroît les recettes des consommations destinées à soutenir le moral au cours des longs marchandages...

Son fils Etienne, las d'être toucheur de bœufs avec son père sur les routes d'Auvergne et du Limousin, se fit marchand forain.

« Endurei par le métier de son père, Etienne Chavagnac appartient, lui, à la race des seigneurs de la toile, apparue vers 1870. Avant cette date, il n'y avait en Auvergne que des marchands de drap qui, à pied, colportaient de bourg en bourg de lourdes pièces achetées à Elbeuf » (8).

Etienne avait été ébloui par la réussite d'un de ses cousins Génestoux qui décida de vendre à crédit de la toile de Roubaix ou des Vosges, plus légère que le drap, et qu'il transportait dans une voiture aménagée, baptisée « corbillard », aux côtés se rabattant pour servir d'étagère. Génestoux eut bientôt quarante corbillards et un hôtel particulier sur les Champs-Élysées.

Etienne Chavagnac l'imita. C'était un adroit bonimenteur qui avait hérité la ruse et la faconde de son père. De ferme en ferme, de marché en marché, à travers l'Auvergne, la Saintonge et la Vendée, il allait amasser un joli magot de 200.000 francs-or qu'il plaça, dit-on, dans les fonds russes. Il semble que son petit-fils ne lui ait pas gardé de rancune pour ce qu'il en advint !

(1) *Le Zodiaque* : « Le Cancer », André Barbault (Seuil).

(2) Alexandre Vialatte, écrivain d'origine auvergnate.

(3) Alexandre Vialatte, Préface à « *Histoires et Légendes de l'Auvergne Mystérieuse* » de Louis Armagier, Tchou Ed.

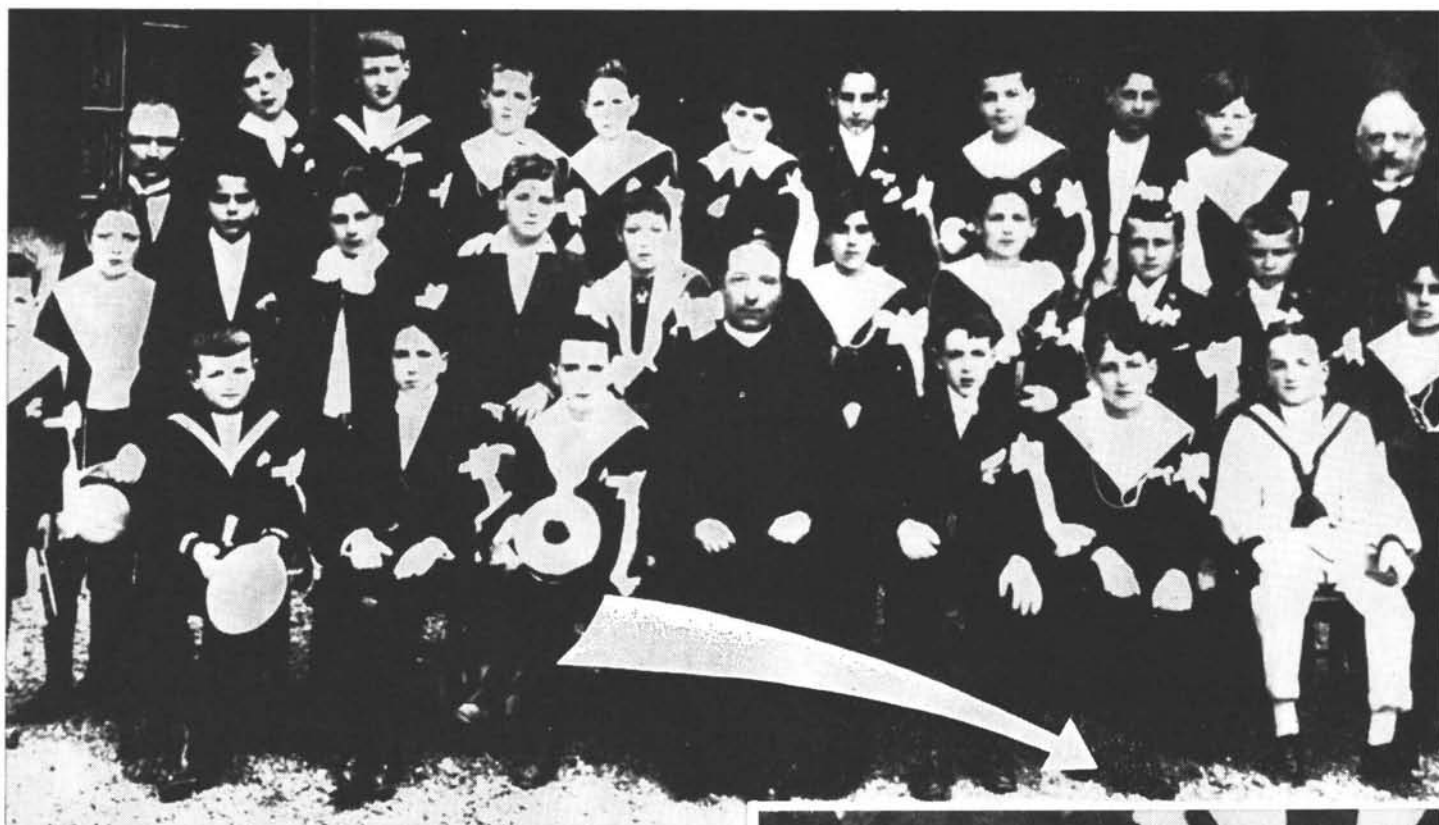
(4) « Elle est fermière du domaine de Naucase, aux environs de Maurs, aux confins du Cantal et du Lot. La propriété est la plus importante du village de St-Julien-de-Tourssac ». (« *Le destin secret de Georges Pompidou* », Merry Bromberger, Fayard Ed.).

(5) Merry Bromberger, *Opus cité*.

(6) Philippe Bernert, *L'Aurore*, 11 février 1965.

(7) Merry Bromberger, *Opus cité*.

(8) *L'Aurore*, 11 février 1965.



Etienne Chavagnac aura un fils Camille, marchand de toile comme lui, et trois filles : Eulalie, Marie-Louise, toutes deux institutrices, et Julie qui restera dans le commerce de la toile.

Eulalie passera vingt-cinq ans de sa vie en Algérie, comme directrice d'école à Miliana. Véritable pied-noir d'adoption et de cœur, pleine de vitalité, elle avait le verbe haut, direct :

— J'ai traversé cinquante-deux fois la Méditerranée. Chaque fois que je retournais en Algérie, j'y retrouvais mes amis de toujours. J'ai souffert avec eux, je ne les oublierai jamais.

Son neveu Georges Pompidou, lui, boudera longtemps tante Eulalie et ses invitations, lorsqu'elle rassemblait la famille à Montboudif. Il s'excusait à la dernière minute. Il oubliait Montboudif pour mieux oublier l'Algérie qu'il contribua à faire perdre à tante Eulalie.

Marie-Louise, la seconde fille d'Etienne, silencieuse et de santé fragile, deviendra l'épouse de Léon Pompidou.

c) Le couple Léon-Marie-Louise

C'est donc à travers l'école laïque que les enfants des paysans, des maquignons et des forains se rencontrèrent. Si leur situation était égale, il n'en était pas de même de celle de leurs familles. Les Chavagnac étaient riches, et la science du jeune Léon qui préparait le professorat d'espagnol n'éblouissait pas le porteur de fonds russes. Néanmoins il donna son consentement et le mariage eut lieu le 24 septembre 1910.

Léon Pompidou, élève d'un frère défroqué, se maria à l'église, en grande pompe si l'on ose dire. Sans doute Marie-Louise valait-elle bien une messe ! Pour sa bonne conduite, son beau-père lui offrit une bicyclette. Ce n'était pas à l'époque un mince cadeau...

Le 5 juillet 1911, naissait Georges, en qui se retrouvent tant de traits hérités des Chavagnac et des Pompidou : la



Première communion à Albi : son père a mis la « Libre Pensée » dans sa poche et offert à Georges, pour la circonstance, un superbe costume marin. Sur la photo de groupe (en haut), il est déjà à la droite du Père (aumônier).

soif de réussite des marchands de toile, la ruse du maquignon, le côté taciturne du paysan, l'amour de l'argent et le double visage, à la fois conservateur et progressiste, du laïque libre-penseur, pur produit de la communale.

Si Jeanne d'Arc a joué un grand rôle dans la vie de de Gaulle, elle préside aussi à la naissance de Georges. Sa statue sur la place du village, au-dessus de la fontaine, est visible de la chambre de l'enfant. Il ne semble pas toutefois que la vaillante pucelle ait séduit outre mesure le jeune Pompidou : il lui préférera toujours des beautés plus tangibles.

Le 14 août 1911, en grande cérémonie, son mécénat de père le fait baptiser. Le parrain est Camille Chavagnac, marchand de toile ; la marraine Julie Chavagnac, épouse du marchand de toile Audrand, tous deux frère et sœur de la mère de Georges. Sans doute la parenté du côté Pompidou ne semblait pas assez relevée pour qu'on y choisît un parrain ou une marraine. On reconnaît toutefois dans ce baptême une manifestation caractéristique de la prudence paysanne : la cérémonie ne coûte rien et elle peut être un atout pour l'avenir du rejeton.

En septembre 1911, Léon est nommé professeur d'espagnol à l'Ecole Primaire Supérieure d'Albi et sa femme, professeur déléguée de mathématiques à l'E.P.S. de jeunes filles.

d) Pompidou « Le Rouge »

A Albi, Léon devient militant socialiste. Fidèle disciple de Jaurès, qui tient souvent des meetings dans la ville, il fonde avec ses amis le Cercle socialiste. On le verra même, au défilé du 1er mai 1914, porter le drapeau rouge et chanter « l'Internationale », en tête des mineurs et des ouvriers verriers, accompagné de ses amis Joseph Passebosc, instituteur, et Lucien Camboulives, étudiant en médecine (9).

Léon finira d'ailleurs par être présenté à Jaurès, qui pensera alors avoir trouvé en lui « la perle rare » susceptible de le consoler de ses nombreux déboires avec ses collaborateurs.

— Depuis deux ans j'ai l'occasion de suivre vos efforts pour notre cause, déclarera le tribun. J'estime hautement votre intelligence, j'apprécie la force de vos convictions. En un mot, je vous demande d'être mon secrétaire.

Mais Léon ne vivra pas à l'ombre d'un grand homme, comme son fils. Alors qu'il attend un télégramme de Jaurès l'appelant à Paris, ce dernier est assassiné et la mobilisation proclamée. Léon part pour la guerre avec son pacifisme jaoussien dans sa musette.

e) Un pacifiste-combattant

Bien que croyant à la fraternité des prolétaires et persuadé que les ouvriers allemands ne tireront jamais sur les ouvriers français, qu'il ne pourra donc y avoir qu'une grande embrassade des enfants du socialisme, Léon Pompidou est blessé d'une balle dans la jambe dès le 19 août 1914 à côté de Mulhouse. (Son fils tirera d'ailleurs gloire de cette blessure lors de sa campagne présidentielle). A peine debout, après un an et demi d'hôpital, il sera volontaire pour l'armée d'Orient. « Tant qu'à faire la guerre, il veut en profiter pour connaître la Grèce »

(9) Léon Pompidou s'en défendra pourtant en 1965 : « J'osais dire qu'en tête du défilé du 1er Mai 1914, j'ai porté le drapeau rouge. Le privilège en revenait à mon collègue Dalens, secrétaire de la section socialiste. »



Le remords Pied-Noir de Pompidou : la tante Eulalie, ex-institutrice en Algérie.

(10). C'est un homme pratique qui sait joindre l'utile à l'agréable. Il débarque à Salonique, parcourt les Balkans, traverse Constantinople, Sofia, Bucarest, toujours en autocamion, car sa blessure lui interdit de marcher (11).

2° L'enfance de Georges. — Léon Pompidou ne rentrera de la guerre qu'en mai 1919. Georges, qui a alors presque 8 ans, a passé la plus grande partie de son enfance entouré de femmes. Dès sa naissance, en effet, le bébé a été mis en nourrice. En 1912, ses parents l'ont repris avec eux à Albi, mais la mobilisation générale ne va pas tarder à priver le garçonnet de l'autorité paternelle et à faire de lui un petit mâle choyé par sa mère et ses grands-mères.

Bien vite sa personnalité s'affirme. C'est un enfant qui a grand appétit de savoir : il commence par dévorer des livres d'images pour devenir, à trois ans, une sorte de Mozart de la lecture. Il faut dire que Marie-Louise, sa

(10) Merry Bromberger. Opus cité.

(11) Son frère Anonin sera tué en 1916 sur la Somme. Son frère Frédéric est aviateur.

mère, a de l'ambition pour son rejeton : elle veut en faire un professeur. Elle le lui serine tant et si bien qu'à quatre ans, selon les uns, sept ans, pour les autres, le jeune Georges déclare à qui veut l'entendre qu'il fera Normale Supérieure tout comme d'autres disent : « Je serai amiral, pompier ou C.R.S., comme papa ! »

Nul doute que la maman institutrice n'ait également insisté, comme on le faisait alors, sur le bon Charlemagne visitant les écoles publiques et faisant « grand compliment aux enfants pauvres. Il leur dit que s'ils continuaient à bien travailler, il leur donnerait de bonnes places quand ils seraient grands » (12). Ce sera un autre Charles qui les donnera au studieux petit Georges.

Les maîtresses de l'école maternelle qu'il fréquente, Mlles Wolfer et Durant, s'enticheront, elles aussi, du petit phénomène avant qu'il n'entre, à 7 ans, à l'Ecole communale de la rue Bitché, à Albi. Il saura d'ailleurs profiter de toutes ces affections féminines et même en abuser. C'est ainsi que le rusé arrière-petit-fils du maquignon de Montboudif, qui a dû entendre parler des chevaux boiteux qu'on « embellit », affolera sa mère, à l'âge de sept ans, en se mettant soudainement à boiter. Les médecins s'interrogeront des mois durant sur ce mal inconnu quand, un beau matin, le « boiteux » sera miraculé ! Le voilà qui remarque normalement. Georges a simplement voulu prendre un peu de bon temps et se faire choyer dans le relâchement apitoyé de la discipline maternelle. C'est la première manifestation de ce qu'on appellera un jour sa « grippe diplomatique », grippe qu'il invoquera, par exemple, pour ne pas assister à un Conseil des ministres particulièrement redoutable (13).

C'est à cette même époque que Georges fera la connaissance d'un petit réfugié du Nord, bientôt orphelin : Robert Pujol, son aîné d'une année, qui demeurera par la suite un fidèle et discret ami.

Mais, en mai 1919, au retour de son père, les choses vont changer. Léon ne badine pas avec l'éducation et Georges éprouve la discipline paternelle assortie de taloches. Cela ne l'empêche pas de lire en cachette des livres inutiles à la formation d'un futur agrégé et, jeune sybarite de neuf ans, d'aller se réfugier, le jeudi après-midi, chez un professeur de dessin, Mme Renaud, chez qui il se fait un lit de coussins au milieu du jardin, s'installant comme un pacha, loin des remontrances familiales et des incitations péremptoires au travail.

Le 10 novembre 1920, Georges a une petite sœur, Madeleine (14). La maison de la rue Salvan de Saliès devient vite trop petite, d'autant plus que le père du professeur, le dernier terrien des Pompidou, a abandonné sa ferme pour vivre avec eux. Ils emménagent 8, rue des Châlets (15). Ce n'est pas le luxe mais ce n'est pas la misère non plus (16).

(12) Gaston Bonheur : « Qui a cassé le vase de Soissons », Laffont Ed.

(13) Conseil des ministres du 3 février 1966. On était en pleine affaire Ben Barka et de Gaulle ne décolérait pas.

(14) Madeleine Pompidou passera elle aussi, l'agrégation et sera professeur au lycée Claude Monnet, à Paris. Elle épousera un autre agrégé, M. Domerg, qui deviendra Inspecteur Général de l'Enseignement. Il est actuellement au Cabinet du Président de la République.

(15) Cette maison est aujourd'hui habitée par Mme Borel, cousine par alliance de Georges Bidault.

(16) Déclaration de Georges Pompidou (1963) à Jack Charrel, envoyé de « Paris-Match » : « Je pense que nous vivions très convenablement. C'était une vie modeste et moyenne d'enseignants provinciaux. Nous avions une maison avec un grand jardin : c'était le principal luxe de cette installation ».



Dessin de Ferjac paru dans « Le Canard Enchaîné »

II. - UN PARESSEUX QUI A DES FACILITÉS

1° Le « grillon » du petit lycée d'Albi. — A dix ans, Georges entre au lycée d'Albi. Sa silhouette maigre et son teint noiraud lui vaudront de la part des filles le surnom de « grillon », premier d'une longue série. Léon va alors gaver son grillon de grec, lui faisant apprendre par cœur des passages entiers de l'Odyssée. Si le père et la mère poussent ainsi leur fils, c'est qu'à travers lui, ils veulent prendre leur revanche sur une vie difficile et des diplômes moyens arrachés à force de travail et de privations. « Il sera agrégé », dit la mère. « Bon socialiste », ajoute le père. Cependant l'un et l'autre sont d'accord sur un point : il faut que leur poulain soit le premier. Georges, en bon petit cheval de cirque, savant et docile, obéit.

« Léon Pompidou restait un professeur d'Ecole Primaire Supérieure, un sous-officier de l'armée universitaire éprouvant devant les professeurs de lycée une gêne inavouée, l'envie mêlée de respect des adjudants devant les capitaines. Il voulait que son fils devint ce qu'il n'avait pu être. Il y apportait de l'anxiété » (17).

2° Le gentil écorcheur de grenouilles. — Ses vacances, Georges les passe à Montboudif, chez sa grand-mère maternelle, avec ses cousins Audrand et Chavagnac, qui, suivant la tradition Chavagnac, seront commerçants ou marchands de toile. Mais l'enfant chéri des femmes n'a pas

(17) Paris-Match, 28 juin 1969.



Lycéen à Albi. Georges a 13 ans : sous la frimousse noire du « grillon » perce déjà l'air matois de Bougnaparte.

le cœur tendre ; il sait mieux que les autres attraper les grenouilles et les écorcher, afin d'en faire des appâts pour la pêche à l'écrevisse. Il braconne la truite à la main le long des ruisseaux ou traque les écureuils dans les bois.

Le « petit prince » est devenu un garçon turbulent et décidé. Pour s'en rendre compte il suffit de regarder la photo du premier communiant en col marin et béret à pompon. Car Léon, le libre-penseur, a malgré tout accepté

que son fils reçoive la communion des mains de l'abbé Cabannes, aumônier du lycée. Mais, pour la cérémonie, il lui a offert un costume de moussaillon, car ce terrien est fasciné par les uniformes de la Marine. Georges, lui, ne conservera de ce bref passage chez les cols bleus que le goût des plages tropéziennes ou bretonnes et la pratique éphémère de la pêche à la crevette.

Dans le sillage de Léon, Georges Pompidou sucera le lait du socialisme. Le professeur a repris, en effet, ses activités de militant et trouvé un autre tribun à admirer : Paul-Boncour, surnommé « Robespierrot », élu en 1924 député de Carmaux, successeur de Jaurès. Mais le socialisme de papa Pompidou va bientôt dégénérer en « camboulivisme ». Son ami Camboulives, grâce à l'alliance inattendue du socialisme et du goupillon, a enlevé, en 1928, la mairie d'Albi. Léon est conseiller municipal et se fait brocarder par un adversaire politique, pharmacien de son état et anarchiste de vocation :

*Et toi, mon pauvre Pompidou
Si tu n'es pas plus fort
À gérer la mairie
Qu'à jouer à la manille
Tu peux foutre le camp
Tu as une bonne bille*

Traité de réactionnaire par la jeunesse, Léon ne comprend pas. La mairie d'Albi n'est-elle pas aux mains des socialistes ? Et n'a-t-il pas toujours déclaré : « Seul le socialisme peut réparer les injustices de la fortune » ?

Georges, quant à lui, n'attendra pas le socialisme pour corriger son propre sort. Il restera indifférent devant ces joutes politiques, fluctuantes et sonores. Une fois, il se rendra à une réunion de la jeunesse socialiste, s'y ennuiera et n'y remettra plus les pieds.

Léon songe un instant qu'il pourrait être député, entrer dans le Temple de la Démocratie, d'où il ferait rayonner sur le monde la pensée socialiste, malgré son appréhension à parler en public. Finalement, il reste à Albi et continue à subir les sarcasmes des « purs et durs », tandis que son fils fait l'apprentissage de l'adolescence et poursuit des études qui ne satisfont pas, semble-t-il, Léon-le-bûcheur, un peu jaloux de la facilité de son rejeton.

« Un jour, le propriétaire du 8 de la rue des Chalets, M. Musson, félicita Léon pour les succès scolaires de son fils. « Il n'a aucun mérite, bougonna Léon. Il lui suffit de lire un livre pour l'assimiler. Il le digère comme vous, M. Musson, digérez un verre d'eau ». Facilité inquiétante : l'eau passe dans le corps, n'y reste pas » (18).

En 1932, Pompidou-Le-Rouge, ainsi qu'on surnommait le vieux syndicaliste, investissait la préfecture de Rodez, en tête des grévistes des mines de l'Aveyron et se faisait arrêter par les gendarmes. Trente ans plus tard, son fils, devenu Premier ministre, aura lui aussi affaire avec les mineurs, mais il sera de l'autre côté du manche, du côté de la cognée et des C.R.S...

Le souvenir de Léon Pompidou demeurera cependant si vif sur les bords du Tarn, qu'en 1964, lorsque Georges viendra à Albi, les trois parlementaires socialistes du cru, MM. Verdeilles, Raust et Spénale, refuseront d'assister aux cérémonies officielles, afin de n'avoir pas à serrer la main du fils du vieux militant, traître aux idées de son père.

Pourtant, depuis longtemps, Léon-le-Rouge avait mis de l'eau dans son vin, oubliant quelque peu sa

(18) *Paris-Match*, 28 juin 1969.

brillante profession de foi de 1914 : « Nous resterons unis jusqu'à la victoire du socialisme ». Le sens pratique des Auvergnats avait si bien repris le dessus qu'en 1958, « il déconseillera fortement à son fils de quitter la banque pour suivre de Gaulle : « Ton avenir est dans les affaires, pas dans la politique ». L'avenir donnera tort à Léon !

Cet homme qui passa sa vie, entre autres occupations, à écrire un dictionnaire d'espagnol pour prouver qu'il n'était pas nécessaire d'être agrégé pour laisser un nom dans la littérature scolaire, mourut d'une crise cardiaque, le 7 février 1969, à 81 ans, ayant achevé sa vie dans une retraite paisible. L'un de ses derniers plaisirs était de se gausser des faiblesses des candidats aux jeux télévisés de Pierre Bellemare.

3° Un bon petit camarade. — Mais revenons au jeune Georges. Il est externe au lycée d'Albi, grande bâtisse de briques roses, à l'ombre de la cathédrale Sainte-Cécile. L'externat le dispense du port de la sinistre blouse d'uniforme et sa coquetterie peut se donner libre cours. Le proviseur, M. Orange, et le censeur, M. Moulis, veillent sur une troupe de 120 élèves. Dans sa classe, Pompidou a un rival sérieux, Louis Fieu (19), cependant que les autres font très honorable figure (20).

La lutte entre Fieu et Pompidou fut ardente, de la troisième jusqu'à la philo, où Pompidou, qu'on disait si doué, fut finalement battu par Fieu, « le bœuf de labour » dont il se moquait. Pompidou gagna la première manche : il obtint le premier prix de version grecque au Concours Général, grâce d'ailleurs à sa mémoire. (Le morceau qu'il eut à traduire était un extrait de l'Odyssée, que son père lui avait fait apprendre par cœur alors qu'il avait une dizaine d'années.)

Fieu prit sa revanche en obtenant la mention « bien » à la première partie du baccalauréat, tandis que Pompidou devait se contenter d'un « assez bien ». En classe de philosophie, Fieu remporta la belle : il fut cité dix fois au palmarès ; Pompidou cinq fois seulement. De surcroît, ce dernier fut reçu à la seconde partie du bac sans mention (21).

Si son dilettantisme venait de lui jouer un mauvais tour, lui-même en jouait à ses camarades qui révèlent un caractère provocateur et une certaine sécheresse de cœur.

« Pompidou adorait semer des chausse-trapes. Il avait imaginé de truffier d'erreurs grossières des com-

(19) Fieu était le fils d'un ami de Léon Pompidou, qui dirigeait le Comité électoral de Jaurès, avant la guerre de 1914, fut secrétaire départemental de la Fédération des Mineurs et député du Tarn. Louis Fieu devint inspecteur d'académie à Albi.

(20) Gervais sera préfet de Meurthe-et-Moselle ; Chauchard médecin à Nice ; Veaute industriel à Mazamet ; Segoud chirurgien-dentiste à Montauban ; Pujol professeur à Marseille ; de Lestang président de chambre à la cour d'appel de Paris.

(21) La revanche de Pompidou sur son condisciple plus heureux devait attendre 36 ans. En mai 1964, Fieu, inspecteur d'académie à Albi, accueillit le Premier ministre pour l'inauguration du nouveau lycée. Pompidou prit un malin plaisir à faire trembler le brave Fieu, dès le début de son discours : « Monsieur l'inspecteur d'académie, c'est avec beaucoup de joie que j'ai visité les établissements scolaires dont vous avez la charge. Cependant, j'ai remarqué que vous n'étiez pas généreux... »

Stupeur générale. L'inspecteur d'académie devient pivoine. On échange des regards embarrassés. Georges Pompidou goûte avec délectation ces quelques secondes de confusion et poursuit enfin :

— ... parce que tu aurais quand même pu donner un jour de congé aux élèves, comme cela se faisait de notre temps... »

Le jour de congé fut accordé sur le champ sous les vivats des élèves. Pompidou avait réussi à se faire acclamer devant son ex-rival. (Anecdote rapportée par Philippe Bernert. L'Aurore, 13 février 1966).

positions qu'il abandonnait ensuite négligemment sur son banc. Les copieurs de la classe se ruaient sur ces compositions truquées et les recopiaient hâtivement. Ce qui faisait bien rire sous cape notre jeune Pompidou à l'annonce des résultats, où les copieurs dupés ramassaient des notes exécrables ».

Trois parmi les professeurs de Georges Pompidou semblent avoir eu une influence sur lui. Un professeur de Lettres, d'abord, « petit bonhomme extravagant, tout rond, coiffé d'un chapeau melon : Lisymaque Œconomos, professeur d'histoire byzantine à Oxford. Ce Grec parle le grec ancien avec l'accent du clown Footit, le latin comme un pape orthodoxe et pratique pour l'enseignement du français une méthode personnelle : il fait jouer en classe par ses élèves les tragédies de Corneille et de Racine. Pompidou met en scène le duel du Cid avec un accompagnement de trompettes en bois. Phèdre interprétée par ses camarades tourne au strip-tease burlesque » (22).

Cet aimable personnage sera remplacé en seconde par M. Mercadier, qui révéla à ses élèves « la musique de Racine, les magies de Baudelaire et de Verlaine ». Enfin, il y aura M. Gadrat, un grand mutilé de la face, « qui enseigne l'histoire sur le mode lyrique... » (22).

Lysymaque Œconomos donnera sans doute à Pompidou le goût de la comédie, M. Mercadier, celui de la poésie et M. Gadrat, une vue sceptique des grands événements de l'histoire.

4° Pompidou le travesti. — Le jeune Georges manifesta très tôt un penchant pour le beau sexe : « Il aime caracoler autour des filles, comme tout le monde. Il aime surtout que les filles le remarquent, il a la fatuité de ses dix-sept ans... » (23).

Il apprécie particulièrement la compagnie de la belle Andrée Balssa, aujourd'hui directrice du lycée de jeunes filles d'Albi, et d'une de ses amies, Suzanne Jaguenaud. Elles l'accompagnent dans ses promenades albigeoises avec son condisciple Pujol. Villon et Ronsard occupent leurs conversations. La peinture aussi, car Georges découvre avec enthousiasme les belles créatures aux voiles transparents de Botticelli. Ses goûts traduisent probablement une révolte secrète contre l'austérité familiale et les taloches généreusement dispensées par Léon.

Mais les jolies Albigeoises ne sont que des provinciales et Pompidou vise plus haut. Une élégante parisienne blonde débarque au lycée d'Albi et tout de suite Georges lui trouve toutes les séductions. Il en tombe amoureux, s'ingénie à se placer sur son passage, à la suivre de loin dans ses promenades surveillées. Enfin se présente la grande occasion de l'approcher. Pour fêter le bac, on s'introduira dans le dortoir des filles. Las ! L'expédition se termine par un fiasco : la police déloge les entrepreneurs lycéens sans ménagement.

Pompidou ne renonce pas pour autant. Il se déguise en jeune fille et décide de forcer l'entrée du lycée. Il s'y présente comme une cousine de « la Parisienne », de passage à Albi. La surveillante, bien que trouvant un air curieux à cette fille à la voix mal assurée et à l'air godiche, lui donne l'autorisation de voir sa prétendue parente au parloir. Celle-ci entre aussitôt dans le jeu, sans paraître étonnée. Subjugué, le garçon de 17 ans se met en tête d'épouser la belle, qui est la fille d'un haut fonctionnaire de l'Enseignement. Le détail a peut-être paru intéressant au futur universitaire.

(22) Merry Bromberger. Opus cité.

(23) Pierre Rouanet. « Pompidou ». Grasset Ed.



Vivent les étudiants ma mère ! Au « Luco » les khâgneux de Louis-le-Grand se font des souvenirs. Pompidou se hisse, tandis que l'ami Senghor (à droite) reste à terre.

Mais quand il fait part de sa décision à ses parents, c'est un beau tollé. Le jeune Georges est sévèrement tancé. Le père de la Parisienne, qui a eu vent de l'affaire, a fait son enquête et prononce une condamnation sans appel : « Ce garçon est un paresseux qui a des facilités. Il n'arrivera jamais à rien ! C'est un fantaisiste et un gamin » (24).

Le projet matrimonial est enterré et la dulcinée, malgré l'aide de son soupirant, se fait coller au bac. Lui, nous l'avons dit, est reçu sans mention et la Parisienne disparaît de sa vie.

Cette aventure est assez significative du caractère du jeune Pompidou. Elle apparaît comme une première tentative d'échapper à sa condition provinciale. Des années durant, il se cachera d'être Auvergnat comme d'une tare, contrairement à Laval qui revendiquait hautement son origine. Il faudra près de quarante ans pour qu'il renoue avec sa province pour des raisons électorales. Mais, alors, il ne sera plus un Auvergnat quelconque, il sera le chef auvergnat d'un fief électoral.

Car cet orgueilleux, souvent timide, toujours secret, a le goût de paraître. Marcel Proust le fascine et son influence sera grande sur le jeune dandy en puissance. Le petit-fils du maître-valet qui marchait en sabots, porte un foulard de soie blanche et ne dédaigne pas le monocle. Il snobe les jeunes filles en fleur d'Albi et joue les beaux ténébreux, mais rêve en secret des raffinements et des séductions du noble faubourg Saint-Germain. A cet égard l'épisode amoureux de la Parisienne est sans doute le premier essai impatient pour approcher la lumière du beau monde de la capitale.

Il a le goût du luxe, des antiquités et de la bonne chère, plus que celui des spéculations philosophiques. L'angoisse métaphysique ne semble guère le troubler. Cette sensualité profonde est, elle aussi, une revanche sur la vie ascétique du foyer. Elle ne le quittera pas.

Jeune play-boy avant la lettre, affichant des idées socialistes mais modérées, reflets de celles de son père, il suit quelques réunions de Paul-Boncour entre deux thés avec ses petites amies et de nonchalantes parties de tennis, tel un héros fragile de Proust. « Il se demande s'il va devenir le Grand Meaulnes ou Swann » (25).

Il optera pour le dandy.

5° Le boursier aux Lucky Strike. — Bien que la situation de fortune des Pompidou ne soit pas précaire — ils sont tous deux professeurs et Léon est également administrateur du musée Toulouse-Lautrec d'Albi — le jeune Georges obtient une bourse pour faire sa khâgne (préparation à l'Ecole Normale Supérieure) au lycée de Toulouse. Peut-être quelques appuis politiques ont-ils joué : Paul-Boncour (26) ou Anatole de Monzie, député radical du Lot, qui a été ministre de l'Instruction Publique en 1925.

A Toulouse, Pompidou retrouve Pujol, Fieu et René Billères, fils d'institutrice comme lui et qu'il avait battu d'une courte tête dans l'épreuve de version grecque du Concours Général. Billères, du lycée de Tarbes, avait décroché le deuxième prix (27). Ce fut une

(24) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(25) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

(26) Paul-Boncour était un homme extrêmement influent. Il avait été directeur des cabinets Waldeck-Rousseau et Viviani (1899 et 1906-1909) puis ministre du travail en 1911.

(27) René Billères, futur président de la Commission de l'Education Nationale à l'Assemblée Nationale (1948-1954). Ministre de l'Education Nationale (1956-1958).

année sans histoires, qui se traduit dans son dossier par cette note : « Pourrait être admissible à Normale... mais quel bavard ! »

Georges, qui rêve toujours de la capitale, voit enfin son rêve devenir réalité. Il a réussi à se faire donner une bourse pour poursuivre sa khâgne au lycée Louis-le-Grand. Abandonnant ses amis provinciaux, ses camarades de toujours, sans un regret, il arrive à Paris en octobre 1929. La grande ville l'intimide et Louis-le-Grand l'impressionne : ce lycée ne rassemble-t-il pas toute la fine fleur de l'intelligence, les bêtes à concours, les lauréats de toute la France ?

Pompidou se livre peu, parle peu. Il rêve toujours de dominer, mais ici il n'est plus à Albi. Il cultive alors le genre nabab, fumant l'une après l'autre des Lucky Stricke, et se cherchant une petite cour à sa dévotion.

Pour trouver ces admirateurs, il ne se tournera pas vers les quarante provinciaux ni les dix Parisiens de sa promotion, parmi lesquels brillent René Brouillet (28), Pierre Pouget (29) et Paul Guth, le futur naïf. Comme il avait choisi l'exotique Parisienne transplantée à Albi, c'est l'exotique Sénégalais Léopold Senghor — qui sera président de la République avant lui — et l'exotique Indochinois Pham Duy Khiem, futur ambassadeur du Vietnam à Paris, qu'il distinguera. Le premier est fils de paysans ; le second fils de commerçants d'Hanoï. Des origines aussi modestes ne peuvent le gêner. Leur timidité, leur méfiance, leurs complexes en font des disciples idéals, qui ne peuvent lui porter ombrage. Son préféré, toutefois, sera Senghor.

Commence alors la belle vie. Le théâtre, les concerts, les « virées » à Versailles ou à Ermenonville éblouissent Senghor. On prétend au Quartier Latin que ce beau noir remporte un grand succès de curiosité auprès des filles et que Georges sait profiter de cet attrait. Son goût de l'exotisme faillit même l'entraîner à convoler en justes noces avec une Antillaise. Il se reprit à temps, ressentant peut-être les incidences d'une telle union sur sa carrière à laquelle elle eût assurément donné un autre cours.

Léopold Senghor est alors monarchiste ; il arrive du lycée de Dakar et est encore tout imprégné des ancestrales traditions sénégalaises. Il s'apitoie sur les guelvars, aristocrates de son pays, déchus de leur noblesse. Il pleure sur les fastes de l'antique cour de Sine et confesse : « Je me proclamais monarchiste, ne cachant pas mes sympathies pour le prétendant héritier des quarante rois qui en mille ans firent la France » (30).

Senghor est prêt à adhérer aux Camelots du Roi qui veulent étrangler « la gueuse », la République. Mais, en disciple docile de son compagnon de plaisir, il se convertit au socialisme que lui prêche Pompidou. Un Pompidou qui ne fut jamais un enragé, mais qui entretient des rapports utiles avec le vieil ami de son père, Paul-Boncour. Celui-ci envoie au fils de Léon-le-Rouge des cartes pour les séances de la Chambre des Députés et des billets pour la Comédie-Française. Georges préférerait le théâtre de boulevard,

l'Empire, Mogador ou les Folies-Bergère, et il le dit.

6° **La truite radicale.** — Mais bientôt les opinions politiques du jeune khâgneux vont évoluer. Jusque-là, en fils obéissant, il n'avait pas osé s'opposer de front à son père. Il se disait socialiste, mais comme on l'est dans le sud de la France où la rigueur du marxisme est tempérée par le soleil et le bon vin. En fait, il n'y croit plus. Peut-être par esprit de contestation vis-à-vis de son père ou par conscience d'une supériorité intellectuelle sur celui-ci. Léon Pompidou, en tout cas, s'en rendra compte et s'écriera un jour : « Je ne reconnais plus mon fils. Il est à la dévotion de cette vieille barbe radicale d'Alain ». C'est en effet l'époque où Alain, professeur de khâgne à Henri-IV, exerce, tant par ses écrits que par ses cours, une grande influence sur la jeunesse d'alors (31).

Pompidou milite mollement à la Ligue d'Action Universitaire Républicaine et Socialiste (L.A.U.R.S.) (32) qui s'oppose à l'Association des étudiants d'Action Française. Il y a quelquefois des bagarres, mais Pompidou court vite et évite les coups qui pourraient endommager son visage de jeune dandy (33).

Pour briser les Camelots du Roi, des alliances curieuses se nouent entre la gauche et les jeunesses patriotes, alliances qui ne peuvent étonner le khâgneux qui doit se souvenir que son père fut élu au conseil municipal d'Albi avec les voix socialistes et celles de la « réaction ».

Pompidou ne parle pas dans les réunions et intervient peu dans les discussions politiques du lycée. Il fait de la politique en dilettante et glisse lentement dans le camp du radicalisme.

Le radicalisme est alors la grande force politique du pays, promise, lui semble-t-il, à plus d'avenir que le socialisme. Le radicalisme est aussi plus conforme à l'ambiguïté de son caractère. Les motions négres-blancs des congrès radicaux, qui n'engagent finalement personne, correspondent plus à sa manière de vivre, compromis permanent entre le plaisir et l'étude sans engagement réel d'un côté ni de l'autre (34).

L'année scolaire 1929-1930 au lycée Louis-le-Grand se solde par un échec. Georges Pompidou est trente-quatrième au concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure. Or, il n'y a que trente et une places. Cet échec est une humiliation certaine pour le fort en thème aux allures de dilettante, qui se donne l'apparence d'un paresseux riche de facilités, pour mieux éblouir ses condisciples, mais qui en secret travaille avec acharnement (35).

(31) François Mauriac ira jusqu'à écrire : « La plupart des garçons qui sortent d'Alain, moralement, sont des coquettes blessées, qui n'ont qu'une peur : n'être pas pris au sérieux ».

(32) Mendès-France, Michel Debré, Maurice Papon et Paul Guth appartinrent à cette association.

(33) « Au sortir d'une manifestation pour la paix, à Wagram, nous fûmes pris dans une tourmente de matraquage. Pompidou s'en tira à peu de frais. »

— Parbleu ! tu as des jambes plus longues que les miennes, gémissait Pujol, couvert de horions en rejoignant son ami ». (Propos rapportés par Pujol à Merry Bromberger).

(34) Pompidou conservera cette attitude d'esprit ambiguë. Elle sera encore fortifiée par l'influence de celui qui deviendra son beau-père, le docteur Cahour, vieux radical libre-penseur, médecin à Château-Gontier. Ce sont ces influences et cette attitude qui feront croire à de Gaulle, en 1945, que Pompidou est une « truite radicale » difficilement saisissable, tandis que d'autres, en raison de son amitié avec Brouillet, lié au M.R.P., le prendront pour un démocrate chrétien.

(35) « Méthodiquement il construit son nouveau personnage : souple, brillant, désinvolte et met toute son élégance à dissimuler l'acharnement de son travail. Premier ministre, il n'agira pas autrement, emportant en cachette, le soir, de gros dossiers qu'il étudiera chez lui ». (L'Aurore, 15 février 1965).

(28) René Brouillet sera auditeur à la Cour des Comptes (1937), puis chef-adjoint du cabinet de Jules Jeanneney, président du Sénat (1939-1940) ; chef du service juridique du Secrétariat à la production industrielle (1941-42), conseiller référendaire à la Cour des Comptes (1943), il deviendra ensuite chef de cabinet de Georges Bidault, Président du C.N.R. (1943-1944) puis directeur adjoint du cabinet de de Gaulle (1944-1946) avant d'entamer une carrière diplomatique. Est actuellement ambassadeur de France près du Saint-Siège.

(29) Pierre Pouget, actuellement chef de la mission universitaire et culturelle française au Maroc.

(30) L'Aurore, 15 février 1965.



La « promo 31 » à Normale Supérieure. Pompidou (X) est encore en haut. C'est l'époque où il commence à se propulser dans les arcanes de la vie parisienne.

III. - LE RASTIGNAC AUVERGNAT

1° **Le smoking de la rue d'Ulm.** — Nul doute qu'après son échec le retour au pays natal n'ait été orageux. Sa « victorieuse paresse », comme dit l'un de ses thuriféraires, a connu une éclipse. Pompidou s'était surestimé.

Quand il revient, en octobre 1930, à Louis-le-Grand, il est élu « sekh » de khâgne, c'est-à-dire représentant de ses camarades chargé de présenter leurs doléances à la direction. Pour la traditionnelle photo de classe, il revêt le symbole de sa puissance, la toge blanche (qui n'est qu'une couverture prise au dortoir) avec un sérieux de sénateur romain. L'inséparable Senghor est toujours là.

Cette nouvelle année est couronnée de succès : il est admissible n° 9 et regagne une place à l'oral (36). Le malheureux Senghor est collé, ainsi que Pujol qui était

« monté » de Toulouse au début de l'année scolaire. Le « cacique » est Jean Bousquet (37).

En entrant à Normale Supérieure, cet « Oxford crasseux », comme le qualifiait le sociologue Bouglé, directeur de l'Ecole, Pompidou accède à la liberté. Pourtant, dans les premiers temps, il va connaître les redoutables bizutages du Mega (38) auquel il devra se soumettre plus souvent qu'à son tour, car son nom, Pompidou, et son origine, Montboudif, ont le don de réjouir particulièrement les anciens.

Une nouvelle fois Montboudif s'accroche à lui comme la tunique de Nessus. Aussi s'attachera-t-il à exorciser l'Auvergne par tous les moyens. Il ne dit pas « Je suis auvergnat », mais « Je suis du pays de Blaise Pascal ».

Il retrouve à l'Ecole son camarade de Toulouse René Billères et l'exotique Pham Duy Khiem, qui a été plus heureux que Senghor. Feront aussi partie de la promotion 1931, Jean Valdeyron, futur directeur du magazine « Noir et Blanc », et, dans la section

(36) Merry Bromberger affirme qu'il est admissible n° 1 et reçu n° 8. M. Kerbouc'h prétend corriger l'erreur et déclare qu'il fut admissible n° 9 et reçu n° 8 (Pompidou l'homme des rives. *Combat*, 17 juin 1969).

(37) M. Jean Bousquet est actuellement professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des Lettres de Rennes.

(38) Du nom du squelette préhistorique du *Megatherium* installé dans les laboratoires des Sciences naturelles de l'Ecole et que les bizuts devaient embrasser.

sciences, Jean Capelle (39). Mais Pompidou côtoiera également les élèves des deux promotions précédentes, dont certains deviendront célèbres : René Etiemble (40), Henri Queffelec (41), René Brouillet, Gaston Charon dit Jean Nocher, Jacques Soustelle (42) et il entendra parler de quelques-uns des représentants les plus marquants de la promotion 1928 : Maurice Bardèche ; son beau-frère Robert Brasillach, le romancier-poète fusillé à Montrouge en 1945 (43) ; Simone Weil, morte en déportation, et Jacques Tala-grand dit Thierry Maulnier (44).

Enfin, il aura pour bizuts, dans la promotion 1932, Jacques de Bourbon-Busset (45) et Jean Stoetzel (46).

Pour le jeune Pompidou, l'Ecole Normale Supérieure sera donc une pépinière de relations. Pourtant, comme à Louis-le-Grand, il se liera peu, sauf peut-être avec René Brouillet, qui jouera plus tard un rôle décisif dans son destin.

Fidèle à lui-même, il ne prend guère part aux discussions politiques et son condisciple Pierre Moisy, un camarade de promotion aujourd'hui recteur de l'Académie de Poitiers, dira à son propos : « Il n'était jamais fracassant, même pas brillant » (47). On le trouve astucieux plutôt qu'intelligent.

Pompidou se tient à l'écart des clans, qu'ils soient politiques, littéraires ou religieux. Il ne s'engage ni dans le club radical-socialiste de Billères, ni dans le cercle d'études d'extrême-gauche qu'anime Jacques Soustelle. Il préfère goûter à la vie parisienne.

Il court les théâtres, admire Ludmilla Pitoëff et l'Argentine, fréquente Luna-Park, canote sur la Marne, rôde du côté de la Chambre des Députés, visite les galeries de peinture et commence à faire des placements en achetant des toiles de Max Ernst. Enfin, dans un souci d'honorabilité autant que d'élégance, il achète un smoking. Ils sont deux à le faire : Pouget, qui partage sa « turne », et lui.

Le smoking se révèle être un merveilleux instrument de travail ; il n'y a pas de meilleure tenue de combat pour entamer la conquête de Paris. Il ouvre les portes des réceptions, des dîners et des salons. Alors, foin du laisser-aller des scientifiques débraillés qui retiennent leurs pantalons avec des ficelles. Georges veut entrer dans le monde en gentleman distingué. Il entrera même à l'Élysée... Mais en facteur.

(39) Jean Capelle, futur recteur de l'Université, directeur général au ministère de l'Éducation Nationale sous Fouchet avec lequel il rompit bruyamment en 1964. Député U.D.R. de la Dordogne.

(40) René Etiemble, professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Paris. Romancier, critique littéraire, essayiste.

(41) Henri Queffelec, en congé de l'Université depuis 1942, est l'auteur de nombreux romans (« Un recteur de l'Île de Sein », porté à l'écran sous le titre de « Dieu a besoin des hommes »). Grand prix de l'Académie Française 1958.

(42) Jacques Soustelle : ancien sous-directeur du Musée de l'Homme. Rejoint de Gaulle en 1940. Plusieurs fois ministre. Gouverneur général de l'Algérie. Rompra avec de Gaulle sur le problème de l'Algérie. Poursuivi, il doit s'exiler en 1962 et ne rentrera en France qu'en 1968.

(43) Georges Pompidou était alors au Cabinet du général de Gaulle. Il n'intervint pas pour sa grâce « parce qu'on ne le lui avait pas demandé » !

(44) Thierry Maulnier, journaliste, écrivain, membre de l'Académie Française.

(45) Comte Jacques de Bourbon-Busset. Président de la Croix-Rouge Française (1944-1945). Diplomate, romancier, historien, Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 1957.

(46) Jean Stoetzel : actuellement directeur de l'Institut Français d'Opinion Publique (I.F.O.P.), organisme de sondages de l'opinion qui jouera un grand rôle au cours de différentes élections.

(47) Merry Bromberger. Opus cité.



Dans sa « thurne » de la rue d'Ulm : le divertissement passe souvent avant la « schiade ».

Il est, en effet chargé, à l'occasion du bal de l'Ecole, d'aller porter avec Pouget — parce qu'ils ont un smoking — l'invitation à remettre en mains propres au Président de la République Albert Lebrun.

Pouget et lui, qui ont eu la tâche d'organiser le bal, ne se montreront pas à la hauteur de leur entretènement apparent. Pompidou s'occupe des petits fours (toujours sa levure gourmande) mais Pouget, lui, a des déboires.

Pour animer la soirée il a pressenti Marguerite Moreno. Quand la grande comédienne arrive à la Sorbonne, accueillie par deux rangées de gardes républicains en grande tenue, qui attendent le Président Lebrun, elle fonce sur Pouget : « Tu ne pouvais pas me prévenir ? J'ai cru qu'il s'agissait d'une « chien-lit » d'étudiants. J'ai préparé des gaudrioles... Je rentre me coucher ».

Le chanteur de charme engagé par Pouget ne connaît que « Sambre et Meuse ». Ce qui ravit Albert Lebrun, le Meusien, mais agace prodigieusement les normaliens qui n'aiment guère les galons ni l'uniforme.

Le smoking permet aussi à Pompidou de participer aux dîners de « La Revue des Deux Mondes », d'y rencontrer Valéry et d'obtenir de l'écrivain un autographe sur son menu. Ce n'est pas la célébrité, mais c'est un début. Il faut maintenant se faire un nom !

2° **On en parle... en Belgique.** — Bien sûr, on peut forcer les portes de la renommée en faisant une œuvre personnelle et percutante mais cela comporte beaucoup de risques. Le jeune Auvergnat aux goûts dispendieux préfère se faire connaître tout en étant payé pour cela. Les Belges offrent justement une bourse pour l'édition d'une plaquette consacrée à leur poète national Verhaeren. Pour Pompidou, fêru de Baudelaire, ce n'est pas enthousiasmant (48) mais avoir une bourse et son nom imprimé, ce n'est pas non plus négligeable. Il décide donc de faire d'une pierre trois coups en présentant son diplôme d'études supérieures sur Verhaeren.

C'est le début d'une carrière littéraire, qui n'ira pas bien loin mais situe parfaitement les limites de son talent : « Il est plus enclin à travailler sur la pensée des autres qu'à promouvoir sa pensée personnelle » (49).

Il obtient effectivement le prix Verhaeren, est imprimé, mais, malheureusement, on ne parle de lui que dans les journaux belges. Il faudra encore attendre avant que le nom de Georges Pompidou n'entre dans le petit monde des Lettres ou le grand monde de la renommée.

3° **L'Albigeois dans le beau monde.** — A cette époque, l'Ecole des Sciences Politiques recrute surtout, rue Saint-Guillaume, des fils de grands bourgeois. On y parle avec une préciosité toute oxfordienne. Langage élaboré, hésitant avec componction sur les mots pour bien montrer qu'on les choisit, balançant le pour et le contre pour faire sentir qu'on est un esprit libre ou dissimuler qu'on en a pas. Parfait contraste avec Normale Supérieure, le sérail des forts en thème de toute la France, au recrutement plus mélangé, où le débraillé est le signe de l'indépendance, où les idées bouillonnent et les passions éclatent en des discussions sans fin, où les canulars ont des dimensions homériques et s'en prennent même aux institutions. Pour les Normaliens, Sciences Po. est une autre planète, habitée par de jeunes fossiles vêtus avec la fantaisie des maîtres de cérémonie des pompes funèbres.

Aussi Georges Pompidou va-t-il s'y inscrire discrètement. Il laissera croire à ses amis qu'il se rend à de mystérieux rendez-vous qui, bien entendu, ne peuvent être que galants. Encore une fois, cela est bien dans sa manière feutrée. La vérité n'éclatera que trois ans plus tard, quand il obtiendra son diplôme (Section Générale, celle des dilettantes, sans mention).

Mais le jeune dandy ne fréquente pas Sciences Po. par simple curiosité intellectuelle. Il y va aussi pour côtoyer une autre jeunesse, dorée dans son ensemble. Il y va pour araser les rugosités auvergnates qui lui collent à la peau, apprendre à connaître un certain monde qui peut lui être utile dans l'avenir. C'est, en effet, là que se forment les futurs ambassadeurs, les futurs cadres des grandes affaires, de la banque, les futurs hauts fonctionnaires de l'Etat, du corps préfectoral, de l'Inspection des Finances. Perspectives beaucoup plus brillantes que celle de faire décliner « Rosa-la-Rose » dans un lycée de province. Ce qui, comme il le dit avec amertume, sera son lot en sortant de Normale Sup.

(48) « J'ai cherché dans l'œuvre abondante et estimable de Verhaeren un vrai poème. Ai-je réussi ? » écrit Georges Pompidou dans la préface de son « Anthologie de la Poésie Française ».

(49) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

En définitive, ce passage à Sciences Po. représente un des cheminements secrets de son ambition. « Le service de l'Etat et la tentation de la domination politique ne sont pas des idées survenues chez lui aussi tard et aussi inopinément qu'on le raconte » (50).

Malgré tant d'activités mondaines et d'études diverses, Pompidou est reçu, en 1934, premier à l'agrégation de Lettres, ce qui lui vaut la réputation d'un esprit supérieur, d'un « Frégoli de l'intelligence », et le titre de « cacique des Lettres ».

Le but que lui a assigné son père est atteint. Léon Pompidou triomphe, mais son fils est loin de partager son sentiment (51). Ce qu'il écrira plus tard dans une préface au livre d'Alain Peyrefitte, futur ministre de l'Education Nationale, consacré à l'Ecole Normale Supérieure, situe bien ce que ressent alors, et pressent pour l'avenir, le jeune normalien : « Précipité dans la vie quotidienne, sa médiocre expérience de la société contemporaine lui donne des complexes. Irrité de se sentir gauche et maladroit dans ce monde des apparences, il cherche protection dans l'insolence, et parfois tombe dans l'affectation du cynisme. » Il ne manquera pas d'être ce personnage désinvolte avec outrance, timide avec une pointe de cynisme, décourageant les contacts.

4° **Le Tovaritch de Saint-Maixent.** — Ayant suivi les cours de préparation militaire supérieure, Pompidou, son agrégation acquise, entre à l'Ecole Militaire de Saint-Maixent, où, entre deux exercices, il savoure les huîtres et le muscadet. Là encore, il se crée des relations : un inspecteur des Finances, Montreux, futur directeur des Douanes ; le futur conseiller d'Etat Grégoire (52) et Mailard, qui sera directeur littéraire chez Hachette.

Pour la fête de l'Ecole, il se distingue dans le rôle du cuisinier de « Tovaritch », la pièce de Jacques Deval, jouée par les élèves... C'est sa première expérience de la cuisine russe : plus tard il en mijotera une autre, beaucoup plus corsée.

A sa sortie de Saint-Maixent, au bout de six mois, il est affecté au 92° R.I.A., à Clermont-Ferrand. Il a choisi cette ville parce qu'un de ses amis, J.-M. Flandin s'y est marié et qu'il pense que sa femme est une bonne cuisinière.

Le sous-lieutenant Pompidou se distingue surtout par son inaptitude à être à l'heure et une certaine prévention contre la marche à pied sur les pentes arides du Puy-de-Dôme. Aussi prend-il des taxis, qui ne sont pas ceux de la Marne, pour rejoindre confortablement sa section à l'exercice. Ce qui en dit déjà long sur sa valeur combative !

(50) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

(51) « Content, pas comblé. Trente-trois ans plus tard, Premier ministre, il évoquera devant la Société des Agrégés « la satisfaction qu'a pu nous donner à un certain moment la possession du titre d'agrégé, que nos parents et nos professeurs nous avaient présenté comme le signe de la supériorité intellectuelle et de la réussite dans les études » (1968).

« A un certain moment... », quelle expression révélatrice ! Et il précise que cette victoire de l'agrégation, il l'a décrochée pour obéir à l'impulsion de ses parents et de ses maîtres, plus que par vocation » (Pierre Rouanet, Pompidou, Ed. Grasset).

(52) Pompidou, Premier ministre, confiera à Grégoire l'organisation des commissions dans les entreprises nationalisées dites « Commissions Grégoire ».



LECTURE

Pompidou vu par Pierre Rouanet

L'ENIGME DU RICTUS

UN crâne bizarrement plat, dans le prolongement de la nuque, en contraste avec le faciès tout projeté en avant, un nez à faire paraître petit celui du général de Gaulle. Tout cela mettant en valeur la plage immense du front qui se bombe un peu trop haut, comme une devanture vanterait un peu trop insolemment la qualité de la marchandise cérébrale. Laid, beau ? Il y a en tout cas dans ce visage des dimensions suffisamment respectables pour mériter considération.

Piquez là-dedans un regard bleu que l'enfoncement des orbites fait paraître plus clair : il serait d'acier sans le velours des longs cils noirs, presque féminins. Surplombez-le d'une paire de sourcils invraisemblablement charbonneux, étrangement épaissis vers l'extérieur ; vous aurez ce que Paris, et de Gaulle, appellent volontiers l'air méphistophélique de M. Pompidou. Au point qu'on est parfois effleuré par le soupçon qu'il cultive artificiellement un pouvoir d'hypnotiseur pour cinémas de banlieue. Mais ramenez ce regard-là sur le foirail de Monthoudif, ou dans une salle de conférences, et ça vous donne une dureté très pénétrante. Elle n'est tenue pour un défaut ni en Auvergne, ni dans les affaires et le commerce, ni dans la clientèle électorale du conservatisme français.

Pénétration des autres, impénétrabilité de M. Pompidou. Elle est accentuée par l'énigme du rictus. Une

bouche très largement mais très horizontalement fendue, une lèvre inférieure un peu trop mince pour ne pas avouer de la froideur. Le menton rond, bien saillant, est trop exactement celui que s'apprête à peindre le portraitiste chez quiconque fait carrière d'homme fort.

L'exceptionnel naît de la proéminence des incisives supérieures, comme tirées en avant par l'immensité du nez, jetant la lèvre en surplomb, et creusant par contre-coup les joues à la hauteur des molaires, selon le syndrome qui fait en même temps les yeux astigmatiques.

Cette disposition, rarement aussi accentuée, donne aux lèvres un jeu peu habituel : de là l'air peu recommandable de M. Georges Pompidou quand la cigarette pend à la commissure gauche, presque à la verticale. La fumée monte droit dans l'œil créant une mimique roubiarde qui n'arrange rien.

De là, également, un léger fil sur la langue. Pas assez marqué pour créer un inconvénient : juste ce qu'il faut pour donner un genre. Et la manie de s'humecter les lèvres avec la langue.

De la patte d'oie aux fossettes, un sourire court sans écarter les lèvres. Changeant, sardonique, ironique. Intéressé parfois : M. Pompidou en use avec bonheur pour manifester à l'interlocuteur son estime et son intérêt.

Extrait de « Pompidou » (Grasset)



Dessin de Rolandaël

CHAPITRE II

LE PETIT PROF'



« Elle a passé la jeune fille... ». Le 30 octobre 1935, séduit par la douceur angevine, Pompidou épouse Claude Cahour.

I. - UNE BELLE BLONDE SUR LE BOUL' MICH'

1° **La rencontre.** -- Claude Cahour, belle fille blonde et sportive, originaire de Château-Gontier, est en première année de Droit quand Pompidou la rencontre boulevard

(1) « Je l'ai rencontrée dans un groupe d'amis. Si je me souviens bien, c'était sur le boulevard Saint-Michel... » (Georges Pompidou 1963. *Propos rapportés par P. Rouanet. Opus cité*).

Saint-Michel (1). Elle a pour chevalier servant Léopold Senghor qui poursuit ses études à la Faculté des Lettres. Pompidou et Senghor se sont un peu perdus de vue et ne se rencontrent plus qu'épisodiquement. L'étudiant sénégalais présente la jeune fille à son camarade.

Car Senghor connaît bien la belle Claude ; il est allé à Château-Gontier ; on chuchote même qu'il est un fiancé possible. Elle, elle fait son Droit, parce que son père, le docteur Cahour, en a décidé ainsi : il souhaiterait qu'elle reprenne l'étude d'avoué d'Abel Cahour, son

grand-père (2). Mais « Claude ne tient pas du tout à devenir la première femme avoué de France. Aussi suit-elle en cachette des cours à la Faculté des Lettres avec le brave Senghor » (3).

« Brave », ce cher Senghor l'est en effet : il abandonnera volontiers sa conquête à son camarade, mais il restera l'ami fidèle du couple, partageant ses loisirs, ses distractions, ses vacances.

Dès la première rencontre, en effet, ce fut le coup de foudre : la belle amazone blonde changea de cap avec une charmante désinvolture. Claude Pompidou peut se vanter d'avoir eu sous la main, au même moment, deux futurs Présidents de la République. Mais au noir Africain elle préférera le « beau ténébreux ».

Georges et Claude, donc, laissant là leurs amis, s'en vont déguster un « puits d'amour » tout en parlant de poésie. La jeune fille, vite éblouie, voudrait entendre quelque œuvre de son brillant partenaire. Las ! Il n'a pas commis la moindre rime. Il s'en tire toutefois bien à sa manière, affirmant de façon hautaine : « Les poètes n'aiment pas la poésie des autres. Or, moi, j'ai le goût des poètes. Dieu me garde de faire une rime ! » (4). On ne peut être plus modeste ni plus habile.

En réalité, Georges mentait, il avait bel et bien écrit quelques vers en Khâgne, mais il hésita à les livrer aux méditations de Claude, grande admiratrice de Lamartine. On comprendra pourquoi en lisant ces strophes peu conformes à l'inspiration du poète du « Lac ».

*Lorsqu'il rencontre sur l'asphalte
Une Manon, qui lui sourit,
L'œil allumé Théo fait halte,
Théo rit.*

*Bientôt n'étant pas de bois,
Théo goûte un plaisir extrême,
Dont il se délecte trois fois...
Théo s'aime.*

*Puis quand arrive le matin
Le corps dispos, l'âme tranquille
En peinant, posant un lapin
Théo file (5).*

Ce petit bijou polisson semble bien constituer l'œuvre poétique complète de Georges Pompidou.

Aussi, Georges, plutôt que de se citer, préférera-t-il snober sa jeune conquête en lui récitant du Baudelaire et de l'Apollinaire. Bien vite l'étudiante de Château-Gontier est séduite par le jeune et disert agrégé, tandis que lui-même est conquis par l'assurance et l'élégance de Claude. Pour une fois, il ne cédera pas à sa mère qui lui tenait en réserve une fiancée « qui fait très bien la cuisine ».

C'est que, pour Georges, cette rencontre revêt une grande importance. Grâce à Claude Cahour, lui, le descendant de paysans, de maquignons, de forains et d'instituteurs, va faire son entrée dans la solide bourgeoisie provinciale. Les Cahour sont, en effet, apparentés à des industriels de Priest, à des universitaires de Nantes et d'Angers, à des propriétaires terriens de Redon. L'oncle de Claude, Alfred Houssaye, a été directeur de la Compagnie Générale Transatlantique. Un autre de ses oncles, M. Frette-Daudicourt deviendra procureur général à la cour de cassation. On est loin de Montboudif, où d'ailleurs Georges n'a fait qu'une apparition pour montrer son bel uniforme de sous-lieutenant, après une longue absence.

(2) Abel Cahour fut maire de Château-Gontier pendant la guerre de 1914-1918. Une rue de la ville porte son nom.

(3) *Propos de Claude Pompidou rapportés par Philippe Bernert. (L'Aurore, 15 février 1965).*

(4) Merry Bromberger. *Opus cité.*

(5) Cité par Pierre-Jean Vaillard (*Minute*, 13 avril 1967).

Cette rencontre survient aussi au bon moment. Pompidou va être nommé professeur et entrer dans la vie active. Il lui faut maintenant se ranger, et le mieux possible. Finalement, tout cela paraît bien calculé et supérieurement organisé. Car, malgré ses efforts pour donner l'image d'un dilettante un peu snob, « Pompidou excellait dans le conformisme » (6).

2° **Un vieil anarchiste.** — Claude a perdu sa mère, Germaine, en 1919, de la grippe espagnole. Elle avait trois ans. Elle fut élevée, ainsi que sa sœur Jackie (7), par « Mamaine » : Marie Bandère, la bonne du docteur, qui fut une véritable maman-gâteau pour les deux fillettes.

Le docteur Cahour est un vieux libre-penseur, radical-socialiste anarchisant. C'est là son seul point commun avec Léon Pompidou, l'appliqué, le méticuleux. Le docteur est médecin-chef de l'hôpital de Château-Gontier et de l'hospice Saint-Joseph. En plus de ces fonctions officielles, il a une belle clientèle particulière.

Bien qu'intraitable dans ses opinions, il laisse Mamaine emmener ses filles à la messe et s'entend bien avec ses infirmières religieuses. Il aime la liberté, déteste les conventions et légèra ces traits de caractère à sa fille. Mais autant Claude sera coquette, adorant les modes nouvelles, quelquefois jusqu'à la provocation, autant le vieux médecin se moque de sa tenue, portant toujours la même vieille casquette et le même vieux manteau pour aller faire ses visites dans sa « souris grise », une Renault brinquebalante.

Aussi, quand le jeune Pompidou arrive à Château-Gontier, commence-t-il par essayer les sarcasmes du docteur, qui ne tient pas plus que cela à lui donner sa fille. Mais Georges tiendra bon et acceptera toutes les rebuffades pour entrer dans cette famille importante et obtenir la main de cette jolie fille, dont le charme et l'allure lui feront honneur.

Claude, elle, trouve son amoureux trop timide et le défend aux yeux de son père :

— Georges a toutes les possibilités, mais il est timide, il va falloir que je le pousse.

Ce qu'elle prend pour de la timidité n'est que l'expression d'un caractère renfermé et secret.

Ce vieil entêté de docteur Cahour, ne se décide pas vite. Il voudrait que sa fille ait achevé son Droit, car il ne peut la doter. L'examen de passage du candidat Pompidou dure plus qu'il n'est coutume. L'œil du médecin va même jusqu'à scruter sa santé et semble émettre quelque doute à son sujet (8).

Mais, en fin de compte, la ténacité auvergnate est récompensée : le 30 octobre 1935, Pompidou épouse Claude Cahour dans la chapelle de l'hospice Saint-Joseph. Le fils et la fille des libres-penseurs sont unis devant toutes les sœurs en cornette de l'hospice. Le docteur lui-même assiste à la cérémonie (9).

Certes, le mariage n'eut pas le faste qu'aurait souhaité le père de Claude, mais celui-ci ne manqua pas d'y apporter un peu de piquant, au détriment du

(6) *Propos d'un familier, rapporté par Olivier Todd. Nouvel Observateur, 21 juillet 1965.*

(7) Jackie Cahour épousa François Castex, fils du médecin-général Castex. François Castex deviendra directeur de différentes sociétés, dont les « Parfums Caron », puis, en 1964, membre du Conseil Economique et Social.

(8) « Ce garçon ira loin... s'il a la santé ». *Propos rapportés par Philippe Bernert. L'Aurore, 15 février 1965.*

(9) Plus tard, Pompidou oubliera cette présence, ne résistant pas au plaisir de faire un bon à l'occasion de l'enterrement de son beau-père : « C'est bien la première fois que le docteur Cahour met les pieds dans une église ».



Trente ans après : l'épouse du Président entend rester fidèle à l'image de la belle blonde du Boul'Mich'.

malheureux abbé Godart. Cet abbé avait le goût du cinéma et possédait une caméra, chose rare à l'époque. Il voulut filmer la réception, ce qui eut pour effet de rendre furieux le docteur qui, de son propre aveu, n'avait jamais accepté d'être photographié. L'abbé dut renoncer. Voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui privés d'une première version de « La femme mariée » de (l'abbé) Godart ! (10).

Claude, toutefois, qui désirait un portrait de son père, demanda à l'un des invités de le dessiner sur le vif. L'artiste, qui ne manquait pas d'humour, cro-

qua le docteur en faune, avec des cornes qui n'avaient rien à envier à celles du bouc que Claude élevait dans le jardin de la maison familiale (11).

Georges mit son diplôme d'agrégé dans la corbeille de mariage et Claude, une Celtaquatre qui n'allait pas manquer de poser le jeune couple aux yeux de ses amis. Le docteur n'avait pas voulu de contrat de mariage, mais l'oncle Houssaye ne l'entendit pas de la même oreille. Désirant faire de Claude son héritière, il en fit rédiger un, que M^{re} Dené, l'adjoint au maire de Château-Gontier, qui

(10) Son homonyme, le cinéaste Jean-Luc Godard, réalisera une trentaine d'années plus tard un film intitulé « Une femme mariée » qui déclencha les foudres de la censure. Pompidou dira de ce film, d'un air ambigu : « J'ai vu pire ».

(11) Aujourd'hui, ce portrait du Dr Cahour orne toujours la maison d'Orvilliers du Premier ministre. L'amateur d'art abstrait a du se faire une raison... Claude ne souffre pas qu'on y touche : « C'est mon père, dit-elle ».

maria les jeunes gens, eut beaucoup de peine à dissimuler au cours de la cérémonie, afin d'éviter un esclandre du Dr Cahour.

Cette marque de défiance du directeur de la Transat à l'égard de Georges Pompidou semble n'avoir été que passagère. C'est lui, en effet, qui offrira plus tard au couple la fameuse « Maison Blanche » d'Orvilliers, au nom prédestiné.

En attendant, ce mariage comble Claude. Elle voit dans son union avec le jeune professeur les perspectives de longues vacances et de nombreux loisirs (12). Quant à Georges, la cérémonie terminée, il ne remettra plus guère les pieds à l'église avant une trentaine d'années, lorsqu'il s'agira de piper les voix catholiques au moment de son élection présidentielle. Claude, elle, malgré son modernisme et son goût de la vie joyeuse, restera une fervente catholique. Ce qui ne l'empêchera pas d'être aussi « une fervente des horoscopes » (13) et de tenter de découvrir dans les cartes les secrets du Destin.

A cet égard, le mariage de Georges et de Claude tient, par certains côtés, du vaudeville où les mécréants reçoivent avec le plus grand sérieux les sacrements et où les croyants se fient aux astres plus qu'à Dieu. Etrange souplesse des consciences que d'aucuns appelleront le radicalisme pompidolien.

II. - MARSEILLE OU L'INITIATION A LA VIE DE BOHÈME

1° Le professeur ne « se foule pas ». — Aussitôt après leur mariage, les Pompidou rejoignent Marseille, où Georges a été nommé, en octobre 1935, professeur de 3^e A au lycée Saint-Charles. Ce sera leur voyage de noces et leur lune de miel. Le couple s'installe rue de Sébastopol (actuellement rue Max-Dormoy). Et la belle vie commence. Veston court, pantalons à pattes d'éléphant, le dandy professeur avec une désinvolture qui fait dire à ses élèves qu'il « ne se foule pas ». Mais, à y regarder de plus près, on découvre déjà sous son aspect débonnaire les signes de l'autorité. Les jugements que ses élèves portent sur lui sont intéressants : ils parlent de son « œil de bronze », de « sa main de fer dans un gant de velours ». Sous Pompidou déjà, on sent poindre « Bougnaparte ».

Le regard dur sous le sourcil charbonneux, il ne tolère aucun désordre ; on ne le chahute pas. Tout juste les potaches l'ont-ils surnommé « Pompon ». « Ses cours sont traditionnels. Il ne cherche pas à innover » (14). Il parle et fume cigarette sur cigarette ; « il n'est pas embarrassé pour le baratin » (15).

A la sortie du lycée, Claude vient le chercher avec la Celtaquat. La belle jeune femme et la voiture font beaucoup pour sa popularité auprès des élèves. Ils rentrent ensuite chez eux et Georges corrige rapidement les copies, sans grandes annotations. Il fait comme il a toujours fait : juste ce qu'il faut, avec une sorte de détachement ennuyé. Secrètement, il ambitionne d'être nommé à la Faculté d'Aix, où les traitements sont plus élevés. Car les robes de Claude coûtent cher, et la vie qu'ils mènent aussi.

(12) « J'étais folle de joie à l'idée que mon mari était professeur. Trois mois de vacances, pour avoir son mari bien à soi ». Interview du journal « Elle », juin 1969.

(13) *Le Figaro*, 16 juin 1969.

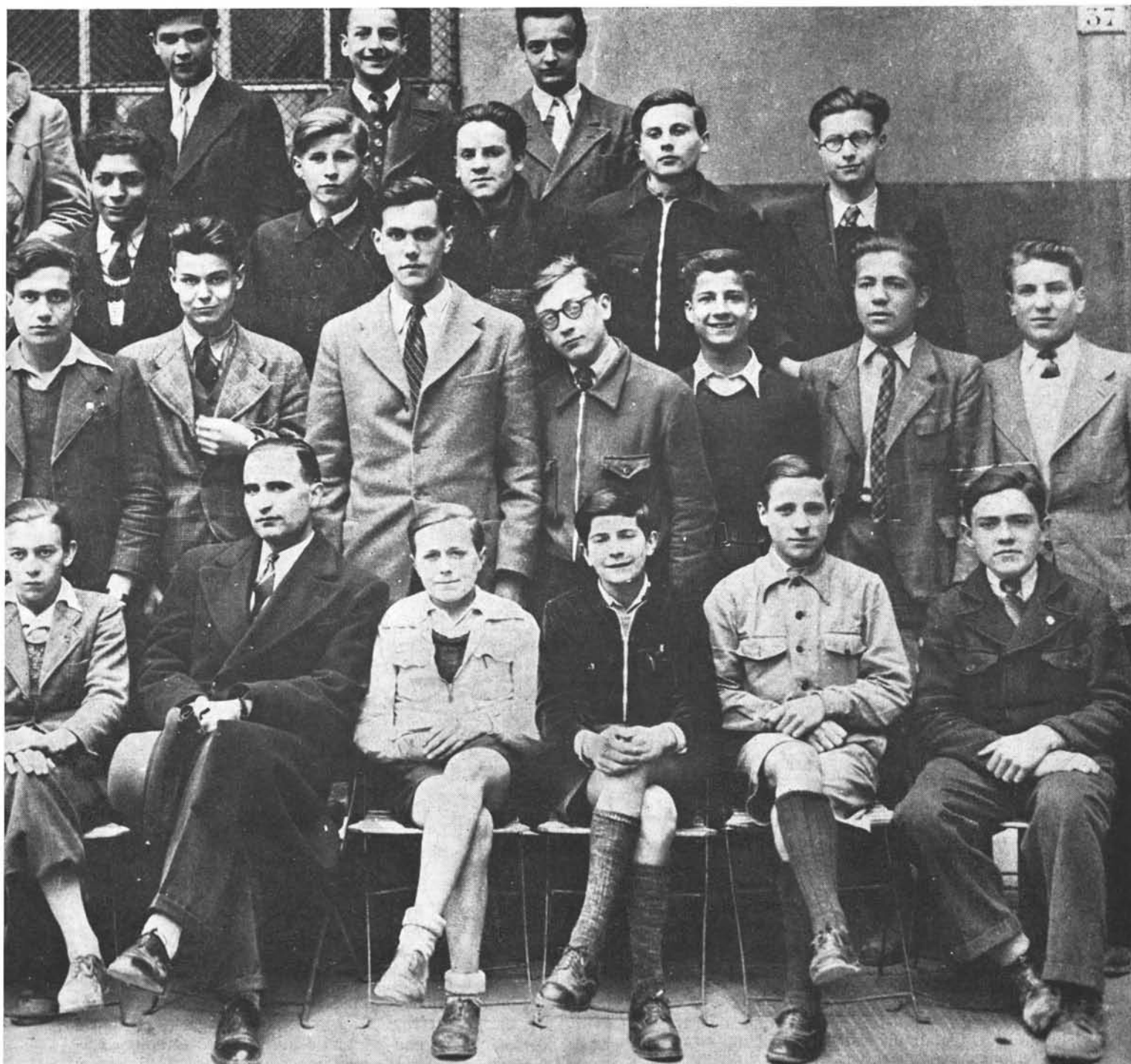
(14) *L'Aurore*, 17 février 1965.

(15) *Merry Bromberger*. *Opus cité*.



La 3^e A du lycée Saint-Charles de Marseille. Gants beurre frais

2° Des goûts de luxe. — Les goûts de luxe de Pompidou se sont manifestés très tôt et bien qu'il ait prétendu plus tard ne pas aimer l'argent, il le recherchera toujours afin de satisfaire le côté épicurien de sa nature. Il est encouragé en cela par Claude, qui, elle aussi, aime « profiter de la vie » et manifeste un appétit de toilette qui ne la quittera pas. Mais les moyens sont limités, et quand Georges a payé à sa femme un ensemble, avec chapeau, sac et chaussures assortis, la fin du mois devient difficile. « L'encaisseur du gaz sonnait. L'appartement était trop petit pour que le maître de céans pût lui échapper et il s'engouffrait dans le placard. Claude était si belle que c'était, semble-t-il, faire injure au Créateur que de ne pas



et chapeau à bords roulés, le professeur Pompidou et ses potaches. Il seront les premiers à le surnommer « Pompon ».

l'habiller chez le meilleur couturier. Elle n'était pas née pour la médiocrité » (16).

Ils courent les antiquaires, achètent de beaux livres, dînent chez « Pascal », commencent leur collection de disques et poursuivent celle de tableaux. Toutes ces occupations tiennent plus de place dans la vie du couple que l'enseignement.

De plus Georges reçoit beaucoup : son collègue Dadelsen, professeur d'allemand, joyeux plaisantin, bohème impénitent qui se débarrasse des copies de ses élèves dans le vide-ordures ; l'ami Pujol qui professe au lycée Thiers de Marseille ; l'inévitable

Senghor qui vient aux petites vacances et pense toujours à affranchir son peuple, ce qui lui vaudra cette curieuse réplique de Pompidou, trahissant un état d'esprit fort peu porté à la décolonisation : « Tu nous casses les pieds avec ta négritude ! ».

Cette bohème est cependant chez Pompidou plus apparente que réelle. Il l'apprécie chez les autres mais ne s'y livre pas totalement. Les fantaisies de Dadelsen l'amuse, mais lui garde sa réserve. Au contraire, Claude sait cueillir avec enthousiasme tous les plaisirs qui lui sont offerts.

3^e **Saint-Tropez première manière.** — La brillante Celta-quatre, baptisée « Dalila » par un mauvais jeu de mots

(16) Merry Bromberger. *Opus cité*.



On est loin de la Celtaquatre marseillaise. Aujourd'hui les Pompidou ont choisi la Porsche comme voiture personnelle.

de potache (parce qu'elle s'essouffait à vouloir un jour rattraper une Salmson), conduit pour le week-end la joyeuse bande dans la campagne provençale. Aix, Arles, Les Baux, Manosque, Les Martigues la voient souvent passer. C'est elle qui leur a fait découvrir le petit port de Saint-Tropez pour lequel ils se prendront d'une véritable passion.

Saint-Tropez n'était alors réservé qu'à de rares et riches initiés. C'était un endroit secret qui convenait parfaitement au caractère de Georges. Il n'était connu de personne et les journalistes ne s'intéressaient pas encore aux mœurs tropéziennes. Il ne participait pas non plus aux réjouissances balnéaires, car il ne savait pas nager (17). Il se contentait de contempler les ébats de sa femme. « La simplicité directe de Claude Cahour, la curiosité amusée avec laquelle elle regarde les êtres et les modes, son goût pour l'art et la culture, une certaine façon à la fois timide et audacieuse d'accepter la vie telle qu'elle est, bohème ou bourgeoise, se rencontrent harmonieusement avec la désinvolture gourmande du jeune professeur » (18).

Les grandes vacances se passent à Château-Gontier, où se retrouvent tous les amis. Montboudif est oublié. La page est bien tournée.

(17) « Pour la petite histoire, ajoutons que le futur navigateur exceptionnellement adroit des tempêtes politiques n'apprendra à nager qu'à quarante ans, à Saint-Tropez, pendant l'été 1951 ». (« Après de Gaulle qui ? » Pierre Viançon-Ponté, Seuil).

(18) Pierre Viançon-Ponté. *Opus cité*.

III. - LA TENTATION LITTÉRAIRE

Dadelsen a introduit Pompidou dans le cénacle marseillais des Lettres : « Le Cercle des Cahiers du Sud », auquel appartient Marcel Brion et que dirige M. Ballard. Pompidou y fera peu parler de lui. Comme toujours, travaillant sur les idées des autres, il aidera Dadelsen à adapter en français un ouvrage du philosophe allemand Hermann von Keyserling. « De la souffrance à la plénitude ».

Pourtant, la tentation est grande pour un « cacique » d'écrire. Mais écrire quoi ? On prétend qu'il voulut alors tâter du roman, comme son ami Dadelsen qui en commençait un chaque nuit, mais s'arrêtait après quelques pages fulgurantes. Rendons cette justice à Dadelsen : c'était un poète de talent, mort prématurément, et qui nous a laissé un beau recueil de vers : « Jonas ». Mais, pour Pompidou, il en fut sans doute du roman comme de la poésie : il aimait trop les romanciers pour commettre un ouvrage ! Finalement, il se décida à rédiger une thèse sur Barbey d'Aurevilly.

Ce choix ne doit pas surprendre. Barbey d'Aurevilly est alors un écrivain maudit, ce qui plaît au normalien. Le « Connetable des Lettres » est aussi le

dandy de son époque. Or, c'est déjà le dandysme que Pompidou admirait chez Baudelaire et chez Proust. Enfin, l'œuvre elle-même de Barbey avait sans doute pour lui des résonnances secrètes dues aux réminiscences de sa jeunesse, aux récits de son père instruit par le frère défrôqué, M. Joie.

Mais, une fois de plus, l'impuissance créatrice se manifesterait et la thèse ne sera pas achevée.

Pompidou prend alors conscience que, s'il ne peut écrire et accéder ainsi à la gloire et à la fortune, il lui faut trouver une autre solution ; que l'avenir dans un lycée ne saurait satisfaire ses goûts ni ceux de Claude et qu'il lui faut mettre sa vie au diapason de ses ambitions.

Claude est d'accord avec lui ; elle partage totalement ses tendances profondes, ses aspirations au luxe, à une certaine facilité qui vont, pour un temps, déterminer ses choix et ses orientations (19).

IV. - LE GORILLE DU LYCÉE HENRI-IV

Le jeune professeur commence à considérer le lycée Saint-Charles comme « un cul-de-sac ». D'une part, on y est loin du Bon Dieu, c'est-à-dire du ministère de l'Education Nationale où se décident les mutations et les promotions ; d'autre part, la possibilité d'obtenir une chaire à la faculté d'Aix lui semble désormais exclue.

Il demande son changement et l'obtient. Il est nommé au lycée de Versailles, un grand établissement tout près de Paris, dont les postes sont très convoités (20). La chance le sert dès sa nomination : un professeur du lycée Henri-IV demande à permuter avec lui. Ainsi, à 27 ans, Pompidou se retrouve professeur dans un des plus brillants lycées de France tout simplement parce qu'un collègue désirait habiter Versailles ! Nous sommes en 1938.

D'emblée Georges change de personnage. Finie la vie de bohème marseillaise. Monsieur le Professeur arrive au lycée en gants beurre frais et chapeau à bords roulés. Ce n'est plus du dandysme, c'est presque du conformisme : il veut donner de lui une image rassurante, sérieuse, qu'il n'abandonnera plus jusqu'à ce qu'il ait réussi. Il a déjà une allure de banquier ou de haut fonctionnaire.

Seul accroc à cette respectabilité : ses élèves de

la classe de 2^e B le baptisent « le gorille » (21). A cause de la luxuriance de son système pileux.

La poésie le poursuivant sans doute, Pompidou s'installe rue José-Maria de Hérédia, près de l'Ecole Militaire. Cette nouvelle vie ne semble cependant pas le satisfaire totalement puisqu'il répondra à son père, très fier de cette rapide ascension dans l'Université : « J'aurais préféré être décorateur ou critique d'art ». Détail curieux : Claude Pompidou rêva, elle aussi, de devenir décoratrice, ambition qu'elle saura satisfaire plus tard dans l'aménagement de ses différentes résidences.

Le professeur Pompidou ne laissera pas un grand souvenir au lycée Henri IV. Un de ses élèves dira de lui : « Monsieur Pompidou ne donnait jamais l'impression de s'engager totalement. Professeur remarquable, il nous a finalement peu marqués » (22). Témoignage qui n'est pas forcément un compliment !

Bien qu'installé à Paris, Pompidou s'ennuie toujours dans sa profession. Il confiera à l'un de ses élèves : « Je crois que je peux faire mieux que ce que je fais actuellement. Il faut savoir oser ». C'est le leit-motiv de toute la première partie de son existence. Il disait déjà : « Je ne me vois pas enseigner à longueur d'année rosa-la-rose, faire du Cicéron, expliquer du Platon », ou bien : « Je ne resterai pas professeur toute ma vie. »

Mais ce qui est singulier chez cet homme qui paraît déterminé, c'est qu'il n'ait jamais rien fait pour sortir de cette condition de professeur qui lui pesait tant. Il faudra que les événements l'entraînent, le poussent. Alors seulement il essaiera d'en tirer parti. Manque d'audace ou manque d'imagination ? La question reste posée.

La première choucroute chez Lipp. — Avec Paris, les Pompidou ont retrouvé les antiquaires, les marchands de tableaux, les bibliothèques. Ils continuent à collectionner les peintres abstraits : Nicolas de Staël, Manessier. Ce sont de bons placements ! Ils se délectent de la vie parisienne, des bons restaurants et des petits bistrots. En sortant du théâtre, ils se rendent quelquefois chez Lipp pour manger une choucroute. Le choix est intentionnel : dans l'illustre brasserie on peut, en effet, rencontrer tout ce qui compte dans la politique, dans les Lettres, et les Arts. Le provincial s'y familiarise avec les visages célèbres et peut encore grossir son capital de relations — ce qui est une constance de la vie de Pompidou.

Malheureusement, la guerre va interrompre cette existence agréable. Pompidou n'a encore pris aucune décision concernant son avenir. Rien ne s'est présenté qui ait pu l'arracher à son destin d'universitaire. Il ne peut pas s'empêcher de songer aux illustres « archicubes » Jaurès, Blum et Herriot qui inscrivent leurs noms au fronton de la politique française. Mesurant le chemin à parcourir, il attend le tremplin qui le haussera jusqu'à la fortune et, l'appétit venant, pourquoi pas jusqu'à la gloire. A l'exception de la gloire militaire...

(21) *L'Express*, 16-22 juin 1969.

(22) *L'Express*, 16-22 juin 1969. L'un des rares élèves à se souvenir du professeur Pompidou sera le chansonnier François Chevais. Pour des raisons qui tiennent peut-être plus de l'opportunisme que de la reconnaissance, il saura rappeler au bon moment qu'il fut le « chouchou de Pompidou », quand il était élève au lycée Henri-IV.

(19) « Nous dirons seulement de Mme Claude Pompidou qu'à toutes les étapes ultérieures de la carrière de son mari elle apparaîtra de niveau. Elle évitera de se mettre en avant, elle ne restera pas en arrière. L'éditeur a demandé une étude sur M. Pompidou, pas sur son épouse. Mais cette étude serait faussée, si on ne précisait pas, une fois pour toutes, qu'à partir de 1935, on n'aperçoit plus guère de jugement qui ne s'accompagne d'une référence inconsciente à la pensée de sa femme ». (Pierre Rouanet, « Pompidou », Grasset).

(20) C'est une promotion sur laquelle on s'interroge, et Pierre Viansson-Ponté pose la question : « Comment Georges Pompidou obtient-il, dès octobre 1938, d'être nommé au lycée de Versailles... ? » Quelles influences ont joué ? Est-ce simplement le fait du hasard ? Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser que, depuis 1936, Paul-Boncour, l'ami de la famille, est ministre d'Etat, et que, la même année, Léon Pompidou est nommé professeur d'espagnol au collège municipal Lavoisier, à Paris.



LECTURE

Pompidou vu par Jean Lacouture

LE HAUT ET LE BAS

UN œil plus ouvert que l'autre, souvent plissé par la fumée, l'ironie ou l'attention, l'un plus bleu, l'autre plus gris ; le regard, sous les sourcils charbonneux, taillés pour une guerilla permanente, semble fait pour le guet, l'attente et la parade. L'ironie peut s'y inscrire, ou la gaieté. Mais nul ne remet mieux en mémoire ce proverbe persan : « Prends garde à l'homme dont le visage ne s'éclaire pas dans le sourire ». Regard de sentinelle ou d'examineur, de conseil d'administration et de contre-expertise. Regard tapi, pétri d'attention désinvolte et de repli furtif — et qui fera peut-être regretter les flottements glauques de l'hôte précédent de l'Elysée.

Le bas du visage est tout autre. Dessiné pour la facilité, le goût de vivre, l'hédonisme d'un épicurien du siècle de Louis XV qui aurait fait sa vie entre le Parlement de Bordeaux et l'Académie des jeux floraux de Toulouse et dont les séjours à Paris n'auraient pas eu seulement pour objet des entretiens avec d'Alembert. Avec, par le haut, l'aptitude à guetter, et, par en bas, l'appétit de vivre, voilà un visage qui n'en dit peut-être pas long sur une politique, mais beaucoup sur un personnage.

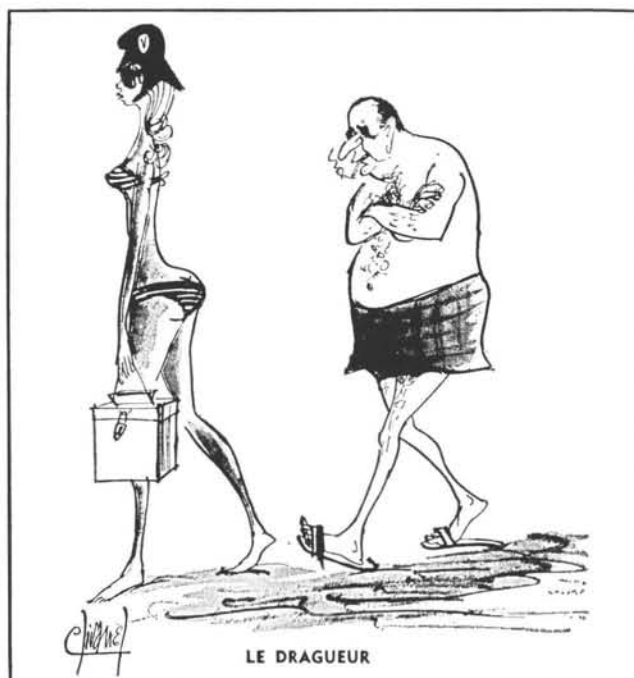
[...] Sur ses traits, dans son parler et son comportement, s'inscrivent tant de traditions et de coutumes qu'on le croirait dessiné par l'illustrateur d'une encyclopédie française. Moins généreux que son prédécesseur pour l'historien des idées, mais plus riche, à coup

sûr, pour le sociologue et l'historien des mœurs. Qu'on agrmente ce visage d'une perruque poudrée, de favoris, d'une courte barbe, on retrouve un monument de la vie politique française, compagnons du Vert Galant, fermiers généraux du Languedoc, parlementaires louis-philippards, familier de M. Thiers, ministre de Napoléon III, républicain à poigne dans le style de Constans.

Dans tout cela, bien sûr, le Midi l'emporte. [...] Il a, dans l'accent que voile le velours sombre de la voix de gorge, des sonorités qui ne trompent pas, une façon de dire « rose » et « côte », que vingt ans de Conseil d'Etat, de banque, de cabinet ministériel, de Matignon et d'Elysée n'effaceront pas. Dans les intonations cuivrées, dans le phrasé de baryton, dans une certaine façon de porter les effets, de draper les péroraisons, il y a une odeur de garbure et de piperade, de vin de Cahors et d'Armagnac.

Observons en outre que ce Midi-là n'est pas tout à fait celui de Gaston Doumergue et de Vincent Auriol : le Cantal parle en rocaïlle chantante ; mais la tradition des politiciens auvergnats n'est pas, en France, celle de la bienveillance. Sans se laisser entraîner à d'imprudents parallèles, on peut rappeler que c'est de par là que vinrent les personnages les plus significatifs des deux derniers régimes autoritaires qu'a connus la France, Eugène Rouher et Pierre Laval.

Le Monde 17-6-69



Dessin de Clivanel

CHAPITRE III

DRÔLE DE GUERRE DRÔLE DE RÉSISTANCE



Horreur ! Un cavalier en chaussettes ! Il est vrai que le lieutenant Pompidou sert dans l'Infanterie.

I. - L'OFFICIER DE RENSEIGNEMENTS DU 141^e R.I.A.

La carrière militaire de Georges Pompidou fut sans éclat particulier. Elle n'est pas de celles qui embrasent l'imagination ou suscitent l'imagerie héroïque.

En août 1939, la guerre le surprend alors qu'il effectue une période militaire au 141^e Régiment d'Infanterie Alpine, à Marseille. Pourquoi Marseille ? Tout simple-

ment parce qu'il a négligé d'effectuer son changement de domicile.

Le lieutenant Pompidou est incorporé à l'Etat-Major régimentaire, auprès du colonel Manhes, comme officier de renseignements. C'est un officier sans commandement qui n'a pas à conduire d'hommes au feu. Il a été choisi à ce poste pour sa connaissance de la langue allemande. Son travail consiste à interroger les éventuels prisonniers que fera son régiment et à collationner les renseignements des patrouilles afin de détecter les positions des unités ennemies et leurs mouvements en avant des lignes. C'est essentiellement un travail bureaucratique.

Le régiment se mobilise à Grasse, en réserve de l'armée des Alpes qui a pour mission de prévenir toute attaque italienne. Mussolini n'attaquant que verbalement, l'unité est envoyée, en octobre 1939, sur le front de Lorraine, dans la région de Forbach, devant la ligne Maginot.

Le lieutenant Pompidou interroge les premiers et rares prisonniers allemands. Le reste du temps il s'ingénie à doter « son bivouac » d'un confort très relatif.

— Ce qui manque, ici, grogne-t-il, c'est un peu d'eau chaude pour se raser.

Il ne s'y fera jamais. A la popote, son esprit caustique ironise sur les beautés de notre intendance incapable de fournir même des souliers en nombre suffisant. On se répète ses bons mots sur les gouvernements de la France. Lui demande-t-on son avis sur la tempête qui s'abat sur l'Europe, il s'en tire par des pirouettes en citant Montesquieu.

Un soir, chacun est invité à dire ce qu'il souhaite devenir après la guerre. Pompidou ne se compromet pas :

— Devenir proviseur dans une ville du midi, de préférence Aix-en-Provence (1).

Le souci du confort, l'esprit frondeur du normalien, la prudence politique et la dissimulation des ambitions se retrouvent chez le soldat Pompidou.

Au début de 1940, le régiment est transféré en Alsace. C'est l'hiver de la « drôle de guerre », pesant d'ennui et d'inaction. Le 12 avril 1940, le régiment est relevé et dirigé sur Landivisau, où il doit être rééquipé en vue d'un embarquement à Brest à destination de la Norvège, sous les ordres du colonel Granier.

Le 10 mai, l'offensive allemande se déclenche et le 141^e est acheminé vers le Bourget, où il arrive le 16 mai, à la stupeur de tous, les hommes croyant retourner en Lorraine. Aussitôt le régiment est dirigé sur la Somme dans des autobus de la R.A.T.P. Il parviendra à Ham où il résistera à la poussée allemande jusqu'à ce qu'il reçoive, le 7 juin au soir, un ordre de repli.

Il reculera pendant quatre cents kilomètres, passant par Compiègne, Crépy-en-Valois, la Marne, la Seine, Sully-sur-Loire, Buzençais et livrant des combats en retrait. Il s'arrêtera finalement, le 25 juin, sur la voie ferrée de Chalus à Nexon, près de Limoges.

Pour avoir ramené ses armes et s'être replié en bon ordre, le régiment tout entier recevra la croix de guerre. C'est donc à ce titre (collectif) que le lieutenant Pompidou sera décoré.

Rassemblant une dernière fois ses troupes, le colonel Granier les passe en revue :

« C'est un brave régiment de vainqueurs à l'œil fier, à l'allure dégagée, qui défile devant lui » (2).

La guerre finit sur cette note claironnante et surprenante quand on sait que la France est alors au deux tiers occupée par l'ennemi.

Mais Pompidou lui-même n'hésitera pas à dire, dans un joli mouvement de menton, à tante Eulalie :

— Si nous avons battu en retraite, c'est sur l'ordre du Haut Commandement. Nous aurions pu tenir peut-être.

On voit poindre là les idées de « trahison » et « d'impéritie de l'Etat-Major » qui seront tant à la mode, au lendemain de la guerre, dans les milieux gaullistes.

En tout cas, cette sublime révélation fera les délices du *Canard Enchaîné* qui, dans sa rubrique « Le mur du çon est dépassé », écrira :

« Seul contre toute la Wehrmacht. Diable, il y



Sur le front de Lorraine pendant l'hiver de la drôle de guerre : « Ce qui manque, c'est de l'eau chaude... »

(1) *L'Aurore*, 17 février 1965.

(2) *Henri Giraud* - « Le 141^e R.I.A. au feu ». Marseille, 1941.

avait du 18 juin dans cet homme-là ! Et on ne s'en doutait pas ».

On n'aura d'ailleurs jamais l'occasion de s'en douter, car Claude, que son débrouillard de mari a réussi, dans une France démantelée, à faire prévenir, le rejoint en Haute-Vienne. Le repos du guerrier aura raison de toutes les velléités combatives.

II. - OU DONC EST LA FILIÈRE ?

1° « **Tu n'es plus un jeune homme** ». — On a écrit que Georges Pompidou avait, le 25 juin 1940, entendu Londres sur un vieux poste « trouvé » et qu'il s'était senti aussitôt devenir gaulliste. Il se serait même demandé s'il n'irait pas rejoindre de Gaulle. Il se le demandera pendant toute la guerre, en continuant sans doute à écouter la B.B.C.

Dès que son lieutenant de mari est démobilisé, Claude ne songe plus aux balivernes patriotiques ; elle est pressée de regagner son appartement parisien. Mais Georges est angoissé.

« Le lieutenant ne connaît personne qui puisse le diriger sur une filière permettant de rejoindre Londres.

— Tu n'es plus un jeune homme, lui dit sa femme. De toute façon, ici, nous ne pouvons rien faire. Retournons à Paris.

Ils regagnent la capitale occupée ».

Curieusement Claude semble penser que seul le sang de vingt ans est bon pour l'holocauste. Quant à Pompidou, il n'imagine sans doute pas que l'on puisse rejoindre la résistance autrement qu'en pullmann, comme Couve de Murville. Il n'a jamais dû entendre parler des départs à la rame ou à la voile, des franchissements solitaires de la frontière espagnole. Il lui faut des filières bien organisées. Des filières qu'il cherchera en vain pendant quatre ans, à Paris, alors que, pourtant, elles ne tardèrent pas à s'organiser.

Mais Claude a parlé : elle a versé son « vieux » mari de vingt-neuf ans dans la territoriale. Elle veut le garder pour elle. La belle amazone n'a pas la tripe militaire, ni héroïque. (Cela ne l'empêchera pas « d'accepter d'être la marraine du 92^e Régiment d'Infanterie de Clermont-Ferrand en 1968 ») (3).

Ce que Pompidou et sa femme souhaitent avant tout, c'est de vivre, et le mieux possible, malgré la dureté des temps. Et comme la condition de professeur leur paraît toujours incompatible avec leurs ambitions, « dès 1940, Georges Pompidou brigue une charge de maître des requêtes au Conseil d'État » (4).

On comprend que, sollicitant une telle promotion du Gouvernement de Vichy, il n'ait pas été très enclin à le combattre. Son premier souci reste de franchir un échelon dans la hiérarchie sociale : maître des requêtes au Conseil d'État, cela sonne mieux que « petit prof ».

2° **Les petits drapeaux**. — La résistance de Pompidou demeure si secrète que, dans son livre de 349 pages (5), Merry Bromberger se bat les flancs pendant quatre pages

pour tenter de nous persuader de l'importance du combat clandestin du professeur. Las, la montagne résistante accouche d'une souris ! Il est vrai que la malchance s'est acharnée sur Georges.

« Il admire les combattants de l'ombre et il lui faudrait un contact à un niveau élevé qui ne se produit pour lui qu'une fois. Il rencontre Jean Cavaillès (6) qu'il a connu à Normale, mais Cavaillès est presque aussitôt arrêté. »

On remarquera que Pompidou ne veut pas se commettre avec n'importe quel résistant, porteur de plastique ou de journaux. Non, il lui faut un contact à la tête. Si de Gaulle avait conduit la résistance à partir de son pays (ce qui a été le cas de la majorité des chefs clandestins dans la plupart des pays occupés) Pompidou n'aurait certainement accepté d'avoir des contacts qu'avec lui...

Imperturbable, Merry Bromberger poursuit : « Georges Pompidou fait partie à Henri-IV d'un groupe de professeurs résistants, aboutissant au Front National Universitaire, dont la tendance, ce qu'il ignore, est communisante. »

Il s'agit bien cette fois de contacts ; cependant, curieusement, on ne retrouve le nom de Pompidou dans les archives d'aucun mouvement de résistance, dans aucun livre d'érou de prison, ni au bas d'aucune liste de décorations...

Bromberger devra se résigner à le reconnaître : « Ses contacts directs avec la Résistance sont épisodiques, ou à un niveau très bas, probablement parce qu'il n'a jamais mis les pieds en zone libre, où se retrouvent les états-majors, où les contacts s'établissent avec plus de liberté. »

Comme s'il n'y avait pas eu d'organisation clandestine en zone Nord !

En vérité, Georges, chapeau à bords roulés et gants beurre frais, continue, à la barbe de l'occupant, de professer au lycée Henri-IV. Il est même si peu résistant qu'il n'est dans aucun des secrets de son propre établissement.

« Il ignore pendant quatre ans que le surveillant général de Henri IV, résistant intrépide, entasse des armes et des munitions dans les caves du lycée, alors que lui, Pompidou, explique gravement à ses élèves les grands philosophes grecs à quelques mètres d'une poudrière » (7).

C'est sans doute là le plus grave danger qu'il ait couru... involontairement s'entend. Pour le reste, il continue d'écouter la radio de Londres tandis qu'en classe, un de ses élèves pique des petits drapeaux sur une carte de Russie, pour suivre les mouvements des armées. L'audace pompidolienne n'égale cependant pas celle du professeur d'une classe voisine « le futur inspecteur général François, qui barre au tableau noir deux fois ses t : autant de croix de Lorraine » (8).

C'est toutefois avec un rare courage qu'il écrira sur des cartes interzones, sans enveloppe, de téméraires professions de foi à son ami Pujol resté en zone libre : « Les poissons sont entrés dans la nasse » (fin 1941). « Les poissons seront bientôt à frire » (20 novembre 1942). Allusions à la bataille de Stalingrad. On frémit devant une telle abondance de correspondance périlleuse.

(6) Jean Cavaillès était de la promotion 1923 de Normale Supérieure. Pompidou ne l'a donc jamais connu à l'École. Pendant la guerre il était chargé d'enseignement de méthodologie et logique des sciences à la Sorbonne. Compagnon de la Libération, il fut arrêté en 1944 par la Gestapo et fusillé. Georges Pompidou avait donc mis quatre ans à trouver son malheureux contact.

(7) L'Aurore, 18 février 1965.

(8) Merry Bromberger, Opus cité.

(3) C'est dans ce régiment qu'a servi Pompidou comme sous-lieutenant, en 1935. Le Monde, 28 novembre 1968.

(4) Paris-Match, 5 juillet 1969.

(5) « Le destin secret de Pompidou. »



La fameuse descente des Champs-Élysées. Pour la première fois Georges découvre de Gaulle. Avec ou sans larmes ?

Pierre Rouanet s'interrogera, lui aussi, sur l'attitude pour le moins passive du jeune professeur sous l'Occupation : « Les biographes ont invoqué son manque de relations. Pourtant lui-même précisera : « J'avais gardé des relations épistolaires avec René Brouillet, un de mes amis de Normale, notamment pendant la guerre où il était un des collaborateurs de Georges Bidault, Président du Conseil National de la Résistance de l'époque ». Et le lendemain de la Libération, il saura bien trouver René Brouillet pour entrer au Cabinet du général de Gaulle.

Et Rouanet de suggérer l'explication suivante :

« A l'époque de la Résistance, les choses se sont passées comme si cet officier de 1940, qui s'était montré brave et impavide sur convocation de la République et sur ordre de son colonel, éprouvait une impuissance à l'heure de l'initiative. Manque de capacité créatrice ?... Pompidou, dans son subconscient, a peut-être retenu de la Résistance un gaspillage d'énergie, et même, pour reprendre un mot dont il a lancé bien plus tard la mode, un air de « chien-lit ». Il y a dans les révolutions et les résistances nationales, pour qui veut les regarder de l'extérieur, de la mascarade ». Or, le tempérament de Pompidou « se retrouve bien davantage dans sa capacité d'attendre qu'il a démontrée durant quatre années d'Occupation » (9) que dans une volonté d'agir.

3° La nuit de la clandestinité. — Georges, cependant, s'interdit le moindre rapport avec les Allemands. Lorsqu'il va à la Comédie-Française applaudir « Le Soulier de Satin » de Claudel, il prend des deuxièmes galeries

« pour éviter le contact avec les uniformes qui tachaient l'orchestre de vert de gris » (10).

Il rencontrera, pourtant, un uniforme vert de gris. Et de très près. Non pas dans une rafle ou en prison, mais chez lui, dans sa propre maison.

« Certes, des gens mal intentionnés feraient observer que Pompidou fréquente un officier allemand, Manfred von Keyserling, correspondant de la *Berliner Zeitung*, qu'il a connu avant la guerre à Marseille. Mais, bien entendu, c'est un anti-nazi de la Wehrmacht et il est tout naturel de renouer des liens avec ce fils du grand philosophe » (11).

En 1944, Pompidou poussera l'esprit de sacrifice jusqu'à héberger une nuit « un gars qui avait la mauvaise idée de s'appeler Bloch » (12). Il recevra aussi un camarade de régiment qui avait, lui, la mauvaise idée d'appartenir à un réseau.

Une aussi débordante activité ne devait pas manquer de mettre en éveil les services allemands. En juillet 1944, il est averti par un de ses collègues — dont l'histoire ne nous dit pas le nom — qu'il va être arrêté par la Gestapo. Cette nuit-là, il ne couche pas chez lui. Ce sera sa nuit de clandestinité. Le lendemain matin, à l'heure du laitier, les redoutables sbires d'Himmler ne sont pas venus. « La Gestapo devait avoir affaire ailleurs... », écrit naïvement M. Bromberger !

(10) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(11) *Minute*, 23 février 1967.

(12) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(9) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

Mais la jeunesse, elle, ne tempore pas. Ses élèves ont rejoint un maquis de Sologne. Six seront fusillés par les Allemands, tandis que Pompidou attend toujours une filière. Pourtant, des filières, il doit bien y en avoir autour de lui, puisque sa tante, Mme Baudin, appartient à un réseau. Elle sera même arrêtée et mourra à Ravensbrück.

On a également écrit que Pompidou enseignait dans la classe de préparation à l'École Coloniale parce qu'il avait foi dans les destinées de la France et de l'Empire et que cette foi était en elle-même un acte de résistance. Outre que c'est aller un peu loin dans l'extrapolation, cela a dû péniblement surprendre le pauvre Senghor qui voyait dans son camarade un décolonisateur né.

Résistance ou pas, il faut bien vivre, et la vie n'est pas tellement facile sous l'Occupation. Comme tout le monde, Pompidou se débrouille. Le fumeur invétéré qui consomme jusqu'à trois paquets de cigarettes par jour n'en manquera jamais. Il troque du beurre contre des cigarettes. Château-Gontier n'est-il pas au cœur de la Mayenne, département d'élevage et dont les fermiers échangeront le plus de billets de cinq mille francs après la Libération ? Ce sont, certes, de petits trafics, mais ils sont nécessaires au confort de notre « résistant ».

En 1942, les Pompidou se donnent un fils, Alain. Le vieil ami Pujol sera le parrain.

Mais Georges commence à être fatigué par les privations. Si fatigué même qu'il découvre une technique d'enseignement qui économise ses efforts.

« A la fin de la classe, il demande :
— Qui fera l'exposé demain ?

Quatre ou cinq mains se lèvent régulièrement dont celle de Jacques Patault, le premier de la classe qui entrera plus tard au cabinet du Premier ministre. Pompidou va s'asseoir au fond de la salle. Il écoute l'exposé. Il fait un corrigé verbal... Le système ne favorise pas seulement l'indolence du professeur. Il donne aux élèves l'habitude de la parole » (13).

Malgré cette grande fatigue, Pompidou saura se ressaisir le moment venu.

4° **Le F.F.I. d'août 1944.** — En août 1944, c'est l'« insurrection » parisienne et la génération spontanée des vocations tardives de la Résistance. On se sent soudain assez de cœur pour s'opposer à une armée allemande vaincue sur tous les fronts et qui reflue vers ses frontières.

Pompidou va-t-il se lancer dans la bataille ? On le presse de toutes parts, des collègues, des inconnus. Il cède. Mais, encore une fois, il joue de malchance.

« Doté d'une camionnette, il doit participer à l'assaut qui va être donné à la Préfecture de Police. Il prend position boulevard du Palais. Mais à l'intérieur de la Préfecture les agents se soulèvent, hissent le drapeau à croix de Lorraine. L'assaut est terminé avant d'avoir commencé » (14).

Comme les carabiniers, Pompidou est arrivé après la bataille. Paris s'est libéré sans lui.

Mais l'heure de l'émotion, l'heure espérée par tant de Français qui, comme lui, ont attendu plutôt que de s'engager, va sonner (15). Les mêmes souvent qui, deux mois plus tôt, saluaient le vieux Maréchal, « sauveur de la

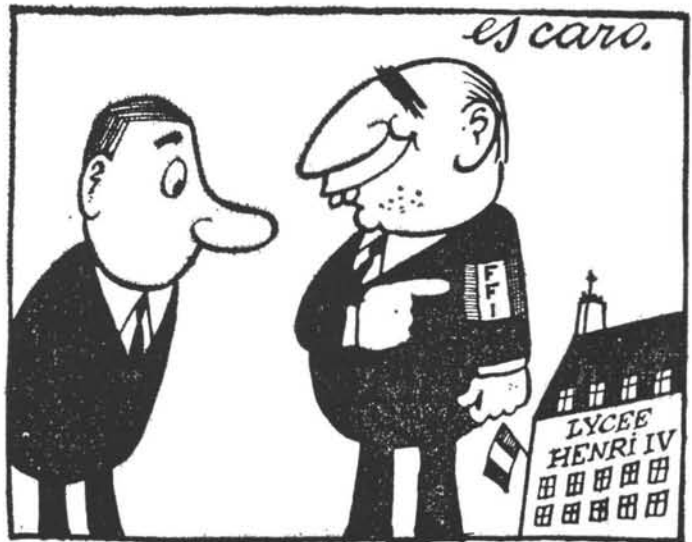
France », place de l'Hôtel-de-Ville, se retrouvent sur les Champs-Élysées pour acclamer son adversaire et successeur arrivant dans le sillage des armées alliées victorieuses. Pompidou est là.

« Parmi des centaines de milliers de Parisiens, les larmes aux yeux, il voit le général de Gaulle descendre les Champs-Élysées » (16).

C'est sans doute la seule fois où l'on verra Pompidou pleurer. Et encore ne semble-t-il pas qu'il y ait eu beaucoup de témoins. Si bien que, plus tard, par souci de mesure, on supprimera ces larmes des publications officielles (17).

La France trépigne de ferveur pour le Libérateur. Chacun veut participer à la rénovation du pays. Foin des besognes subalternes et du travail quotidien. Les vengeurs, les organisateurs, les réformateurs sont légions : on se précipite au portillon du nouveau pouvoir.

« Georges Pompidou partage cette exaltation... Dans cette fièvre, il décide de renoncer au professorat. Il veut



— Moi, j'étais dans les Forces Françaises de l'Internat.
(Dessin d'Escaro paru dans « Le Canard Enchaîné ».)

prendre part à l'action. A quel poste ? Il n'en sait rien. Mais dans le sillage de de Gaulle... » (18).

Le problème cependant reste entier : il faut trouver « la filière ». Et vite, car les postulants se bousculent dans les allées du Pouvoir, bardés de décorations et de certificats de résistance. Lui qui n'a aucun titre, comment va-t-il s'y prendre ?

« Comme l'a dit un peu candidement un de ses camarades de jeunesse : « Comment un homme aussi intelligent, ayant du caractère et du courage, n'a-t-il pas compris le merveilleux tremplin que pouvait être la Résistance ? » les places se distribuaient, se prenaient à l'arraché, en vertu d'exploits et de sacrifices dont certains étaient réels et dont beaucoup étaient factices ou outrageusement grossis. Pompidou n'avait

(16) *La Nation*, 14 mai 1969.

(17) Au cours de la campagne présidentielle de 1969, on pouvait lire dans un tract électoral intitulé « La vie de Georges Pompidou » : « C'est la Libération : parmi des centaines de milliers de Parisiens, Georges Pompidou voit le général de Gaulle descendre les Champs-Élysées. »

(18) Merry Bromberger. *Opus cité.*

(13) Merry Bromberger. *Opus cité.*

(14) Merry Bromberger. *Opus cité.*

(15) « Statistiquement, une majorité de Français en leur for intérieur reconnaissent leur propre attitude dans le passé de cet homme. En ce domaine aussi, l'opinion le sentira plus proche de sa propre moyenne qu'on ne s'y attendait. A vingt-cinq ans de distance, et dans le secret de l'isolement, rien ne prouve plus que la médaille de la Résistance soit un atout électoral ». (Pierre Rouanet. *Opus cité.*)



PH. G. PARIS

M. Pompidou, libraire à Paris, rue Guénégaud, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, est parti le 3 septembre avec le « premier mille » de la Légion française contre le bolchevisme. Officier de liaison en première ligne, il a observé les conditions de vie en U.R.S.S. Réformé après avoir pris part à une attaque, il a repris son métier.

Le « tonton perdu » Frédéric Pompidou. Engagé volontaire dans la L.V.F., il a raconté dans l'hebdomadaire « La Semaine »

pour lui que d'avoir été irréprochable pendant toute l'occupation et il n'avait même pas eu l'habileté élémentaire de se qualifier au moment où l'issue de la guerre ne pouvait plus faire de doute. Incorrigible nonchalant ! » (19).

Fort heureusement, Georges a des relations. Jean-Paul de Dadelsen, qui arrive de Londres en tenue de parachutiste, est au ministère de l'Information. « Il y distribue des services à ses amis sans s'être d'ailleurs inquiété de savoir s'il en avait le moindre pouvoir » (20). Un autre de ses amis, Emile Laffont, est secrétaire général au ministère de l'Intérieur. Mais Pompidou ne s'arrête ni à l'Information, ni à l'Intérieur. Il n'a pas envie d'être préfet toute sa vie...

(19) *Paris-Match*, 5 juillet 1969.

(20) *Merry Bromberger*, *Opus cité*.

Il pense alors à son camarade de Normale Sup., René Brouillet. Il est le mieux placé de tous puisqu'il a le titre de directeur-adjoint du cabinet de de Gaulle. Il lui adresse une lettre « si bien inspirée, pensée, écrite, qu'il lui répond aussitôt :

— Viens tout de suite me voir rue Saint-Dominique. »

Quand René Brouillet lui demande ce qu'il fait et ce qu'il a fait pendant la guerre, il ne reprend pas le fameux « j'ai vécu » lancé par Sièyès à ceux qui l'interrogeaient sur ses activités sous la Terreur. Il se contente de dire, ce qui revient au même : « Ma foi, j'enseigne Platon aux potaches du Lycée Henri IV ».

Brouillet, bon garçon, considérant que l'absence de gloire de son interlocuteur ne saurait lui porter ombrage, voit une recrue possible.



(à g.) sa campagne de Russie sous l'uniforme allemand.

Pompidou a enfin trouvé la « filière »!

Ainsi s'achève la brillante résistance de Georges Pompidou, que ses thuriféraires auraient mieux fait de laisser dans l'ombre. Car elle lui vaudra une mise au point sévère dans un communiqué signé par un certain nombre de résistants authentiques parmi lesquels MM. Daniel Mayer, Albert Gazier, Gérard Jacquet, Francis Leenhardt, Robert Verdier, Jean Cassou, Elie Bloncourt, Pierre Bloch-Lainé. Ces hommes déclareront qu'« ayant combattu durant l'occupation pour des valeurs maintes fois baffouées par le régime gaulliste, ils ne sauraient aucunement faire confiance pour la défense de ces valeurs à un homme qui s'est tenu à l'écart du combat de la Résistance » (21).

(21) *Le Monde*, 13 juin 1969.

5° Ah, quel malheur d'avoir un oncle ! — Si Georges se montra toujours prudent dans ses actions guerrières et ne fut jamais un « pro-bonvoust » fanatique (22), comme on dit rue d'Ulm, où l'on est souvent plus enclin à dauber sur l'uniforme et les galons qu'à glorifier les valeurs militaires, il eut, par contre, un oncle, Frédéric Pompidou, qui, lui, fit un choix. Pas le bon, malheureusement, car il s'engagea dans la L.V.F. (« Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme ») dès le 3 septembre 1941.

Frédéric était le frère de Léon-le-Rouge et d'Eulalie de Milana, la pied-noir de cœur. Après avoir quelque peu tâté de l'enseignement, il était devenu libraire à Paris, rue Guénégaud, dans le quartier de Saint-Germain des Prés.

Il y a beaucoup d'ingratitude de la part de Georges Pompidou à passer sous silence l'existence de cet oncle, car il a été le premier à faire connaître le nom de Pompidou à l'opinion publique française. Très exactement dans le magazine *La Semaine*, où, dans une longue enquête, l'officier de la L.V.F. blessé sur le front russe, jugeait l'U.R.S.S. :

« J'ai quitté la France depuis près de trois mois. Je me suis engagé dans la Légion des Volontaires Français pour servir mon idéal et pour voir avec mes yeux et mon cœur de travailleur de France, né dans le Cantal, près d'Aurillac, si la révolution russe fait ou non partie des grandes révolutions socialistes du XXe siècle...

« Je n'ai vu partout que désorganisation humaine, individus asservis, travaillant comme des serfs pour un état vautour, qui est son propre commerçant jamais satisfait. Mais les êtres ? Qui a pensé à eux, à leur confort, à leur joie ? Personne. On s'en moque » (28).

On comprend que Georges Pompidou se soit toujours montré discret sur ce soldat perdu. Et pourtant il le rencontra chez son père, Léon Pompidou (où Frédéric déjeunait un vendredi par mois). A la libération, tandis que Georges pleurait toutes les larmes de son corps en regardant la grande silhouette descendre les Champs-Élysées, les gaullistes se faisaient un plaisir de dévaster la librairie de la rue Guénégaud. Les plus enragés voulaient même faire fusiller le tonton...

Aujourd'hui, l'oncle Frédéric coule des jours paisibles dans une boutique de la route de Gouvieux, à Chantilly, où, philosophe sans illusions, il vend pêle-mêle des romans policiers, des jouets, de la mercerie et de la petite confiserie.

Il confesse qu'il n'est pas facile de voir son neveu, mais qu'après tout il n'a rien à lui demander.

(22) *Pro-militaire*.

(23) « *La Semaine* », 2 avril 1942.



CHAPITRE IV

L'HOMME A TOUT FAIRE

I. - UN AGRÉGÉ SACHANT ÉCRIRE

En 1944, Pompidou a trente-trois ans, la secrète idée d'un autre destin et toujours cette ambition cachée de forcer les portes de la réussite, d'avoir assez d'argent pour satisfaire sa fureur de vivre. Il vient de trouver « la filière ». Brouillet, directeur-adjoint du cabinet de de Gaulle, l'a convoqué rue Saint-Dominique, au ministère de la Défense Nationale, où s'est installé le général.

— Tu vas travailler ici avec nous, lui dit-il. A quoi, je n'en sais rien. L'équipe s'improvise...

Etonnante époque où l'on embauche des gens sans même savoir ce qu'ils auront à faire. Mais qu'importe ! Voilà enfin Georges Pompidou « détaché » de l'enseignement pour être attaché au cabinet de de Gaulle.

Il ne restera pas longtemps sans affectation. Bientôt, le général demande qu'on lui trouve « un agrégé sachant écrire », pour assurer les liaisons avec l'Education Nationale. La formule n'est pas gentille pour les agrégés ; elle ne vexa pas Pompidou qui est engagé sur le champ. Il a maintenant le pied à l'étrier.

Obscur chargé de mission, perdu au milieu de 320 fonctionnaires, il va pouvoir côtoyer des hommes importants : Gaston Palewski, directeur de cabinet, Louis Vallon, directeur adjoint, Etienne Burin des Rozières, chargé des Affaires étrangères. Il lui faudra pourtant attendre deux mois avant de rencontrer le général de Gaulle lui-même. Encore sera-ce pour essuyer une algarade en langage de corps de garde, qui ne lui était pas destinée (1).

Ses besognes sont subalternes : il s'occupe un peu des projets de réforme de l'enseignement (déjà !), prépare des dossiers et choisit les prix pour les lauréats du Concours Général — en l'espèce des vases de la Manufacture de Sèvres. Enfin le grand jour vient : en sa qualité de responsable de l'Education Nationale, il est appelé à accompagner le général à la séance de rentrée de l'Université. Il en revient déçu : de Gaulle l'a à peine écouté.

Pompidou cependant sait se rendre utile, et même indispensable : bientôt il rédige, à la place de Brouillet sur-

(1) « Un samedi après-midi, le chargé de mission se trouvait de permanence quand le téléphone sonne :

— Le général demande quelqu'un !

Gaston Palewski n'était pas rentré, Brouillet était absent. C'était sur lui que ça tombait, la foudre... Georges Pompidou entra dans le grand cabinet doré avec appréhension. Il reçut le choc de l'algarade qui ne s'adressait pas à lui spécialement, mais aux collaborateurs du général. Il essaya de faire bonne contenance, fournit deux mots d'explication, se retira les oreilles encore bourdonnantes du langage des camps dont se sert volontiers de Gaulle quand il ne se contient pas. Il avait eu très peur. Il avait eu le sentiment d'être un gosse. » (Merry Bromberger. *Opus cité*.)

chargé de travail, la « note de synthèse » politique quotidienne destinée au général. Il est également chargé des liaisons avec le ministère de l'Information.

S'il ne voit pas de Gaulle du moins se prépare-t-il soigneusement à le rencontrer. « Il lit ses œuvres dès qu'il peut s'en procurer un exemplaire. « Le Fil de l'Épée », « La Discorde chez l'Ennemi »... Il les lit comme des manuels, avec la méthode du normalien. Il s'imprègne de la pensée de son nouveau Maître, il se moule sur sa forme de raisonnement. Il sait, il sent ce qui peut atteindre l'esprit du chef du gouvernement provisoire, sous quelle présentation ce sera le mieux assimilable » (2). C'est l'habileté du bon serviteur, du Frégoli de l'intelligence, dont l'absence de personnalité profonde permet d'endosser la livrée la plus profitable (3).

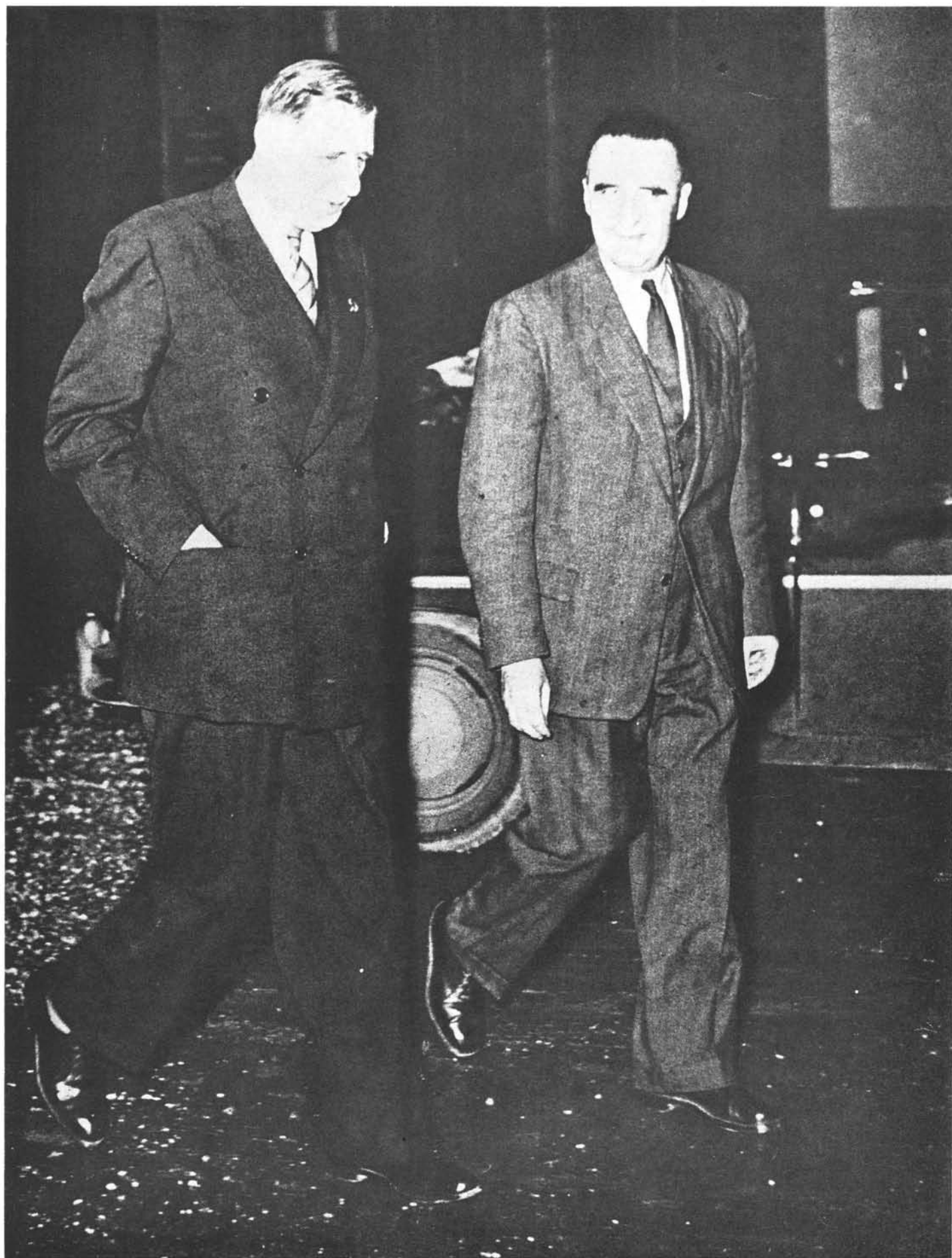


Celui qui a découvert pour de Gaulle « un agrégé sachant écrire » : l'ami Brouillet, devenu ambassadeur au Vatican.

Des relations dans la presse. — En tant que chargé des relations avec le ministère de l'Information, Pompidou eut à s'occuper de la création des nouveaux journaux.

(2) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

(3) Comment se faire connaître du général ? Telle était la question qui préoccupait le plus Pompidou. Par bonheur, les grands hommes ont, comme le commun des mortels, des besoins naturels à satisfaire. Chaque jour, exactement à la même heure, de Gaulle se rendait au « petit coin ». A l'étage inférieur, Pompidou et les autres fonctionnaires entendaient, de leur bureau situé au-dessous de celui du général, celui-ci déplacer son fauteuil et se rendre de son pas pesant là où le roi lui-même va à pied. Tous s'en amusaient, sauf Pompidou qui, lui aussi, fut bientôt pris tous les jours à la même heure d'une impérieuse envie. Il montait vite à l'étage, espérant apercevoir le grand homme. Nul ne sait si ce manège permit quelques échanges de fortes pensées entre le maître et l'employé mais, sans doute, le général dut-il s'habituer au visage de ce jeune homme aussi admirablement réglé que lui.



Un document historique : leur première photo ensemble. Pour l'instant la déférence est de rigueur.

Ceux qui avaient paru sous l'occupation avaient été liquidés, leur matériel saisi. C'était à qui mettrait la main dessus. En province, les communistes s'étaient emparés d'un grand nombre d'imprimeries et exerçaient une véritable dictature sur l'information. Oubliant que, dès 1940, ils avaient demandé aux Allemands l'autorisation de faire reparaître *L'Humanité*, ils se montraient les plus féroces épurateurs.

Pompidou noue des relations avec Michel de Boissieu, normalien comme lui et chef de cabinet de P.-H. Teitgen, ministre de l'Information. Grâce à l'habileté du protégé de Brouillet, *Le Temps*, dont de nombreuses factions politiques voulaient s'emparer, devient *Le Monde* et sa direction est confiée à Hubert Beuve-Méry ; *L'Illustration* revient à Georges Oudard et *L'Echo de Paris* à J.-L. Vigier et au colonel de Chevigné.

Pompidou profite de ces contacts pour se faire des relations dans la grande presse. On ne sait jamais, cela peut être utile ! Beuve-Méry, d'ailleurs, saura « renvoyer l'ascenseur » aux élections présidentielles de 1969.

Malgré toutes ces occupations, Pompidou songe toujours à son avenir. Il aimerait bien être nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat et fait préparer un décret dans ce sens. Malheureusement pour lui, le dimanche matin 20 janvier 1946, sans crier gare, de Gaulle démissionne. La nomination n'est pas signée ; Pompidou ne figure pas sur le testament. Le chargé de mission se retrouve gros-jean comme devant, mais il garde toutefois une belle confiance en son Maître, dont il a épousé la pensée et les ambitions.

A son père qui lui rappelle : « Je t'ai toujours conseillé de ne pas te lancer dans cette aventure », il déclare :

— De Gaulle va revenir au pouvoir, c'est une question de jours, de semaines tout au plus, tu vas voir... (4).

En attendant, il faut vivre. Les relations encore une fois vont jouer. Pompidou ne retournera pas au lycée Henri IV. Cet homme à tout faire sera détaché comme adjoint au commissaire général au Tourisme, Henry Ingrand.

II. - DIOR LANCE LE NEW-LOOK ET POMPIDOU DES RESTAURANTS

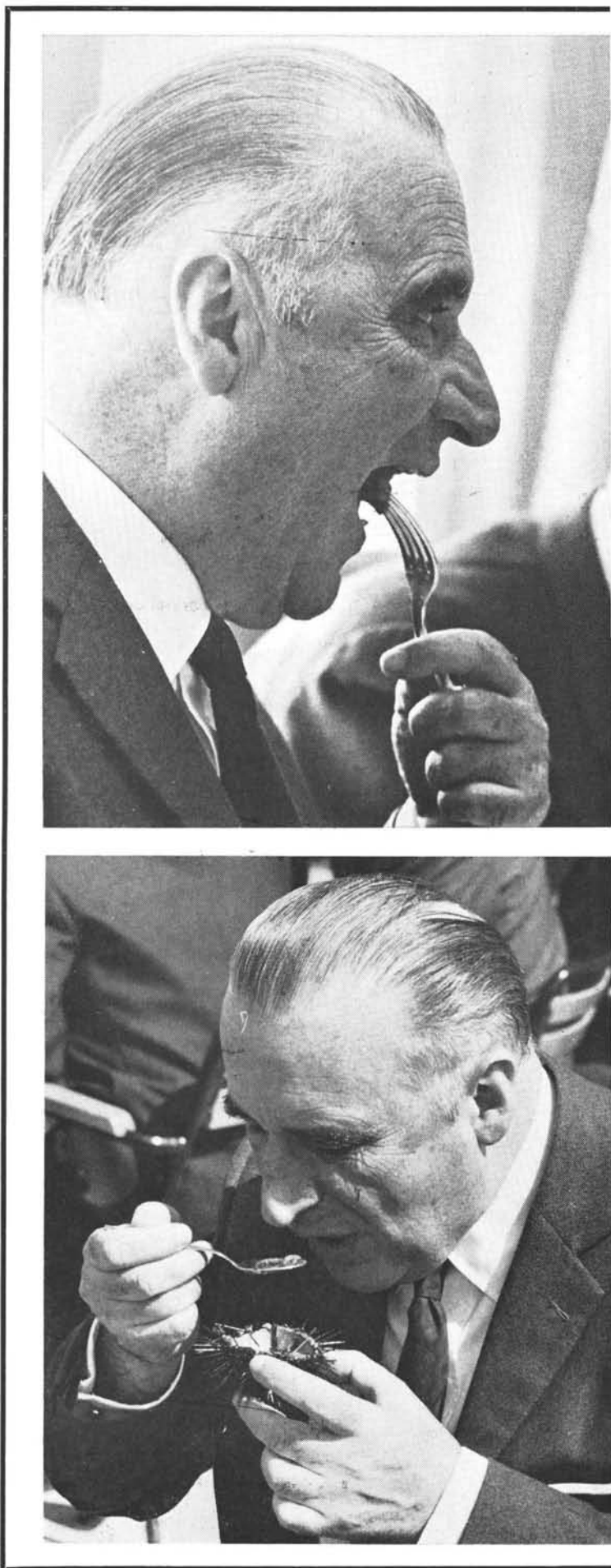
Monsieur le commissaire-adjoint n'est pas écrasé de travail. En 1946, dans un pays aux prises avec ses problèmes de reconstruction, les activités touristiques sont réduites à leur plus simple expression. Il s'agit le plus souvent de promouvoir la vente des articles de luxe de Paris.

« Notre homme qui vient de mettre un pied dans le monde politique, en avance un autre dans le milieu de la haute couture, puis à la frange du Tout-Paris des arts, du luxe, et de l'argent. On accueille avec plaisir ce garçon de bonne compagnie. Lui ne perd jamais une relation acquise : pas plus dans Paris qu'à Normale. Il est assez disponible pour totaliser les amitiés. Les nouvelles fructifient sans que les anciennes dépérissent » (5).

Georges est satisfait : il peut enfin accéder à cette existence brillante dont il a tant de fois rêvé. Claude fré-

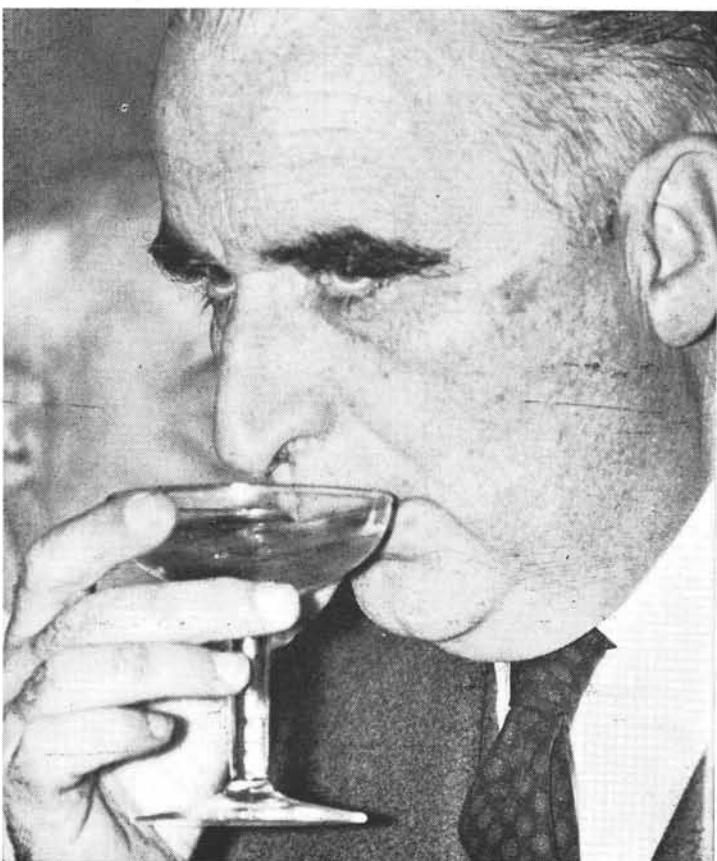
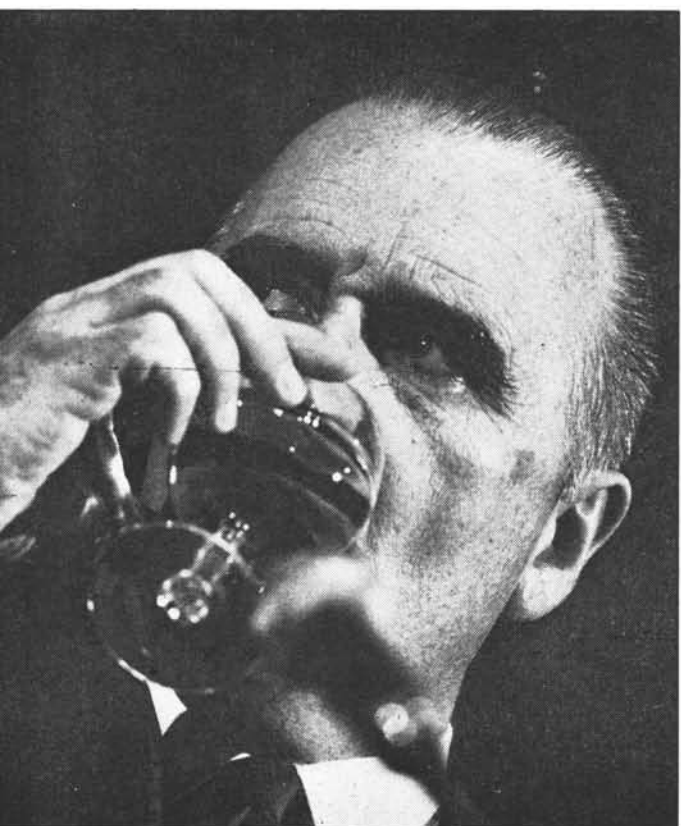
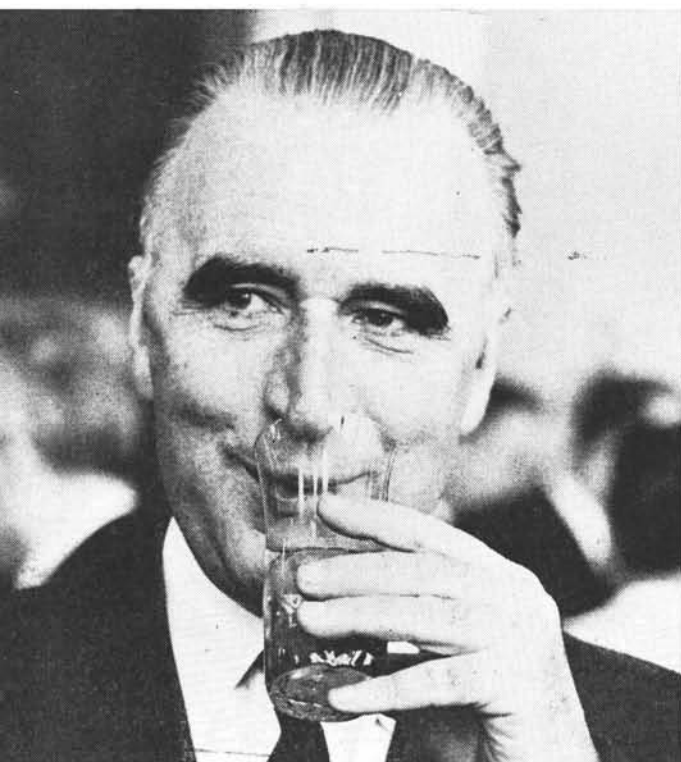
(4) *L'Aurore*, 16 février 1965.

(5) *Pierre Rouanet*. *Opus cité*.



QUELLE DESCENTE !

son passage au Commissariat au Tourisme aura au moins laissé des traces : le bon vivant Pompidou s'inscrit parmi les fourchettes les plus gloutonnes et les sifflers les plus pentus de Paris.



quente les grands couturiers et découvre avec ravissement le new-look de Dior. Les Pompidou sont comblés.

« Ce n'est pas désagréable, pour un gourmet, au sortir de la guerre et à l'époque du rationnement, d'inaugurer des restaurants et hôtels de luxe comme l'Oustau de Baumanière aux Baux-de-Provence ; et ce n'est pas ennuyeux, pour un esthète, de mettre sur pied des expositions comme ces « Huit siècles de civilisation britannique » qu'inaugurent à Galliera la future reine Elizabeth et le duc d'Edimbourg » (6).

Cette manifestation lui vaudra d'ailleurs, en 1948, un ruban de la Légion d'honneur gagné sur le front du Tout-Paris, moins dangereux que celui des armées.

III. - AU SERVICE DU GÉNÉRAL

1° **Le Conseil d'Etat.** — C'est en septembre 1946 qu'arrive la nomination de Georges Pompidou comme maître des requêtes au Conseil d'Etat, section du contentieux. Elle a été signée (ô, ironie !) par le gouvernement Bidault. Georges n'a pas passé le concours, ni fait d'études juridiques. Il est entré par le recrutement extérieur qui pourvoit à un quart des fauteuils du Conseil. En général, ces postes sont attribués, en vertu d'un droit régalién du gouvernement, à des préfets ou à des hauts-fonctionnaires, comme une sorte de récompense pour les uns ou pour satisfaire un désir de changement d'orientation des autres. Habituellement, ces conseillers nommés possèdent au moins une solide connaissance du Droit, notamment du Droit Administratif. En fait, l'obscur conseiller du général de Gaulle n'a que son diplôme de Sciences Po., mais il a fort bien su manœuvrer et faire jouer tous ses contacts et ses appuis.

Au sein du vénérable Conseil, où il entre dès octobre de la même année, sa nomination est assez fraîchement accueillie : « Pourquoi, dit l'un des contestataires, nous envoie-t-on un agrégé, nous avons déjà un instituteur » (7). Il saura pourtant se faire accepter parmi ses pairs et même les séduire par la facilité et la virtuosité avec lesquelles il « expédie » les dossiers.

Bien que nommé au Conseil d'Etat, Henri Ingrand lui demande de rester encore quelque temps au Tourisme. Menant de front, jusqu'en 1949, ces deux activités, il dirige d'un côté « la rédaction de brochures brillantes sur la mode et les arts » (8) et, de l'autre, présente ses rapports à la section du contentieux. C'est un fonctionnaire new-look qui ne s'embarrasse pas de manches de lustrine. Il se crée une solide capital de reconnaissance dans l'hôtellerie en distribuant des bons-matières pour l'achat de draps et de serviettes (l'histoire ne dit pas si les Chavagnac marchands de toile, furent les fournisseurs !) et des tickets d'alimentation pour les joyeuses inaugurations de restaurants.

Mais pas plus qu'il n'avait la vocation ni le goût de l'enseignement, il n'aura de passion pour les dossiers du Conseil d'Etat. Il fait son travail correctement, avec aisance même, mais sans plus. C'est qu'il vient de se trouver une troisième activité beaucoup plus « excitante » : celle d'informateur et de conseiller secret du général de Gaulle.

2° **Un bon factotum.** — C'est encore une fois par la petite porte que Pompidou va pénétrer auprès de de Gaulle qui se morfond à Colombey, furieux de voir déjoués ses projets de retour immédiat. En fait, l'ancien chargé de mission connaît très peu le général. « Il n'a jamais eu

accès librement ou quotidiennement au bureau du général, comme les grands de l'entourage, il n'était qu'une sorte de lointain commis et expéditionnaire « sachant écrire », une des dernières roues du carrosse royal » (9).

Il faudra que Jean Donnedieu de Vabres, qui administre discrètement la Fondation Anne de Gaulle (maison pour enfants déficients créée par Mme de Gaulle en mémoire de sa fille handicapée, morte à vingt ans) soit appelé en Tunisie pour que Pompidou pénètre dans l'intimité gaulleenne.

Donnedieu de Vabres s'est pris d'affection pour son collègue du Conseil d'Etat et il le recommande à Tante Yvonne, pour prendre sa succession. En bon factotum, Pompidou règlera les problèmes d'intendance, s'occupera de la comptabilité de la Fondation et se fera ainsi une réputation d'administrateur habile : « J'ai enfin trouvé un bon trésorier ! » s'exclame Mme de Gaulle. Il est invité à la Boissierie. Le général ne se montre pas particulièrement chaleureux, mais sa femme défend et impose son protégé. Assisté d'un médecin, Georges Pompidou se retrouve installé à la Fondation, cette fois en qualité de secrétaire général, au milieu d'un aréopage de « dames aux chapeaux verts ». Il va revenir souvent à Colombey où de Gaulle se met à l'apprécier (10).

Image combien édifiante que celle d'un Pompidou mécréant jouant les pieux administrateurs au milieu d'un cercle de vieilles dames confites en dévotion !

Georges, toujours prêt à se rendre utile, propose ses services au général. Celui-ci lui confie d'abord quelques missions d'ordre financier. Il s'en acquitte avec succès et se rend indispensable. Il peut ainsi pénétrer dans le cercle fermé des hauts dignitaires du gaullisme, des résistants bardés de décorations. Cependant, par souci de ne pas irriter les barons gaullistes, il travaille dans l'ombre. Au Conseil d'Etat, « on sait qu'il constitue des dossiers pour un roi en exil mais on n'en dit mot » (11).

3° **Pompidou et le R.P.F.** — Le 7 avril 1947, de Gaulle lance à Strasbourg le Rassemblement du Peuple Français. Malraux, Palewski et Soustelle (secrétaire général) président aux destinées du nouveau parti. Le 5 de la rue Solférino en devient le centre nerveux. Pompidou, lui, ne figure pas parmi les cadres. Par regret ou par dépit, il dira :

« Je ne suis pas fait pour la politique active, à vrai dire, elle me répugne » (12).

En fait, déjà, il cache son jeu. Il ne veut pas porter ombrage aux puissants du « résistancialisme ». Le temps n'est pas encore venu de se porter à l'avant-scène. Il a la confiance de de Gaulle, c'est l'essentiel.

Aux élections municipales de septembre 1947, les gaullistes obtiennent près de six millions de voix et croient leur heure venue. Pompidou devient le public-relations du général, chargé de prendre des contacts avec des personnalités administratives ou financières non gaullistes. Encore une occasion de se servir de son carnet d'adresses bien rempli (13).

Infatigable, le maître des requêtes au Conseil d'Etat, commissaire-adjoint au Tourisme, administrateur de la Fondation Anne de Gaulle, conseiller occulte du général, est pressenti par Gaston Palewski pour être le secrétaire

(6) Pierre Viançon-Ponté. *Opus cité*.

(7) *Paris-Match*, 5 juillet 1969.

(8) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(9) Pierre Viançon-Ponté. *Opus cité*.

(10) Philippe Bernert. *L'Aurore*, 18 février 1965.

(11) Jean Hourticq. *L'Express*, 16-22 juin 1967.

(12) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(13) Il affirmera pourtant, sans sourciller, en préfaçant le livre d'Alain Peyrefitte sur *L'Ecole Normale Supérieure*, que « les relations ne sont d'aucune utilité ».



Un homme à qui il doit beaucoup. René Fillon, trésorier du R.P.F., appartient lui aussi à l'écurie Rothschild.

général d'un groupe d'études gaullistes, qui s'installe chez Noël Coward, ancien agent du B.C.R.A., place Vendôme, avant d'émigrer au 69, rue de l'Université, dans des bureaux fournis par Foccart. On retrouve là quelques têtes pensantes du gaullisme : André Malraux, René Capitant, Raymond Aron, Albin Chalandon, Michel Debré, Louis Vallon, et Jacques Foccart lui-même. Pompidou s'occupe de la rédaction d'un projet de constitution, « l'Etat n° 13 », dont on n'entendra jamais plus parler.

Insatiable, il se fait désigner par Michel Debré pour représenter le Conseil d'Etat au Centre des Hautes Etudes Administratives, ébauche de l'E.N.A.

Enfin, en mars 1948, le général de Gaulle l'installe comme chef de cabinet occulte, non pas rue de Solferino, au siège du R.P.F., mais dans les discrets bureaux de la rue de l'Université. L'une de ses premières tâches consistera à réorganiser le R.P.F. qui fait déjà entendre quelques craquements.

« Gérer ce vaste mouvement aux cent têtes, aux mille permanences : voilà donc la nouvelle tâche de Pompidou. Vérifier les comptes, trouver l'argent pour

payer les secrétaires, les chauffeurs, les imprimeurs... » (14).

C'est également lui qui tient le carnet de rendez-vous du général et rédige pour ce dernier les « notes de synthèse » quotidiennes sur la situation politique. En somme, il cumule fonctions officielles et fonctions occultes ; moitié haut fonctionnaire et moitié éminence grise.

Devant l'abondance de ses activités, Pompidou abandonne, en 1949, son poste au Commissariat au Tourisme. Finis les repas gastronomiques, les soirées à l'Opéra, les raouts mondains, toutes ces joyeuses festivités qui lui ont valu cette note sur sa fiche des Renseignements Généraux : « Pompidou fait la fête comme toutes les nuits et rentre saoul comme à son habitude ».

Mais s'il renonce apparemment aux fastes parisiens, c'est qu'on vient de lui offrir une nouvelle activité : celle de conférencier à l'Institut des Sciences Politiques. On lui propose de choisir entre plusieurs disciplines : Histoire-Géographie, Sciences économiques ou Droit constitutionnel. N'étant spécialiste en aucune de ces matières, il ne fait pas le détail : il les prend toutes !

4° **Le premier « Retirez-vous, mon général ».** — Aux élections législatives de 1951, tous les leaders du R.P.F. sont candidats, sauf André Malraux et Pompidou. Mais ce dernier participe à la distribution des investitures, bien qu'il n'appartienne toujours pas au parti.

« Lors du conseil de guerre qui dresse, à Colombey, les listes de candidats dans tous les départements, il est à « la droite du Père » en compagnie de Soustelle, de Christian Fouchet, de Jacques Baumel » (15).

Pendant les élections, il restera de permanence, rue de Solferino, éminence grise dirigeant, ordonnant, tranchant tout en l'absence des responsables et du secrétaire général.

Hélas, les résultats ne répondent pas à l'attente des gaullistes : 118 candidats seulement sont élus. Ce n'est pas suffisant pour constituer une majorité et imposer le retour de de Gaulle. Les députés R.P.F. devront se contenter d'user le « système » en votant, souvent avec les communistes, les motions de censure afin de provoquer des crises et de disqualifier le régime. Mais cet échec laisse les finances du R.P.F. en fort mauvais état : 80 millions de factures à régler.

Une fois de plus, Pompidou est là. Flanké de deux commis-voyageurs du gaullisme, le baron Olivier Guichard et l'étrange Roger Frey, il va s'occuper de résorber le déficit en s'adressant à des hommes d'affaires et à des financiers. Pour ses premiers pas dans le monde du « big business », Pompidou fait la quête... Un petit groupe d'industriels et de banquiers participe à la collecte des fonds. Bozel (les détersifs Malétra, Bozil) y laisse quasiment sa chemise.

« Parmi les hommes qui se sont dépensés depuis quelques années pour essayer de tenir à flot la comptabilité du R.P.F. : M. René Fillon. Il siège dans les conseils d'administration des diverses sociétés auxquelles s'intéressent MM. de Rothschild. Pompidou se trouve par lui en contact avec Mlle Maurie. C'est une secrétaire, mais de toute confiance : par exemple c'est elle qui, sans vaine trace comptable, porte dans les partis et autres bonnes œuvres les générosités de MM. Rothschild » (16).

En échange de ses largesses, Pompidou fera obtenir à Fillon l'investiture R.P.F. pour un siège de délégué du

(14) *L'Aurore*, 18 février 1965.

(15) *Merry Bromberger*, *Opus cité*.

(16) *Pierre Rouanet*, *Opus cité*.

Gabon, à l'Assemblée de l'Union Française, puis pour un siège de sénateur du Soudan (MM. Frères ont, en effet, quelques intérêts en Afrique Noire). Grâce à ces généreux et désintéressés donateurs, les imprimeurs, les afficheurs, les loueurs de salles et de voitures seront finalement réglés. Le petit-fils du maquignon a réussi à « faire de l'argent » !

Grâce à ce succès, l'autorité de Pompidou s'affirme à l'intérieur du parti : il prend le pas sur les gaullistes orgueilleux de leurs titres et méprisants de tout ce qui n'est pas eux.

Malheureusement, en 1953, aux élections municipales, la marée gaulliste reflue. La prise du pouvoir n'est pas pour demain. Le général est écœuré et Pompidou s'interroge sur son avenir : le navire lui semble prendre l'eau.

En mai 1953, 30 députés gaullistes votent pour Pinay. Après le M.R.P. qui se targuait d'être le « parti de la fidélité », voici que les fidèles du R.P.F. commencent à trouver que l'opposition n'est plus profitable.

Au cours d'un conseil de guerre qui se tient à la Boiserie, Soustelle tente de persuader de Gaulle de poursuivre la lutte. Georges Pompidou, lui, conseille au général de se retirer.

Effectivement, le 6 mai, de Gaulle renonce à la politique active. Le R.P.F. n'est plus. C'est Pompidou qui transmet le faire-part de décès à la presse.

5° **A la recherche d'un job.** — Mais cette retraite de l'ermite de Colombey n'arrange guère les affaires de Georges, car elle met fin à ses fonctions de chef de cabinet occulte du général. Il se retrouve soudain avec son seul strapontin au Conseil d'Etat et ses cours à Sciences Po. C'est peu pour un homme qui aime se sentir occupé et qui a des besoins financiers non négligeables.

En effet, bien qu'il ait déclaré sans rire « qu'il pourrait vivre avec le S.M.I.G. » (17), il est obligé de constater que les rentrées du Tourisme et celles du R.P.F. avaient du bon. D'autant plus que l'appétit du ménage s'est encore accru. Claude se sentait à l'étroit rue José-Maria de Hérédia.

« Des maisons Louis XIII se restauraient pour les fonctionnaires autour de l'Hôtel de Sens, dans le vieux quartier de l'Hôtel de Ville, au bord de la Seine. L'occasion était tentante pour le jeune maître des requêtes de s'évader avec sa femme et son fils... Ils s'installent plus au large, rue Charlemagne » (18).

Là, ils sont plus à l'aise pour recevoir leurs nombreux amis : les Malraux dont les fils sont les meilleurs amis de leur fils, Alain (19), Claude Mauriac, le fils de François, qui dirige la revue ultra-gaulliste *Liberté de l'Esprit* ; les archicubes de l'Ecole Nor-

male et les collègues du lycée de Marseille, Jackie, la sœur de Claude, et son mari François Castex sont les hôtes les plus assidus.

Claude donne deux dîners par semaine, au cours desquels elle fait apprécier ses spécialités : civet de lièvre, salmis de perdreaux, crêpes suzette. Mais elle ne veut pas se cantonner dans le rôle de parfait cordon-bleu.

« C'est une femme qui a l'appétit de la vie, qui aime les fêtes, les soirées, le bateau, le tennis, la toilette. Une femme éclatante que son mari a plaisir à habiller, à parer, dont la joie et le confort font sans doute son unique ambition » (20).

On comprend que Pompidou considère les fins de mois avec quelque inquiétude !

De plus, il commence à trouver que son travail au contentieux du Conseil d'Etat n'est pas des plus follichons. Sept ans au service de l'Etat, cela commence à devenir pesant, comme étaient devenues pesantes les sept années passées dans l'Enseignement. Mais où aller ? Son passé gaulliste et ses fonctions occultes auprès du général lui ferment bien des portes officielles. Reste alors le secteur « privé ».

Georges, cependant, ne va pas faire du porte-à-porte, ni tirer les sonnettes. Tant qu'à faire, autant viser haut. Ces MM. Rothschild qui distribuent l'argent à droite et à gauche pour les besoins de leur politique ou de leur standing, qui contrôlent des dizaines de puissantes sociétés, lui semblent tout désignés. D'ailleurs, il a déjà eu affaire à eux, pour les besoins du R.P.F. et par l'intermédiaire de René Fillon. Ce Fillon qui, justement, est aussi agrégé de Lettres (cela crée des liens) ; ce Fillon qui, grâce à lui, est entré à l'Assemblée de l'Union Française (cela ne s'oublie pas) ; ce Fillon, enfin, qui occupe un très haut poste à la Banque Rothschild (directeur général).

C'est ainsi que Pompidou est amené à frapper à la porte de MM. Frères.

Il lui reste à prévenir de Gaulle qu'« il est obligé de le quitter tout en lui restant fidèle ». Bien entendu, il lui propose de maintenir le contact, d'aller le voir une fois par semaine, de rester à sa disposition pour toutes les missions qu'il voudra bien lui confier. De Gaulle prend congé d'une phrase laconique :

« Très bien, Pompidou ! Je ne vous retiens pas. Au revoir ! »

(19) Alain Pompidou, étudiant en médecine est, comme son père, amateur de littérature. Marié très discrètement avec une élève des Beaux-Arts, Sophie, en juin 1968, à l'église Saint-Leu, rue Saint-Denis, à Paris. Le 12 novembre 1967, au volant de sa 204 verte immatriculée 7292 TV 75, il brûlait un stop au lieu-dit les Poteaux, entre Nemours et Fontainebleau, emboutissait la R4 de M. Jean-Claude Crépin qui s'en tirait avec quelques ecchymoses et 300.000 A.F. de dégâts. La gendarmerie ne jugea pas utile de soumettre le fils du Premier ministre à l'alcootest, ni la justice de lui retirer son permis. Quant à la presse, elle ne fit même pas mention de l'accident.

(20) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(17) Interview parue dans *Paris-Jour*, juin 1969.

(18) Merry Bromberger. *Opus cité*.



CHAPITRE V

L'HOMME DES ROTHSCCHILD



« L'argent, mon cher, l'argent, c'est la seule puissance »
François Ponsard : « L'honneur et l'argent », Acte IV, sc. 5.

I. - QUELQUE CHOSE COMME DIRECTEUR GÉNÉRAL

1^o **Un point de chute.** — Bien que Pompidou ait déclaré avec une belle assurance : « Je suis devenu banquier par le plus grand des hasards. Je n'avais jamais rencontré un seul Rothschild avant qu'on me présentât à eux et que j'entre dans leur groupe » (1), c'est lui qui, en réalité, a sollicité son ami Fillon, directeur général de la Banque Rothschild, comme en 1944 il avait sollicité Brouillet, membre du cabinet de de Gaulle.

(1) *Propos recueillis par R. Marchand, Lectures pour tous, août 1969.*

Fillon n'est pas un ingrat et, grâce à lui, Pompidou trouve un point de chute « douillettement rembourré » chez les fameux Rothschild Frères, dont le sigle R.F. correspond, comme aime à le rappeler l'un d'eux, à République Française.

Claude est éblouie. Les Rothschild, c'est le Tout-Paris, la Banque, les chevaux de course... Voici que Georges fait partie de l'écurie !

Ne nous y trompons pas : le choix de Pompidou est parfaitement délibéré. Il possédait déjà un immense clavier de relations et aurait pu frapper à d'autres portes. S'il ne l'a pas fait, c'est que MM. Frères présentaient à ses yeux un double avantage : d'une part, ils font partie de l'aristocratie des affaires et, de l'autre, ce sont des « locomotives » très prisées des grandes manifestations parisiennes. Tout ce que la capitale compte de snobs vogue dans leur sillage. Or, Pompidou est snob. Par eux, il efface



Tout un programme ! Les Rothschild et les Pompidou assistent ensemble à une représentation de « 40 carats », la pièce de Barillet et Grédy.

l'Auvergne et le fonctionnarisme terne et banal. Par eux, il entre dans une de ces fameuses « grandes familles » autant enviées que redoutées. A défaut de vraie noblesse, il sera un de ces « nouveaux aristocrates » de l'argent, habitués des fêtes et des salons.

Pourtant, comme toujours, Georges est entré par la petite porte. Il va lui falloir déployer tous ses talents pour se faire une place au soleil. Il est vrai qu'il est « capable, comme les caméléons, de changer de manières et presque de personnalité en cinq minutes » (2). Il se moulera donc sur la personnalité de Guy de Rothschild, comme il s'était moulé sur celle de de Gaulle.

Il se fait mettre en disponibilité du Conseil d'Etat et, le 1er février 1954, prend ses fonctions, 26, rue Laffitte. Certes, ce n'est pas le sanctuaire des Rothschild, la célèbre banque, située au 21 de la même rue, mais enfin il est dans la place. Fillon lui avait fait miroiter le secrétariat général de la Penarroya. Le poste n'étant pas libre, il faut lui trouver quelque chose d'autre, un titre au moins. L'assemblée générale de la société « Commercial Transocéan », présidée le 17 septembre 1954 par Guy de Rothschild, y pourvoira.

« Tous les associés sont présents. Assistent également à la séance MM. Fillon, Dupont-Ferrier, gérants... M. Georges Pompidou est introduit dans la salle des délibérations. M. Guy de Rothschild expose que, comme tous les associés en ont été informés depuis plusieurs semaines, la présente réunion a été convoquée pour augmenter le nombre des gérants de la société « Commercial Transocéan » et nommer à ces fonctions M. Georges Pompidou, rue Charlemagne n° 25, à Paris. Les pouvoirs précédemment donnés aux autres gérants resteraient valables, la société aurait

donc trois gérants : MM. Fillon René, Dupont-Ferrier Pierre et Pompidou Georges » (3).

L'objectif de Rothschild est de liquider cette société en perte de vitesse. Pompidou y mettra deux ans.

Si l'on en croit l'écrivain Michel de Saint Pierre, qui s'occupait alors des relations publiques à « Transocéan », l'ex-maître des requêtes se sentait là « de passage » :

« Transocéan n'était pour lui qu'un palier. Il y avait chez lui un côté un peu agaçant parfois d'intellectuel supérieur, persuadé qu'il n'est pas besoin de connaître à fond un métier pour y réussir, qu'il suffit d'avoir à sa disposition les techniciens nécessaires. Protégé par un succès insolent et la conscience de sa supériorité, il ne se donnait pas toujours la peine de cacher le sentiment qu'il avait de sa valeur » (4).

Un nouveau Pompidou se révèle : il arrache ce cri à deux Auvergnats établis en Afrique, et qui sont en pourparlers avec sa firme :

— Il est encore plus coriace que nous !

« Voilà donc sa réputation bien ancrée dans le domaine des affaires, celle d'un Pompidou *bifrons* aux deux visages. Tout rond et souple s'il le faut, mais à l'occasion sec, cassant, comme le furent ses ancêtres marchands de toile » (5).

Un homme tout rond, c'est l'image qu'avait déjà retenue de Gaulle qui déclara un jour : « Ah ! ça oui, Pompidou est rond ! » Mais son patron, le baron Guy de Rothschild, plus clairvoyant, avait découvert ce Pompidou-Janus :

« Regardez son œil droit : c'est celui du bon vivant

(3) Extrait du procès-verbal de l'assemblée générale du 17 septembre 1954 de la société « Commercial Transocéan ».

(4) Propos rapportés par Merry Bromberger. Opus cité.

(5) Philippe Bernert. *L'Aurore*, 19 février 1965.

(2) Marie-France Lepoutre. *Paris-Jour*, juin 1969.

qui aime l'argent, le plaisir, la douceur de l'existence. Celui qui sourit. Celui du diplomate qui ne prenait jamais personne de front. Regardez son œil gauche : il est froid, dur. Celui de l'homme qui n'oublie jamais l'humiliation qu'on a pu lui infliger même si, sur l'instant, il l'avale. Son côté Julien Sorel » (6).

Est-il pour autant un grand homme d'affaires ? Sur ce point les avis sont très partagés :

« Je ne crois pas, dira Michel de Saint Pierre. Il n'y comprenait pas grand chose, mais il allait tout droit... De trois ans de collaboration quotidienne avec lui, j'ai conservé le souvenir d'un patron qui n'était pas un homme d'affaires, ni un grand travailleur, mais tellement intelligent qu'il eût sans doute pu, s'il s'y était intéressé, acquérir la pratique des techniques qu'il méprisait » (7).

« Il n'avait pas d'imagination, de cette imagination qui fait les grands hommes d'affaires », déclarera un de ses anciens collaborateurs (8).

Pourtant, comme toujours, il fait illusion, grâce à cette séduisante facilité normalienne qui permet de parler de tout, et même de ce qu'on ne connaît pas.

De là à penser que les Rothschild, en prenant dans leur groupe un homme ayant une telle méconnaissance des affaires, ont simplement voulu faire plaisir à Fillon, il n'y a qu'un pas. Un pas qui serait une grossière erreur. De son passage au R.P.F., Pompidou a conservé de nombreuses relations politiques et il continue, malgré un petit froid momentané, à voir le général de Gaulle et à lui rendre des services. Or, Rothschild est un homme avisé : il sait que de Gaulle pèse encore d'un grand poids sur la politique française, que ses avis sont écoutés, qu'enfin il risque de revenir. Il lui semble donc souhaitable d'avoir une antenne de ce côté.

2° Le voyage africain. — Pompidou, cependant, serait peut-être resté à un poste secondaire si Guy de Rothschild ne s'était rendu en Afrique Noire pour étudier sur place un éventuel développement de ses affaires dans cette partie du monde. Son état-major l'accompagne, auquel s'est joint Pompidou, bien qu'il n'en fasse pas partie. Mais peut-être l'a-t-on convié à cause de son amitié avec Senghor, l'homme montant de l'Afrique ?

L'Auvergnat n'aime pas la chaleur. Il peine, sue, souffre dans les voitures surchauffées ou sur les bateaux poussifs, mais il demeure stoïque et ne se plaint pas.

On visite la Guinée, le Gabon, le Congo belge, le Liberia ; on s'intéresse aux gisements de fer, de bauxite, de charbon, de phosphates, d'uranium. Pompidou entretient la conversation, distrait son hôte ; il parle de tout : médecine, musique, art abstrait... Enfin, suprême attention, il révèle au baron Guy « le remède universel des bien-portants : l'aspirine qui guérit tout » (9).

Au retour, Pompidou a toutes les raisons d'être satisfait : il est maintenant connu de son employeur. Il a été remarqué. Il ne lui reste qu'à s'armer de patience et, si possible, à ne pas se faire oublier dans son coin où, comme il le dit un jour à son camarade du Conseil d'Etat Chavanon, il « joue les utilités ».

Mais Georges, qui pénètre toujours dans l'intimité des grands de ce monde par l'entrée de service, sait que cela lui réussit. Pourquoi changer de méthode ? Il attend la chance et la chance vient. Alors que la « Transocéan » liquidée lui laisse les mains libres, voici que René Fillon

décide d'abandonner son poste de fondé de pouvoir pour se consacrer à la politique et à son siège de sénateur du Soudan. Il recommande Pompidou à Guy de Rothschild pour le remplacer. Le baron se souvenant sans doute de ses migraines congolaises miraculeusement guéries par l'aspirine de Georges, ratifie ce choix. Pompidou va traverser la rue Laffitte et s'installer au 21, dans le saint des saints, la Banque. Au perfide Chavanon qui lui demande s'il « joue toujours les utilités », il peut répondre :

— Un peu moins, je suis devenu quelque chose comme directeur général (10).

3° L'argent multiforme. — Les Rothschild contrôlent ou gèrent directement des dizaines d'affaires en France et à l'étranger. De plus, par l'intermédiaire de leurs filiales, ils ont des participations dans des centaines d'entreprises diverses. Parmi les grosses pièces de leur échiquier citons : les Chemins de fer du Nord, les Chemins de fer de Paris à Orléans (11), la Miferma pour l'exploitation du fer de Mauritanie, la Penarroya pour le plomb, Rio-Tinto pour le cuivre, Le Nickel, la Société de Gérance et d'Armement qui contrôle 17 sociétés de transports maritimes ou fluviaux et des entrepôts, la C.O.F.I.M.E.R. pour la bauxite de Guinée, la C.O.F.I.R.E.P. pour le pétrole, la Nationale de constructions, Minerais et Métaux, etc. D'autre part, ils détiennent des paquets d'actions d'Antar, Hachette, Bendix, Kuhlmann, Pêchiney, I.B.M., Royal Dutch (12), Philips, Bayer, etc.

C'est l'argent multiforme, sans patrie ni frontières ; c'est la jonglerie des cessions, des fusions, des absorptions, des participations. Dédale d'autant plus obscur que la « Société par commandite Rothschild Frères » ne publie pas de bilan.

On comprend qu'en entrant dans cette Banque qui est tout un empire, l'ex-petit prof' Georges Pompidou ait été saisi par le vertige de la puissance. Ah, il est loin le temps où, jeune socialiste à Albi, il dénonçait, dans l'ombre de son père, les « deux cents familles » ! Aujourd'hui, il est leur serviteur. Preuve d'une jolie souplesse de conscience et d'une belle faculté d'adaptation.

Rue Laffitte, le pouvoir est entièrement concentré entre les mains d'un seul homme : le baron Guy. Il est le maître absolu de ce royaume tentaculaire. « Ici le patron n'est pas président par la grâce d'un conseil d'administration. Il ne dépend pas des pouvoirs d'actionnaires. Ce n'est pas le serviteur d'une société obligée de publier un bilan annuel... Cette sorte d'organisation nécessite une allégeance féodale de la part des employés » (13).

N'est-ce pas très exactement l'idée que de Gaulle se fait du chef de l'Etat ? A cet égard, on peut dire que Pompidou a fait chez Rothschild son apprentissage de Premier

(10) Merry Bromberger. *Opus cité*. Pompidou est en réalité : « Directeur fondé de pouvoir investi de la délégation générale ».

(11) Depuis la nationalisation des chemins de fer, les Rothschild, qui avaient touché 270.000 actions de la S.N.C.F. à titre d'indemnité, reçoivent chaque année des dividendes de la société nationale au Conseil d'Administration de laquelle siègent trois de leurs représentants.

(12) A ce propos, rappelons qu'à la mort du baron Edouard de Rothschild, porteur d'un gros paquet d'actions de la Royal Dutch, ses héritiers s'empressèrent de vendre et de faire vendre ses titres, ce qui eut pour conséquence une chute brutale des cours le jour même. Tout cela pour payer moins de droits de succession. Dès le lendemain, ils commencèrent à racheter les actions aux prix les plus bas et les cours remontèrent aussitôt. Les taxes successorales étant calculées au jour de la mort d'Edouard, les Rothschild avaient fait une bonne affaire ! (Anecdote rapportée par Frédéric Morton dans « The Rothschild »).

(13) Frédéric Morton : « The Rothschild ».

(6) *L'Express*, 16-22 juin 1969.

(7) Rapporté par Merry Bromberger. *Opus cité*.

(8) *L'Express*, 16-22 juin 1969.

(9) Merry Bromberger. *Opus cité*.



Pour Jacques Chazot comme pour Guy Béart (ci-dessous) l'amitié d'une grande dame est un bienfait des dieux



ministre sous de Gaulle. Chez MM. Frères aussi, tout était « domaine réservé ».

Quel est alors le véritable rôle de Georges à la Banque ? Celui d'un conseiller, d'un informateur mondain, d'un exécutant. Eminence gris pâle, il assiste au comité de direction que Guy de Rothschild réunit tous les matins à 10 h 30.

Pompidou, bien sûr, ne s'intéresse pas au détail de toutes les affaires Rothschild. Il y a des techniciens pour cela. Il est surtout l'homme qui se renseigne, écoute, voit des personnalités politiques. Il lance des projets que d'autres ont étudiés, comme cette « Société financière des industries du tourisme », qui finance le Club Méditerranée, Super-Megève et d'autres stations de sports d'hiver. Ancien commissaire-adjoint au tourisme, il se révèle précieux en ces sortes d'affaires : il a des relations, de l'expérience et ce n'est pas un hasard si, après son arrivée à la Banque, les Rothschild se sont lancés dans de vastes entreprises de ce genre. On retrouve également Georges dans des sociétés d'investissements immobiliers, des sociétés de productions agricoles et des sociétés de distribution de produits.

Il est partout. Il lui arrive même de recevoir les jockeys de la célèbre écurie Rothschild (casaque bleue, toque jaune). Quand le baron est occupé, c'est lui qui le remplace sur les champs de courses, bien qu'il n'ait aucun goût particulier pour les chevaux. « Avec M. Pompidou, je m'en tenais — comme lui-même — aux généralités, le succès de l'écurie ou sa régression, sa place dans la compétition internationale » (14). Le sang du maquignon Chavagnac ne se réveillait pas au contact des chevaux.

En dehors du fait qu'elle paie bien, la Banque présente un autre avantage, celui de laisser pas mal de loisirs. Pompidou peut ainsi continuer de professer à Sciences Po. Il laissera auprès de ses collègues comme de ses élèves le souvenir d'un homme disert, recherchant plus le brillant que l'originalité. Là encore, il a peu « marqué » ceux qui reçurent son enseignement.

Il profite également de ses loisirs « pour accompagner sa femme chez les couturiers, flâner avec elle dans les galeries d'art, chez les antiquaires, visiter les expositions » (15). Une telle liberté convient bien à son tempérament de sybarite, d'autant qu'elle n'est nullement préjudiciable à ses fonctions directoriales.

« Un directeur de banque a pour travail de se plonger dans le monde — les chiffres, c'est pour ses comptables. La bonne direction de ses décisions, il a autant de chances de l'apercevoir dans un dîner brillant où fusent pêle-mêle les idées et les indiscretions que dans un rapport lu solitairement (...). Voici un homme dans la plénitude de son âge et qui fait ce qui lui plaît, à commencer par son métier. Heureux de la cohue en smoking sur les marches de l'Opéra, heureux de la cohue en espadrilles sur le quai de Saint-Tropez » (16).

Sans rien connaître à la banque, sinon la manière « d'endosser un chèque, le remettre, prendre son jeton d'attente et patienter devant le guichet du caissier » (17), il tiendra si bien son rôle de banquier que Capitant dira de lui : « La banque, il en est le symbole ».

(14) Paul Blanc : « Jockey chez les Rothschild », SEPLO.

(15) Merry Bromberger, *Opus cité*.

(16) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

(17) *Propos de Pompidou rapportés par Philippe Bernert, L'Aurore, 19 février 1965.*



Pas de complexe ! On baptise son cabanon « La Maison Blanche ». C'est une ancienne auberge, mais elle est toujours accueillante aux amis.

II. - LES PIEDS SUR LA TERRE

1° **Le quai de Béthune.** — Une telle promotion exigeait un décor digne d'elle. Pompidou le trouve dans l'île Saint-Louis, au 24, quai de Béthune, où, comme chacun sait, les loyers sont modérés ! Il y loue cinq vastes pièces, au quatrième étage de l'ancien hôtel Hesselin, construit en 1642 par le Vau et restauré après la guerre par la milliardaire Helena Rubinstein (des produits de beauté). Les meubles de la rue Charlemagne ne suffisant pas à orner le vaste appartement, tables, miroirs, guéridons affluent de chez les antiquaires. Claude, soucieuse d'honorabilité, décore son salon de bleu et habille les tables de lourdes draperies, comme dans les vieilles demeures bourgeoises. Aux murs, des tableaux modernes d'Atlan, de Manesier, de Braque, de Nicolas de Staël, voisinent avec des toiles des maîtres du XVIII^e.

On reste confondu devant un luxe aussi rapidement acquis. On le sera plus encore quand Pompidou, Premier ministre, rachètera, en 1966, cet appartement 80 millions d'anciens francs sur ses petites économies (18).

Certes, « la banque paie bien, mais la vie brillante des réceptions, des théâtres, des bistrotts, des galeries et des couturiers, avec les sports d'hiver — où il se casse une jambe — et Saint-Tropez, l'été, coûte cher quand on n'a

pas de fortune » (19). Qu'importe, Pompidou fait face : il vit comme un nabab.

Le quai de Béthune devient le rendez-vous des écrivains et des artistes. On y rencontre Maurice Druon, Julien Gracq, Henry Queffelec, Philippe de Croisset, Jean d'Ormesson, Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud, Roland Petit, Zizi Jeanmaire, Claire Motte et Jacques Chazot, dont Claude s'est toquée et qui lui vaudra le surnom de « la folle de Chazot ». Tout ce beau monde navigue à corps perdu dans les eaux profitables de la IV^e République.

En somme, Pompidou atteint « l'aisance ». A quarante-six ans, il a tout et peut satisfaire tous ses désirs. « Il n'est plus l'ami des peintres qui signe au registre des vernissages, il est celui qui peut emporter la toile » (20).

L'argent va lui donner l'assurance qui lui manquait ; les relations vont lui permettre d'acquérir ce vernis parisien qui, cependant, ne dissimulera pas toujours la ruse paysanne et le réalisme matois qui ont fait dire à Guy de Rothschild : « Je n'ai jamais vu d'intellectuel qui ait davantage les pieds sur la terre ».

2° **La maison d'Orvilliers.** — Il ne manquait au standing des Pompidou que la maison de campagne pour traiter pendant le week-end les relations utiles ou distrayantes. C'est Alfred Houssaye, l'oncle de Claude, qui leur en fera cadeau. Il avait acheté cette ancienne auberge, à la Libération, deux millions anciens, à un boulanger

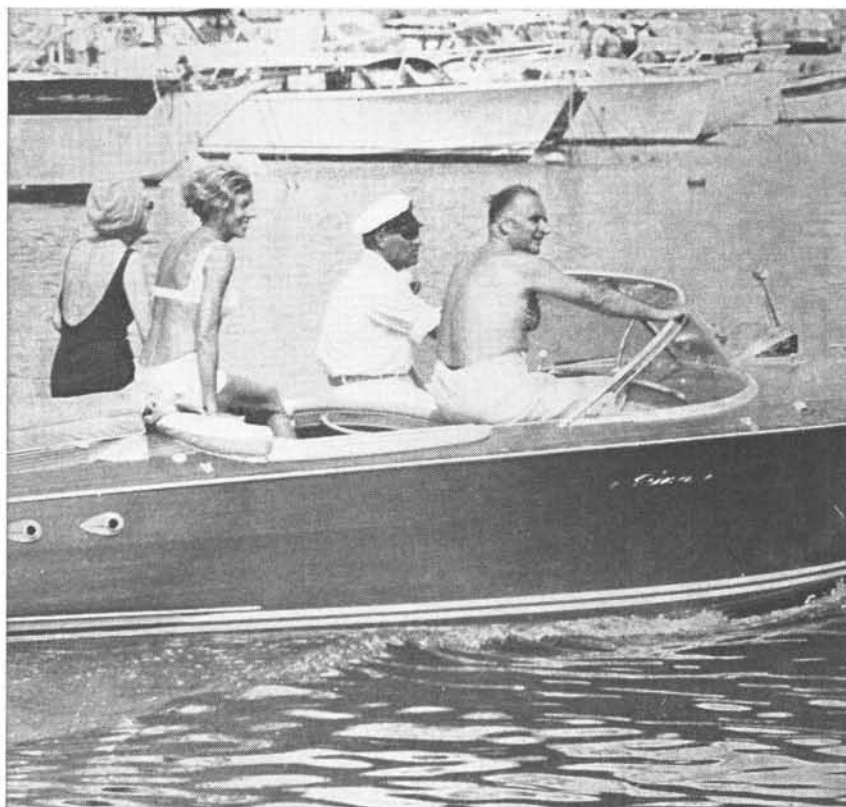
(19) Pierre Vianson-Ponté. « Après de Gaulle, qui ? » Seuil.

(20) Pierre Rouanet. Opus cité.

(18) *Le Canard Enchaîné*.



Les délices de l'eau et du soleil à Saint-Tropez...



... Georges ! Si on allait faire un petit tour de bateau ?...

auvergnat du nom de Tournebise. Elle est située à Orvilliers, près de Houdan.

Pour Pompidou, c'est un retour à la terre, mais un retour en dilettante. L'horticulteur amateur qu'il se pique d'être ne semble pas avoir la main aussi heureuse pour faire des fleurs que pour faire de l'argent : ses boutures périclitent, ses rosiers se refusent à grimper...

La clientèle d'Orvilliers est toutefois différente de celle de l'appartement du quai de Béthune. C'est davantage le rendez-vous des intimes et des proches. Claude y reçoit quelques-uns de ses artistes préférés, comme le chanteur Guy Béart. Georges, lui, joue les citadins bricoleurs qui se reposent d'une dure semaine de réceptions.

Il ne baptisera la propriété « La Maison Blanche » que quelques années plus tard. Hasard ? Prémonition ? On serait plutôt tenté d'écrire qu'il le fit avec un clin d'œil au destin, bien dans la manière de cet homme aux ambitions secrètes, prenant un malin plaisir à poser des jalons en attendant que la chance vienne favoriser ses espoirs inavoués.

3° Saint-Tropez deuxième manière. — C'est également à cette époque que Pompidou retourne à Saint-Tropez, découvert vingt ans plus tôt alors qu'il était à Marseille un petit professeur sans grand argent. Mais, cette fois, ce n'est plus le village calme et secret, refuge des peintres et de quelques estivants fortunés chez lesquels il n'avait pas ses entrées. C'est le nouveau Saint-Tropez, celui de la cohue et de la douce vita ; celui des stars en quête d'admirateurs et des starlettes en mal de protecteurs ; celui des play-boys et des cow-boys, des cover-girls et des call-girls ; celui des marins d'opérettes et des yachts de plaisir ; celui des « m'as-tu vu » de tout poil, des « locomotives » menant grand train, des « artistes » du Café des Arts, des riches oisifs et des pauvres congés payés.

Dans ce cocktail ambigu, Georges se sent parfaitement à son aise. Il faut le voir, la lèvre gourmande, l'œil allumé, dévisager les belles créatures dépoitraillées. Et quand il danse torse nu avec une cravate, c'est « Le Trouhadec saisi par la débauche » ! On imagine alors aisément Pompidou en proconsul de la décadence, donnant des fêtes galantes dans sa villa d'Athénopolis. Il se permet de déjeuner en slip, sous l'œil admiratif et respectueux des membres de « la bande à Pompon » : Françoise Sagan, enceinte de son prochain roman, Annabelle et B.B. (Bernard Buffet), Guy Béart et Sacha Distel. Il s'initie à la pétanque et joue au bowling à l'Escale. C'est la vie rêvée pour le dandy qui sommeille toujours en lui.

Mais s'il côtoie la chronique scandaleuse, il n'y entre jamais : il sait garder ses distances.

« Les étoiles filantes du cinéma ou du scandale, il arrive souvent à Georges Pompidou et à sa bande d'en rencontrer à Saint-Tropez. M. Pompidou les considère avec le même plaisir badaud et la même supériorité ironique qu'il écouterait plus tard, à sa table de l'Hôtel Matignon, des champions olympiques » (21).

Claude, elle, est ravie de fréquenter autant de « célébrités », d'être entourée de jolies filles et de minets bronzés. Elle se sent « dans le vent », même si ce vent a parfois des relents frelatés.

4° L'homme couvert de jetons de présence. — Toute cette vie mondaine n'empêche pas M. le Directeur général de faire son chemin. Il va rapidement administrer de nombreuses affaires pour le compte de la Banque Rothschild. Parmi celles-ci, citons :

- La Société Minière et Métallurgique de Penarroya ;
- La Société Anonyme de Gérance et d'Armement ;

(21) Pierre Rouanet. *Opus cité.*



... et pourquoi pas une trempette dans la Grande Bleue...

- La Compagnie Africaine d'Entreprises Maritimes ;
- Les Chemins de Fer du Nord ;
- Les Chemins de fer de Paris à Orléans (vice-président jusqu'en 1962) ;
- La Société de Participation Nord-Orléans ;
- La Compagnie Européenne des Céréales ;
- La Société Navale de la Sanaga ;
- La Banque de l'Afrique Occidentale ;
- La Francarep ;
- La Société Rateau (22).

En outre, Pompidou est président de la Société d'Investissement du Nord jusqu'en 1962.

Dans tous ces conseils, il passe pour un homme silencieux, affable et d'une extrême courtoisie. C'est un administrateur de bonne compagnie, sachant pratiquer la politique de la séduction. En dehors des jetons de présence, ces multiples postes lui apportent d'autres satisfactions : ils l'amènent à fréquenter tout ce qui compte dans la finance et les affaires. Il est l'hôte assidu des réceptions et des cocktails des princes de l'argent et ne dédaigne pas les parties de chasse des magnats du business (23).

Bientôt, il perce leurs secrets, comme il a percé ceux de la politique. On peut se demander, alors, s'il ne commence pas déjà à voir plus loin, à vouloir franchir une nouvelle étape ; s'il n'a pas l'ambition de devenir à son tour un maître, lui qui n'est encore qu'un employé de luxe...

(22) Henry Coston. « Dictionnaire de la politique française ».

(23) « Au début, Pompidou se tient à l'écart, bourrelé de trac et décharge son fusil à la sauvette ». Philippe Bernert. *L'Aurore*, 19 février 1965.



... Ah, zut ! Voilà encore un photographe !

LECTURE

Pompidou vu par lui-même

UNE BONNE NATURE

• Pourriez-vous vivre avec le S.M.I.G. seulement, et comment ?

— Oui, mais très mal. Y a-t-il une autre réponse ?

• Votre caractère en cinq mots ?

— Calme, réfléchi, indulgent, ouvert, sensible. C'est du moins ainsi que je me vois ou que je veux être.

• Etes-vous superstitieux ? Fréquentez-vous les mages, les voyantes, etc ?

— J'ai été formé à l'école de Descartes, mais je descends aussi des Gaulois Arvernes. Je n'ai pas besoin, en tout cas, de fréquenter ceux et celles dont vous parlez, car on m'envoie spontanément mon horoscope, des prédictions sur mon avenir.

• Achetez-vous vous-même vos complets, cravates, etc ?

— Oui.

• Savez-vous recoudre un de vos boutons, changer des plombs ?

— Mais oui !

• Vous sentez-vous plus proche de l'homme de la terre qui a réussi à la ville, ou de l'homme de lettres qui est entré en politique ?

— J'ai toujours un pied solidement posé dans ma terre paysanne.

• Vous trouvez-vous mystérieux, insaisissable ? Comprenez-vous qu'on le pense ?

— Je ne suis ni mystérieux, ni insaisissable. Ceux qui vivent autour de moi et avec moi vous le diront. Si je donne cette impression, c'est, je crois, par timidité et par réserve.

• Etes-vous pour ou contre la mini-jupe et pourquoi ?

— Je vis avec mon temps et le prends comme il vient. En outre, la mode change, vous savez bien !

• Donneriez-vous votre cœur pour une greffe ?

— Evidemment. Mais que vaut-il ?

• Votre émission de télévision préférée ?

— Faute de temps, je regarde peu la télévision, même les émissions d'actualité. Quand j'en ai le loisir, et aussi souvent que possible, je regarde les reportages de matches de rugby, bien entendu, de football et toutes les émissions de bon aloi qui ont le souci de distraire.

• Votre plat préféré ?

— J'hésite vraiment... la soupe d'Auvergne, préparée par ma femme.

• Vos actrices préférées ?

— Marie Bell, Jeanne Moreau, et, déjà, Marlène Jobert. J'en trouverais d'autres, si je cherchais, et surtout si je pouvais aller davantage au cinéma...

• Souffrez-vous d'allergies à l'égard des gens ?

— Non, je crois être une bonne nature, mais je n'aime pas reconnaître dans ceux que je rencontre la méchanceté, le manque de générosité.

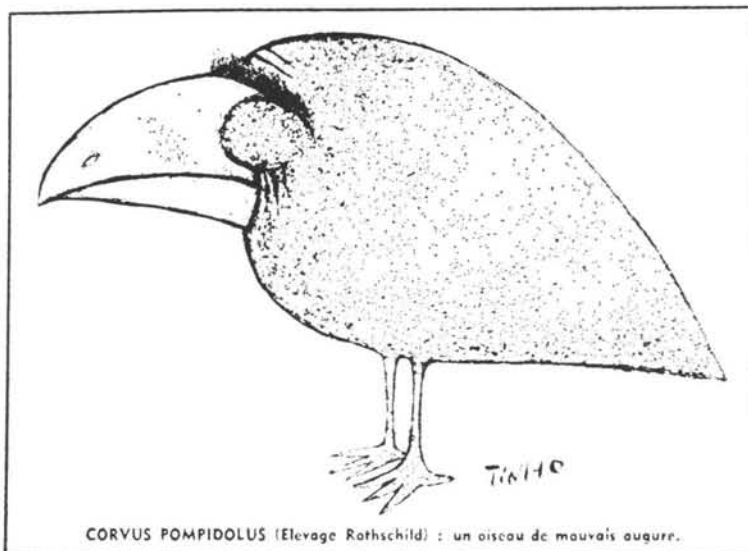
• Faites-vous du sport ?

— Ceux de mon âge. La chasse, le jeu de boules, marcher dans le calme, un peu de natation.

• Avez-vous un hobby ou des collections ?

— Les livres, vous le savez, et la peinture, surtout celle de mon époque, ne serait-ce que parce que c'est la seule que je puisse m'offrir.

Interview publiée par Paris-Jour 28-5-69.



CORVUS POMPIDOLUS (Elevage Rothschild) : un oiseau de mauvais augure.

Dessin de Tinho

CHAPITRE VI

L'OMBRE
DU GÉNÉRAL

L'homme de
Londres et
l'homme de
l'ombre.

1° **Le pèlerin de la Boisserie.** — Malgré ses multiples occupations et son goût prononcé pour tous les plaisirs de la vie, Pompidou continue d'entretenir des relations étroites avec le général de Gaulle et la vieille garde du R.P.F. Il avouera d'ailleurs lui-même plus tard :

« J'étais beaucoup plus mêlé au monde politique, tout au moins au monde politique gaulliste, que ne pouvaient

le laisser croire les apparences extérieures de ma situation. »

Il est aussi beaucoup plus mêlé qu'on ne pense au monde politique de la IV^e République : « Les notables politiques de la IV^e République se souviennent d'avoir souvent partagé avec lui le dîner de leurs amis et il n'y venait pas comme une sorte de Martien descendu de la planète gaul-



Le général dans l'un de ses innombrables tours de parc à Colombey. C'est là que Pompidou vient jouer les informateurs.

liste pour surveiller les sauvages. Il y venait d'un pas naturel, d'égal à égal, en directeur de banque plus attentif à garder le contact avec le pouvoir politique qu'à le démolir. Il n'est pas homme à changer de relations, il les additionne » (1).

Ainsi Pompidou peut-il renseigner le général sur la situation politique du moment. Il n'y manque pas. On a écrit qu'il se rendait à la Boisserie « en pèlerinage ». Erreur : ses raisons sont beaucoup plus secrètes. Il sait très bien que l'ermite de Colombey n'a pas accepté sa défaite ni abandonné toute idée de retour. Et bien qu'il soit personnellement assez sceptique sur ce come-back, il l'envisage comme une hypothèse de travail. En bon Auvergnat, il prend ses précautions. On ne sait jamais !

En cinq ans, il ne manque pas un seul des déjeuners mensuels des « irréductibles » qui attendent le retour imprévisible du général : Jacques Foccart, le colonel Bonneval, Olivier Guichard, Xavier de Beau-laincourt, André Malraux, Edmond Michelet, Jacques Soustelle, Chaban-Delmas, Terrenoire, Michel Debré.

Ceux-là piaffent d'impatience. Les superbes barons gaullistes ont perdu de leur belle assurance ; certains même ont dû « chercher besogneusement leur subsistance en glanant les portefeuilles ministériels de la IV^e République » (2).

Seul Pompidou reste calme. Si les autres sont pressés, lui ne l'est point. Il n'attend aucune faveur et ne doit rien à personne. Il sait maintenant que les gaullistes ont plus besoin de lui qu'il n'a besoin d'eux. Quelques-uns ne le

lui pardonneront pas. Ils enrageront même de voir grandir son influence. Georges a ses entrées à Colombey comme à l'hôtel Lapérouse, où, chaque mercredi, de Gaulle vient reprendre contact avec Paris et mesurer le chemin qui lui reste à accomplir. Olivier Guichard, médiocrement recasé au service de presse de l'Energie Atomique, filtre les visiteurs en accord avec Pompidou. Ils sont les cerbères du grand homme.

Mais le directeur général de la banque Rothschild rend aussi des services. Il conseille le général sur ses affaires et lui épargne des discussions financières auxquelles il prétend ne rien connaître. Il négocie, par exemple, avec les Editions Plon, la publication du premier tome des Mémoires de de Gaulle (L'Appel) et traite avec *Paris-Match* la publication des bonnes feuilles du livre. Comme toujours il se rend indispensable.

En 1956, au moment de l'affaire de Suez, Guy Mollet, président du Conseil, et Bourghès-Maunoury, ministre de la Défense, consultent le général. Les gaullistes pensent que, cette fois, son heure est arrivée, qu'il semble bien être le suprême recours. Las ! On ne fera pas appel à lui.

Au moment de Dien-Bien-Phu, nouvelle alerte, nouvelle flambée d'espoir, mais, encore une fois, rien ne se produit. Il faut se résigner et attendre une autre occasion. L'Algérie sera la bonne.

2° « **Ça bouge, il va revenir !** » — La IV^e République se montre de plus en plus incapable de résoudre le drame algérien. En 1956, les élections ont envoyé au Palais Bourbon une majorité favorable au cessez-le-feu. Mais les solutions se font attendre. Au printemps 1958, Alger est en effervescence. A Paris, les partis sont hésitants et divisés. Les gaullistes s'agitent dans la coulisse.

(1) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

(2) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

« Ils croient apercevoir la terre promise du pouvoir. Mais Georges Pompidou est sceptique. Au milieu des comploteurs, des agités, des spadassins du gaullisme, il demeure narquois et désinvolte, à l'étonnement de Jacques Foccart et d'Olivier Guichard, à la stupeur de Jacques Soustelle et de Jacques Chaban-Delmas, à l'indignation de Michel Debré. » (3).

A vrai dire, il ne partage pas la fièvre de l'entourage gaullien où l'on ne parle que de conjurations et de coup d'Etat. Sûr de lui, ne se départant pas de sa prudente réserve, il reste le directeur de la banque Rothschild, un poste qu'on ne joue pas sur un coup de dés alors qu'on s'est donné tant de mal à y parvenir.

« Ça bouge. Il va revenir ! » vient annoncer à Pompidou l'ancien ministre Michelet.

— Je vous parie tout ce que vous voudrez qu'il ne reviendra jamais, répond Pompidou qui connaît tout ce qu'exigera de Gaulle pour reprendre le pouvoir : l'unanimité des nationaux, la légalité, les pleins pouvoirs, une constitution nouvelle.

— C'est pour bientôt ! vient lui dire Jacques Foccart.

— Impossible ! répond Pompidou. » (4)

Finalement, le complot se tramera dans son dos. Chaban-Delmas manœuvre Delbecq à Alger pour faire basculer l'armée en faveur de de Gaulle ; les activistes algérois, animés par Pierre Lagaillarde, se préparent ; les gaullistes se mobilisent ; les vieux habitués des combats de la clandestinité se retrouvent ; des réseaux se reforment ; de futurs comités de salut public s'organisent.

Le 16 avril 1958, s'ouvre la crise ministérielle. Le 5 mai, le président Coty, qui ne peut la résoudre, fait demander secrètement au général ses conditions pour prendre le pouvoir. La situation évolue rapidement, mais, jusqu'ici, les conjurés ont tenu Pompidou à l'écart.

3° En congé de Rothschild. — Le 27 mai, par un coup de téléphone de Colombey, Pompidou est invité à déjeuner, le lendemain, à la Boisserie. Claude pressent tout de suite la portée de cet appel : de Gaulle qui, le matin même, a lancé son fameux communiqué-proclamation : « J'ai entamé le processus régulier nécessaire pour l'établissement d'un gouvernement républicain », convoque Pompidou pour travailler auprès de lui.

Finie la vie dorée et frivole de femme de banquier ; il va falloir revenir à l'existence guindée et protocolaire de l'épouse d'un homme public. « Tu ne peux pas refuser au général, mais jure-moi que ce ne sera que pour un temps, s'écrit Mme Pompidou » (5).

Pompidou hésite. Il n'aime pas l'aventure et celle-là peut en être une sans lendemain. D'autant que lorsqu'il arrive à la Boisserie, il y trouve le général Dulac, envoyé de Salan, en train d'annoncer à de Gaulle que l'armée d'Afrique est prête à bondir sur la métropole, à liquider le gouvernement et à prendre le pouvoir, si lui, de Gaulle, n'est pas immédiatement investi.

Le général affecte le calme : il veut prendre de vitesse la rébellion téléguidée par ses partisans. Oui, mais comment ? Pompidou sait que rien n'est prêt, que de Gaulle n'a même pas une liste de gouvernement en poche. Mais c'est justement pour cela qu'il l'a fait venir. Pour prendre des contacts et régler les problèmes d'intendance. Bref, pour être son chef de cabinet. Georges se sent un peu

pris au piège : il ne peut pas se défilier. Il s'en tire à sa façon :

« Mon général, je n'ai pas l'intention de renoncer définitivement au monde des affaires. Mais je puis me dégager de la banque le temps d'organiser votre cabinet. Ce sera en somme une période militaire » (6). Phrase habile dont la chute, empruntée au vocabulaire des armées, ne peut que toucher de Gaulle.

Georges passera la nuit à Colombey.

Le lendemain, 28 mai, à 10 heures du soir, Pompidou se trouve aux côtés du général qui attend, dans la demeure du conservateur du parc de Saint-Cloud, les présidents des assemblées, MM. Le Troquer et Monnerville.

Le 29 mai, dans une chambre de l'hôtel Lapérouse, Pompidou « dresse la liste du gouvernement, s'efforce de convaincre successivement Wilfrid Baumgartner, de la Banque de France, de prendre les finances, François Bloch-Lainé, directeur de la Caisse des Dépôts, d'accepter les Affaires économiques et, devant leur refus, avance le nom d'Antoine Pinay. C'est lui qui suggère Couve de Murville pour les Affaires étrangères, Pelletier pour l'Intérieur et Sudreau pour la Construction ; il n'obtient pas gain de cause pour Soustelle, qui devra attendre six semaines un portefeuille » (7).

Le 2 juin, l'Assemblée nationale accorde l'investiture à de Gaulle. Georges Pompidou devient officiellement directeur de cabinet du Président du Conseil. Il a demandé à sa banque une mise en congé de six mois. Il sait, en effet, que les plans échafaudés à Colombey prévoient ce délai pour l'accession du général à la Présidence de la République. Guy de Rothschild accepte la requête de son directeur et ne le remplace pas (ce qui tendrait à prouver que son utilité en tant que financier n'était pas tellement considérable). Mais quelle chance pour les Rothschild et aussi quelle récompense à leur prévoyance : voir leur employé, leur public-relations partager les secrets de l'Etat, et bien qu'en apparence il ne soit que directeur de cabinet, occuper en fait le second poste dans le nouveau gouvernement !

Claude, rassurée sur l'avenir bancaire de Georges, pourra dire dans un bel élan : « Mon mari a seulement été prêté au général par la Banque Rothschild ».

Ce prêt est en réalité un bon placement, car le directeur de cabinet, étant donné les circonstances, va jouer un rôle important dans les affaires publiques. Pompidou lui-même déclarera en 1963 :

« Le général avait évidemment un prestige et un pouvoir infiniment supérieurs à un chef de gouvernement normal. Les problèmes d'une importance considérable qui l'absorbaient à l'époque, en particulier naturellement l'affaire d'Algérie, la reprise en main de la France toute entière, la révision constitutionnelle, ont fait que le rôle du directeur de cabinet était certainement un rôle plus important qu'il n'aurait dû l'être normalement ».

Pompidou, s'il n'est pas président du Conseil, est la présidence du Conseil. Guy Mollet, Pflimlin, Pinay et beaucoup d'autres pouvant rarement s'entretenir avec de Gaulle, « venaient se confier à son représentant sur terre » (8).

A ce moment de sa vie, il est vraiment l'éminence grise : il dispose d'une autorité exceptionnelle ; il parle au nom du général. « Pour de Gaulle, Pompidou, c'est Berthier, dit André Malraux, c'est le chef d'état-major indispensable. Napoléon, plus Berthier, toutes les batailles se

(3) Pierre Vianson-Ponté. *Opus cité*.

(4) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(5) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(6) *L'Aurore*, 19 février 1965.

(7) Pierre Vianson-Ponté. *Opus cité*.

(8) Pierre Rouanet. *Opus cité*.



Eminence rose de l'éminence grise, Simone Servais a suivi toutes les étapes de la carrière pompidolienne. Aujourd'hui encore, elle fait partie du cabinet présidentiel.

gagnent... ». Quelle revanche sur les hautains barons du gaullisme, qui, aujourd'hui, accourent à la soupe après la traversée du désert, et doivent souvent passer par lui pour entrevoir le Guide.

« On n'appelle pas le Symbole au téléphone, on ne pousse pas la porte de son bureau, même après avoir frappé. Ceux qui veulent faire dire quelque chose au général, lui poser une question, solliciter des instructions, s'adressent donc à son directeur de cabinet (...). Tout passe par lui, il voit tout, il est l'homme-orchestre, tout en demeurant pour le grand public l'homme invisible » (9).

Agissant dans la coulisse, ce para-ministre se dépense et

se multiplie. Il met à la tête des services d'information de Matignon une de ses protégées, Mme Servais, à qui il a demandé de prendre un congé de six mois à l'O.T.A.N., où elle travaillait. Il place des amis sûrs dans différents postes de direction (ceux que l'on appellera plus tard les « Pompidoliens » et qui seront à la fois son oreille et ses appuis). Il s'occupe du projet de constitution, du référendum, des élections, de la dévaluation... mais toujours en sous-main. Car il ne se mouille pas. Si la réforme constitutionnelle échoue, ce sera la faute de Debré, le garde des Sceaux ; si le plan de redressement fait fiasco, c'est Pinay qui sera accusé ; si de Gaulle est battu au référendum, il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même. « Poncepidou » s'en lave les mains ; il n'est que directeur de cabinet.

(9) Pierre Viansson-Ponté, *Opus cité*.

4° Un adroit jongleur de mots. — De Gaulle, qui veut concentrer le maximum de pouvoirs entre ses mains, a six mois devant lui pour modifier la constitution. La Chambre lui a voté les pleins pouvoirs pour cette durée. Toute l'astuce consiste maintenant à accorder les points de vue contradictoires du Comité des Sages chargé de la rédaction. Pompidou, « adroit jongleur de mots », réussit la conciliation par l'ambiguïté.

« Cette imprécision donnait aux partisans et aux adversaires du régime présidentiel une rédaction également acceptable et aux Français une constitution à la fois courte et obscure qui, comme le disait Pompidou, « se préciserait aux mains de ceux qui s'en serviraient » (10).

Et, de fait, de Gaulle ne tardera pas à démontrer comment il sait se servir à son profit du produit bâtard et nébuleux que lui a mitonné son chef de cabinet. Quand, le 28 septembre 1958, la constitution est approuvée par 76 % des Français, Pompidou ne peut retenir un malin sourire en voyant les partis se féliciter du triomphe de ce qu'ils croient être leur enfant.

Les élections législatives ont lieu dans la foulée, trois semaines plus tard. « Trois semaines pendant lesquelles une propagande privée, couplée avec l'information d'Etat, va suggérer aux électeurs qu'il faut établir une distinction entre ceux qui ont travaillé depuis douze ans dans le désert au triomphe de la nouvelle constitution et ceux qui s'y sont ralliés plus ou moins sincèrement, plus ou moins durablement. Avec, en supplément, juste ce qu'il faut de teinture Algérie française pour déborder les autres partis, afin de montrer leur réticence » (11).

Pompidou, assisté de Jacques Foccart, Olivier Guichard et Roger Frey, organise la bataille de son cabinet. Il chaperonne les agents électoraux, mobilise les propagandistes et supervise les candidatures pour le nouveau parti gaulliste, l'U.N.R. (Union pour la Nouvelle République). Et, le 23 novembre, ce parti « improvisé », cousu de bric et de broc, pulvérise les socialistes, les radicaux et le M.R.P., qui se retrouvent minoritaires. De Gaulle va pouvoir faire ce qu'il veut : il a sa majorité au garde-à-vous. L'Auvergnat a bien travaillé.

5° Une affaire de fuites. — De Gaulle venait de gagner une bataille, il n'avait pas gagné la guerre. La crise financière était pressante ; le franc avait encore perdu de sa valeur ; le déficit de la balance commerciale devenait catastrophique. Il fallait au plus vite un plan de redressement. Déjà ! Une nouvelle fois on voit pointer l'oreille de Pompidou.

« Pour le général de Gaulle déjà surchargé, certains domaines étaient peu connus (12). Quand on est arrivé au plan de rénovation financière, j'ai été très souvent consulté. J'ai été ainsi amené à travailler directement avec des ministres. Parmi les mesures d'austérité qu'il a fallu prendre, la dévaluation, etc., beaucoup de suggestions étaient parties de Matignon, même si ensuite nous avons baptisé le tout plan Pinay... » (13).

On n'est pas plus aimable pour l'homme au chapeau rond. Ainsi, le plan de redressement, c'est Pompidou ! Il est vrai que le chef de cabinet du général a dû prévenir lui-même Pinay des mesures prises à Matignon et que le maire de Saint-Chamond ignorait tout comme les autres ministres concernés.

Le 29 décembre au soir, après la fermeture de la Bourse, c'est l'annonce de la dévaluation. Pompidou reçoit un à un tous les ministres et les informe des économies décidées, des réductions de crédits et des suppressions des dépenses.

« La tempête de protestations, d'indignations suscitées par ces mesures arrêtées en secret, fait vaciller un instant le ministre des Finances, monte jusqu'au général ; le directeur de cabinet harcelé, vilipendé, angoissé, s'efforce de colmater les brèches, de repousser les assauts, de dégager la citadelle investie » (14).

Cependant, raconte Pierre Rouanet, au lendemain de la dévaluation, quelques spéculations heureuses, aussi inattendues que spectaculaires, créèrent chez les gens de Bourse



Dessin de Jacques Faizant extrait de « La ruée vers l'ordre » (Denoël édit.).

la conviction que certains financiers avaient été mis dans le secret.

Raymond Aron écrivait dans *Le Figaro* du 16 janvier 1959 : « Il est fâcheux que des indiscretions aient permis à des banques et à des milieux proches des nouveaux princes, des spéculations et des bénéfices scandaleux ».

A la Bourse, tout le monde met un nom sur cette allusion avec une telle insistance que l'intéressé provoque l'insertion d'un post-scriptum du même Raymond Aron dans *Le Figaro* du 23 janvier 1959 :

« Il est juste d'ajouter que les conseillers du général de Gaulle, M. Pompidou et M. Goetze, ont vainement

(10) Merry Bromberger. *Opus cité*.

(11) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

(12) On ne saurait mieux dire qu'il était ignorant !

(13) Déclaration de Pompidou en 1967.

(14) Pierre Vianson-Ponté. *Opus cité*.



Au Conseil Constitutionnel en 1961. Une récompense qui lui permet de faire entendre la voix de son maître.

demandé qu'une enquête fût ouverte et que des mesures de récupération fussent prises. »

L'affaire ne sera jamais éclaircie, du moins sur l'origine des fuites, car, sur leur matérialité, tout le monde semble à peu près d'accord. Mais il faut croire que les oreilles de Pompidou ont dû suffisamment tinter pour qu'il ait cru bon de contre-attaquer aussi vivement.

6° Un honneur qui intrigue. — Le 8 janvier 1959, le général de Gaulle, élu par 78,5 % des grands électeurs, doit prendre ses fonctions de Président de la République. Pompidou l'accompagne de Matignon à l'Élysée, où a lieu la passation des pouvoirs. Puis le président Coty et de Gaulle se rendent à l'Arc de Triomphe pour ranimer la flamme. La cérémonie terminée, de Gaulle plaque Coty sans un mot, sans voiture et sans escorte, avec un sang-eûne et un mépris qui provoqueront des commentaires indignés.

« Le général regagne l'Élysée lentement, sous les acclamations de la foule. C'est l'heure du triomphe. Dans sa voiture découverte, il n'a appelé à ses côtés ni le président du Sénat, son successeur éventuel, ni le futur Premier ministre déjà désigné, Michel Debré, ni le président de l'Assemblée sortante. C'est son directeur de cabinet, dont le congé de six mois s'achève, qui a pris place à sa gauche pour partager avec lui les applaudissements. En quinze ans, Georges Pompidou est passé sur ces mêmes Champs-Élysées, du sixième rang de la multitude qui accla-

mait le libérateur à la seconde place du nouveau règne. » (15)

Tout le gratin du gaullisme, un peu médusé, s'interroge sur cet insigne honneur. Beaucoup pensent dès cet instant que Pompidou aura une place de choix dans le ministère en formation, ou sera pour le moins secrétaire général de l'Élysée. Il n'en sera rien. De Gaulle lui proposera bien le ministère des Finances, mais il refusera. A cela deux raisons : d'une part, Georges est pressé de regagner sa Banque ; d'autre part, lui qui a été quasiment le deuxième personnage de l'exécutif, ne peut se résoudre à servir sous les ordres de Debré. Il est trop orgueilleux pour être un ministre parmi d'autres, mais il sait aussi que de nombreuses difficultés attendent le gouvernement avec le plan de redressement et, surtout, l'affaire algérienne. Tandis que les autres s'useront aux tâches amères du pouvoir, lui reprendra le cours, un moment interrompu, d'une existence rothschildienne et dorée.

Ainsi s'achève sa « période militaire ». De Gaulle ne le retient pas (16) et la Banque lui a gardé toute chaude sa place rue Laffitte. Claude pousse un grand soupir de soulagement : finies les veillées à Matignon, les week-ends gâchés, les vacances supprimées. Georges se promène dans

(15) Pierre Vianson-Ponté. *Opus cité*.

(16) On lui prêtera même ce mot « Oh ! Pompidou, il a préféré gagner de l'argent chez Rothschild ! »

Paris mais aucun passant ne se retourne sur lui. Il a passé six mois dans l'ombre du général et aucun Français n'a appris ni son nom, ni son visage.

7° **L'agent secret du pétrole.** — S'il regagne son bureau du premier étage de la rue Laffitte — l'étage des Rothschild — avec le contentement du bidasse qui réintègre la vie civile, Pompidou n'en reste pas moins en contact, officiellement et officieusement, avec la V^e République. Officiellement d'abord, car de Gaulle vient de le nommer au Conseil constitutionnel, autant pour le récompenser de ses bons et loyaux services que pour avoir dans la place un ami tout dévoué. Officieusement ensuite, car Georges continue de voir le général au moins une fois par mois et le reçoit même un soir à dîner, chez lui, quai de Béthune. D'autre part, il rencontre de temps à autre, le plus souvent au cours de déjeuners, les nouveaux piliers du Régime : Debré, Frey, Chaban-Delmas. En somme, bien que retourné au secteur privé, il se considère toujours un peu comme « de la maison ».

En février 1961, il apprend par Debré que le général veut le charger d'une mission ultra-secrète. Par le référendum du 8 janvier, une majorité de Français a accepté la politique d'autodétermination. Le G.P.R.A. essaie par tous les moyens de renouer des conversations qui ont échoué naguère à Melun. Mais Ferhat Abbas, qui préside le Gouvernement provisoire de la République Algérienne, désire des interlocuteurs valables et non des ambassadeurs improvisés, car il ne veut pas traiter sans garanties.

— J'enverrai Pompidou, décrète de Gaulle. Il sera ma signature.

Le choix surprend. Pompidou n'a aucun poste officiel au gouvernement. Au surplus, personne ne connaît ses idées sur la question algérienne. En a-t-il même vraiment ?

« L'Algérie, il la voit sous un angle particulier, depuis sa Banque. C'est-à-dire sous l'angle de l'exploitation pétrolière, dans laquelle MM. Rothschild ont engagé leurs affaires. » (17)

En effet, Pompidou est à cette époque, pour le compte des Rothschild, administrateur de la Compagnie Franco-Africaine de recherches pétrolières (Francarep).

Il est vrai que les richesses pétrolières constituent pour le G.P.R.A. un moyen de pression sur la France qui a déjà investi 450 milliards dans les sables sahariens et doit, en 1961, en investir 25 autres. Ceci explique peut-être cela.

Sous le couvert de vacances de sports d'hiver, Pompidou, accompagné de Bruno de Leusse, représentant Louis Joxe, rencontre en grand secret les représentants du G.P.R.A. (Boumendjel et Boulharouf) à Lucerne, le 20 février, puis à Neuchâtel, le 5 mars. Une troisième réunion a lieu une semaine plus tard. Les émissaires algériens durcissent leurs positions car ils sentent que les Français veulent en finir à tout prix et que, de surcroît, ils ne peuvent risquer d'être déjugés par Ben Bella, le leader du F.L.N. emprisonné à Fresnes.

Les points d'accrochage sont naturellement le Sahara, mais aussi Mers-el-Kébir, dont les installations sont estimées à 100 milliards et où les travaux de la base sous-marine se poursuivent. Pompidou ne parvient pas à fléchir l'intransigence des Algériens qui font du Sahara leur Alsace-Lorraine. Il a beau expliquer que le pétrole du désert n'est pas le pactole (sans blagues !) et que son prix de revient est très élevé, il se heurte à un mur. Tout au plus arrivera-t-il à négocier leur présence à une conférence qui se tiendrait cette fois en territoire français.

Bientôt, à Alger, c'est l'effervescence. Une indiscretion de *Paris-Match* du 25 mars 1961 a dévoilé la négociation qui se trame dans l'ombre. A Paris, comme un avertissement, une bombe éclate sur le rebord de la fenêtre du directeur de la Banque Rothschild.

Le 30 mars, un communiqué officiel annonce l'ouverture des négociations d'Evian. De Gaulle veut prendre de vitesse l'armée d'Afrique, qui l'a en quelque sorte porté au pouvoir et qui aujourd'hui veut l'abattre. Il ne s'agit même plus de vraiment négocier, mais plus simplement de tenter de sauver les meubles. La mission de l'agent secret de l'Elysée est terminée ; ses conclusions vont servir de base aux pourparlers d'Evian. On en connaît les brillants résultats ! A leur lumière, il n'est pas interdit de penser qu'Ahmed Boumendjel, fils d'instituteur des monts de Kabylie, a finalement gagné la partie sur Georges Pompidou, fils d'instituteur des monts du Cantal.

Le double jeu de de Gaulle vis-à-vis de l'armée et des Français d'Algérie, les abandons qui se préparent provoquent, le 22 avril 1961, le putsch des généraux. A Paris, c'est la panique. Debré, à demi défaillant, retrouve assez de forces pour mobiliser les Français, « à pieds et en voitures » contre les paras qui menacent de sauter sur la capitale.

Dans l'affolement général, nul ne s'étonne de voir Pompidou rappliquer à l'Elysée. Il vient prendre le vent, qui est à la déroute. Georges mesure sans doute, en de tels instants, la valeur réelle de tous ces hommes politiques et combien il lui serait facile, à lui l'homme aux deux pieds sur terre, de dominer ces affolés. Car il a sa solution : il préconise que de Gaulle prenne la direction des opérations, s'adresse à la nation et mette en application l'article 16. Sur ce dernier point, d'ailleurs, il sait qu'il a son rôle à jouer, car l'octroi des pleins pouvoirs requiert la consultation du Conseil constitutionnel dont il fait partie.

« La séance, brève, a lieu le dimanche 23 avril. M. le conseiller Pompidou met chaleureusement la main aux considérants de l'avis favorable qui va être aussitôt rendu. L'exécutif passe ainsi à l'Elysée : M. Debré et ses ministres sont dessaisis d'autant. Ils ne retrouveront plus la pleine possession de leurs pouvoirs avant que M. Pompidou prenne la tête du gouvernement. » (18)

Le Directeur de Rothschild va ainsi donner à de Gaulle la possibilité de mater la rébellion. C'est un service qui ne s'oublie pas !

(17) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

(18) Pierre Rouanet. *Opus cité*.



LECTURE

*Pompidou vu par François Brigneau***BAS LE MASQUE !**

POMPIDOU : c'est un nom qui rassure. Au milieu du tumulte rouge et noir de l'univers gaulliste, quand chaque jour mêle l'écho d'une folie supplémentaire au témoignage d'une dernière fourberie ; quand celui dont la mission était de rassembler et d'apaiser déchire, exaspère, s'emploie à prolonger les vieilles querelles en nouvelles haines, s'acharne sur celui qu'il a fait orphelin, invente mille tours et pièges pour déshonorer ceux qu'il n'a pu contraindre à la révolte ; quand tout est incertain, précaire, menacé, menaçant, on dit Pompidou et c'est le monde benoît de la Troisième radicale et auvergnate qui apparaît [...]

Peut-on s'appeler Pompidou, être né à Montboudif (Cantal) de Léon et Marie-Louise Chavagnac, et s'ingénier à gaspiller le bas de laine national ? Peut-on s'appeler Pompidou et rêver d'être sourdement le Fantomas de la politique occidentale ? Peut-on s'appeler Pompidou et croire qu'en France un grand destin se mesure au nombre d'adversaires supprimés ? Non. Non [...]

Ce sentiment de sécurité donné par le nom de M. Pompidou, son image, ou plus exactement celle qu'il se complaisait à donner, venait encore le renforcer.

En effet, dès que la fortune privée fit de lui un homme public, on le vit s'abouler, à la première page des journaux, quinquagénaire hilare à la bedaine relâchée et à l'œil cochon sous de gros sourcils. Pas fier, le Pompon ! En le voyant se balader à Saint-Tropez, la cravate régale nouée sur sa poitrine nue, entre les tétons ; gambiller avec de la mignonne, le chef coiffé de chéchia, de calot militaire, de casque de pompier ou de chapeau à plumes ; jouer aux quilles, la fesse moulée dans un pantalon pour pêcheur de crevettes, qui aurait pu se douter que ce boute-en-train pour noces et banquier était agrégé de Lettres, maître des requêtes au Conseil d'Etat, ex-p'tit prof d'Henri-IV devenu Directeur général des Rothschild, Président des Chemins de fer du Nord, Vice-Président de ceux de Paris-

Orléans, administrateur de sociétés d'armement et de pétrole et que, devant les excellents placements qu'il avait fait faire au gentleman-farmer de Colombey, durant la retraite de Lorraine, le général de Gaulle avait fini par se faire au nom ridicule de Pompidou ? [...]

Une des plus vieilles ruses de guerre du monde consiste à progresser en poussant devant soi de faux buissons. Pompidou continua d'avancer ainsi derrière un décor peint, où son nom, son visage et son village composaient un paysage aux couleurs sans danger. Et puis, vendredi dernier, tout changea. Les nouvelles de Cochin (1) étaient telles que lorsque MM. Mitterrand et Coste-Floret se permirent de mettre en doute la réalité de son pouvoir, Pompidou se déchaîna. Lui, le portecoton d'un prostatique ? Quelle erreur !

Le masque rigolard tombait, découvrant un visage dur que l'ambition plombait. Ce n'était plus le second derrière le général qui s'affirmait ; c'était le premier devant le malade. Toute bonhomie, toute insouciance avaient disparu. Gommés Montboudif, les chapeaux de cotillon, et Pompon le baffreur, et Jojo-la-facilité. L'œil était clair, glacé, méchant. La voix mordait, âpre, sarcastique. Stupéfaits, les députés regardaient la mue du fourbe nourri dans la fourberie. Ils étaient venus, prêts au chahut, croyant le maître malade-couché. Ils en trouvaient un autre, qui se révélait prêt à prendre la boutique à son compte. La surprise leur coupait le souffle. Pétrifiés, ils écoutaient Pompidou-le-Caïd affirmer les contre-vérités d'un ton sans réplique, si bien que lorsqu'il osa dire, tourné vers les « fantômes » de la Quatrième : « Vous restez fidèles à une voix que les désastres, parfois les déshonneurs ont jalonnée », personne, non personne, n'eut assez de présence d'esprit pour se lever et crier :

— Evian !

Minute 30-4-64

(1) Cet article a paru dans *Minute* au lendemain de l'opération-surprise du chef de l'Etat à l'hôpital Cochin.



Dessin de Jan Mara

CHAPITRE VII

BOUGNAPARTE
AU POUVOIR

« Socrate ne voyait pas de fourberie plus grande que de tromper ses concitoyens et de se faire passer, lorsqu'on est sans mérite, pour un homme capable de gouverner l'Etat. » Xénophon.

I. - UN DEBRÉ
AU-DESSOUS DE ZÉRO

1° **L'inconnu dans la maison.** — Pompidou présente un avantage considérable sur le commun des hommes politiques, c'est qu'il n'a jamais formulé ses opinions. Il déclarera lui-même à un journaliste qu'il « avait la chance d'avoir peu écrit, ce qui facilitait son action ». Sans doute

voulait-il faire allusion à la démente plumitive de Michel Debré, qui avait à maintes reprises menacé du peloton d'exécution tous ceux qui livreraient l'Algérie française au F.L.N.

Ainsi, c'est à un inconnu — inconnu des appareils politiques comme du grand public, parce qu'il a toujours œuvré dans l'ombre — que de Gaulle fait appel, le 13 avril 1962, pour prendre les fonctions de Premier ministre, en remplacement de Debré, épuisé par ses retournements successifs et ses innombrables crises de conscience. Le pauvre

« Michou » se retrouve au chômage sans même avoir été renversé par l'Assemblée. Il est tout simplement victime du fait du Prince (qui nous gouverne).

Pompidou quitte sa banque d'un pas mal assuré. Lui qui n'a aucun titre de résistance, qui n'a jamais appartenu au parti gaulliste, qui n'a aucun mandat électif et possède pour seul grade celui de Directeur général chez Rothschild, se retrouve propulsé d'un seul coup à la deuxième place de l'Etat.

— De Gaulle nous méprise tellement, dit un ministre, qu'il nous fait présider par son secrétaire...



Dessin de Alse

Seuls parviennent à comprendre la promotion soudaine de cet « officier sans troupe » les habitués des déjeuners pompidoliens : Chaban-Delmas, le président de l'Assemblée, Roger Frey, le ministre de l'Intérieur, Jacques Foccart, qui manipule les réseaux gaullistes, et Olivier Guichard. Une sorte de pacte non-écrit lie ces hommes entre eux, et ils savaient que Pompidou était bien en cour à l'Elysée.

La première surprise passée, tout le monde pense qu'il s'agit d'un gouvernement de « transition ». Ce qui a le don de mettre Georges en fureur. Pour une fois qu'il n'entre pas par la porte de service, il entend être un vrai Premier ministre à temps complet. D'ailleurs, sa nomination ne l'étonne pas : elle est dans la ligne des choses.

« Elle pouvait s'expliquer, dira-t-il plus tard, à la fois par mes relations et par la confiance que le général de Gaulle m'accordait » (1).

(1) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

Ou encore :

« Si le général a fait appel à moi, c'est que j'étais sans doute une solution à un problème qui, autrement, n'en avait pas » (2).

Pompidou, une solution ? Allons donc ! En réalité, de Gaulle, qui veut monopoliser le pouvoir entre ses mains et méprise le Parlement, a simplement choisi l'homme qui lui était le plus dévoué, qui ne l'avait jamais heurté de face, qui donc saurait le mieux servir ses intérêts et le soulager des tâches quotidiennes. « Au général la barre du navire, à Pompidou la godille électorale » (3).

Dans son for intérieur, Georges sait tout cela. Il connaît l'employeur pour l'avoir longtemps pratiqué. Il sait que de Gaulle l'a fait, mais peut aussi bien le défaire, et qu'il ne survivra que par sa docilité et sa souplesse. Il sait aussi que la navigation sera périlleuse entre le Guide et ses maréchaux, dont le moins redoutable n'est pas Michel Debré. Celui-ci vient de quitter la place avec un certificat de bonne conduite qui ressemble fort à un mandat de dauphin.

« Je pense, lui a écrit de Gaulle, qu'il est conforme à l'intérêt du service public que vous preniez maintenant du champ pour vous préparer à entreprendre, le moment venu et dans des circonstances nouvelles, une autre phase de votre action ».

2° Une bonne blague. — Pompidou constitue son ministère à la hâte. Le samedi 14 avril, à 17 h 30, il doit en présenter la liste à de Gaulle. Il manque encore un titulaire pour les P. et T.

« Olivier Guichard téléphone à Jacques Marette, sénateur U.N.R., qui s'apprête à sortir son chien.

— Marette, veux-tu être ministre ?

— C'est une blague !

— C'est tout à fait sérieux. Pompidou va partir pour l'Elysée. Sa liste est terminée si tu acceptes !

— Alors, si mon chien avait été plus pressé, il n'y aurait eu personne aux P. et T. ? » (4).

Pour une blague, c'en était une, que les usagers ne tarderont pas à apprécier à sa juste valeur !

Pompidou réussit à entraîner Pflimlin et quatre de ses amis M.R.P., qui pensent réconcilier de Gaulle et l'Europe. Les Indépendants, avec Giscard d'Estaing, sont également de la combinaison. Et, parce qu'il fallait encore un sénateur, Pisani est appelé à l'Agriculture.

Voilà donc installé le gouvernement de l'ex-directeur de MM. Frères. « Un Debré au-dessous de zéro », commencent à plaisanter ses ennemis.

— Il y a de l'Herriot dans cet homme-là, diagnostique Guy Mollet... Et aussi du Tardieu... et du Laval.

— Un faux-dur et un faux-mou, prédit Bidault.

— Du Petit Chose et du Rastignac, décrète Sartre.

Pour Mauriac, c'est Raminagrobis.

Les U.N.R. sont encore plus féroces :

— Il est devenu Premier ministre sans avoir été député, dit l'un.

— Il est allé au Conseil d'Etat sans avoir jamais fait de Droit, renchérit un autre.

— Il est devenu directeur de banque sans avoir jamais reçu la moindre formation financière, ajoute un troisième.

(2) *L'Aurore*, 19 février 1965.

(3) Pierre Rouanet. *Opus cité*.

(4) Merry Bromberger. *Opus cité*.



Un petit garçon qui doit parfois subir les réprimandes d'un aîné bougon.

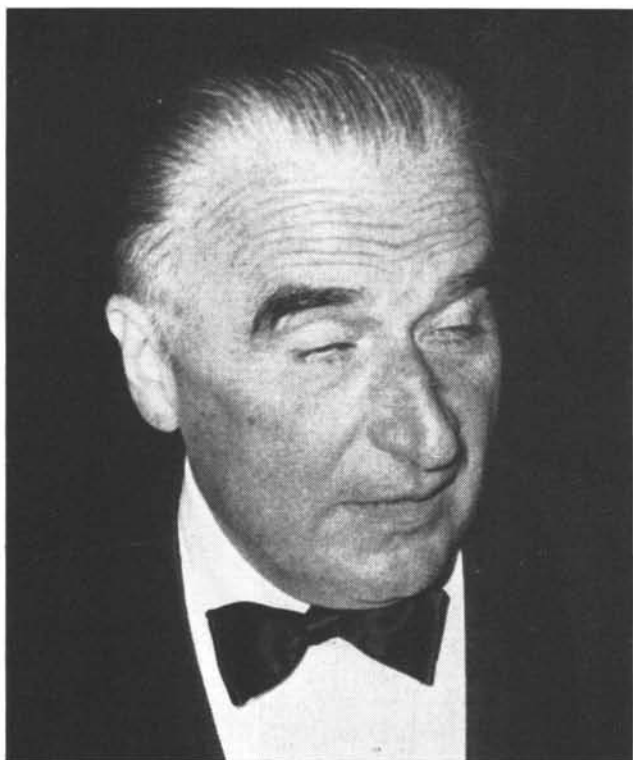
Et l'un des proches de Michel Debré conclut :

— Il a même trouvé le moyen de devenir gaulliste sans avoir été à Londres, ni à Alger, ni à l'U.N.R...

La vague des mécontents ne s'arrête pas aux antichambres du pouvoir. Claude Pompidou, à qui Georges avait promis de ne plus faire de politique, est, elle aussi, furieuse. Elle n'envisage pas, de gaieté de cœur, de devoir quitter la grande vie pour la vie officielle. Pendant six mois, elle ne mettra pas les pieds à Matignon, et Pompidou devra continuer d'habiter quai de Béthune, afin que sa femme puisse recevoir sa « bande » en toute tranquillité.

II. - DES DÉBUTS DIFFICILES

1° **L'abandon du parti de la fidélité.** — Devant la rogne de l'opposition, et la grogne des gaullistes, il apparaît clairement aux observateurs que le gouvernement Pompidou devra lutter sur tous les fronts. Mais le Premier ministre est plus enclin à esquiver les coups qu'à attaquer de front. « Durant les six premiers mois de son gouver-



Tout dans le masque ou les inconvénients d'être le point de mire des chasseurs d'images.

nement le nouveau Premier, à la recherche de sa stabilité, ressemblera fort à un cow-boy en rodéo, dont l'ambition se borne à ne pas déchausser les étriers. Rarement chef de gouvernement encaissa tant de ruades » (5).

Le ministère est à peine installé que de Gaulle, le 15 mai 1962, dans une conférence de presse retentissante, s'en prend aux représentants du « volapuck », aux partisans de l'Europe intégrée. Résultat : le soir même, les cinq ministres M.R.P. du cabinet démissionnent. Les Indépendants somment leurs ministres de partir. Mais ces derniers préfèrent leur fromage, même s'il est parfois bien indigeste.

Après ce grave incident, tout le monde pense que Pompidou va se retirer, démissionner à son tour. Tout le monde, sauf lui. Il n'a pas quitté la Banque Rothschild pour se retrouver à la rue, après un mois d'exercice du pouvoir ! Il agit donc comme si l'affaire ne le concernait pas. Après tout, ce ministère, de Gaulle l'avait accepté. S'il ne voulait pas des M.R.P., il n'avait qu'à le dire !... Glissons. Et Georges replâtre son équipe avec quelques affamés.

2° Bidault liquidé. — Pour parachever la statue de de Gaulle Libérateur de la Patrie, il fallait éliminer la France combattante de l'Intérieur et son chef, Georges Bidault. Il ne devait rester dans l'esprit des Français que la haute silhouette de l'homme de Londres.

La querelle entre le général et le président du C.N.R. date de la Libération. Le « cher petit homme » portait ombrage à l'ambition du grand homme. Déjà, lors du défilé sur les Champs-Élysées, en août 1944, de Gaulle avait signifié à Bidault de se tenir en arrière de lui. Il n'avait pas sa place dans la légende gaullienne.

Mais comment se débarrasser de ce gêneur ? Il fallait un prétexte. La campagne de Bidault contre les accords

d'Évian sera ce prétexte et Georges Pompidou l'exécuteur des (basses) œuvres.

Celui-ci n'est sans doute pas fâché de faire payer à Bidault la démission des ministres M.R.P. Oubliant qu'il doit à l'ancien président du Conseil sa place au Conseil d'État, Pompidou, dès le 20 avril 1962, s'entretient avec Roger Frey, le ministre de l'Intérieur, sur le meilleur moyen de régler son compte au « contestataire ». La première action décidée est la demande de levée de l'immunité parlementaire du député de la Loire. À l'Assemblée nationale, les « godillots » du général claquent les talons. Par 241 voix contre 72, ils font droit, le 7 juillet 1962, à la demande de Pompidou. Près de deux cents « courageux » ont cru bon de s'abstenir !

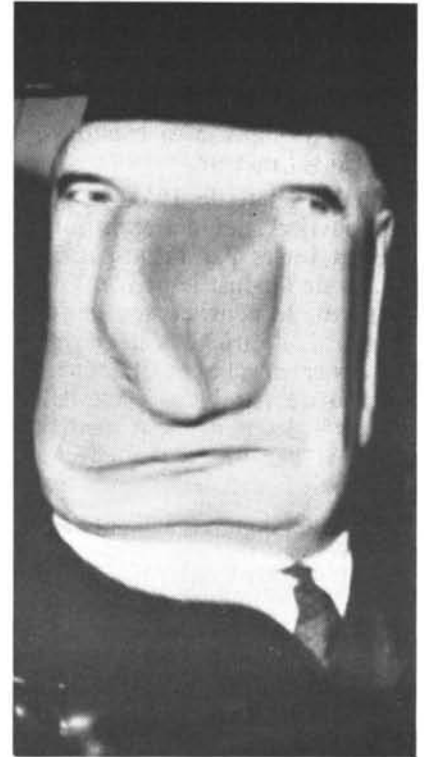
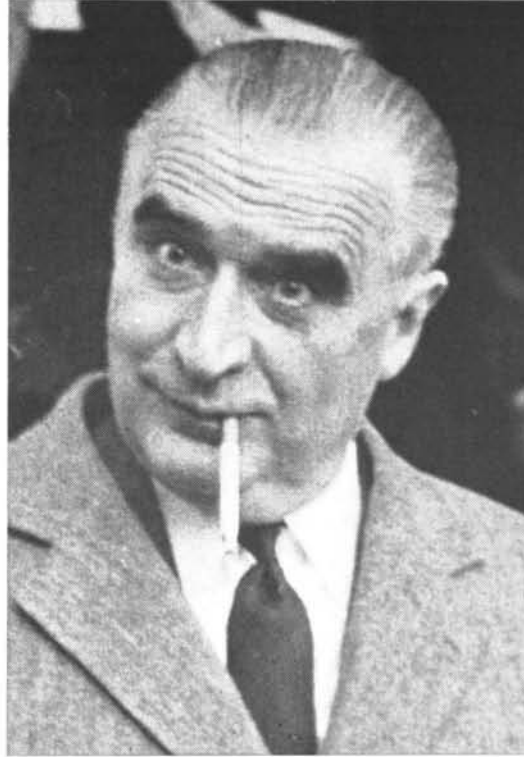
On connaît la suite : l'exil mouvementé de l'homme qui, plus que de Gaulle, avait été le véritable artisan de la Résistance à l'occupant.

Le général pouvait être satisfait : il avait fait liquider Georges Bidault, compagnon de la Libération, par son majordome, le pseudo-résistant Pompidou.

3° La forfaiture. — De Gaulle, débarrassé de l'affaire algérienne mais échaudé par plusieurs attentats (Petit-Clamart, 22 août 62), veut accélérer son grand rêve autoritaire. Ne serait-ce que pour laisser sa marque à la postérité. La constitution de 1958 ne lui paraît plus à sa mesure. Faire du président de la République l'élu de soixante mille grands électeurs, c'est placer un corps intermédiaire entre lui et la Nation. Or, la souveraineté ne saurait dépendre du bon vouloir des notables. C'est le pays tout entier qui doit trancher.

L'élection du président de la République au suffrage universel n'est pas une nouveauté pour Georges. C'est, depuis longtemps, l'un des « dadas » du général, et il en a sûrement parlé avec lui du temps où il était l'éminence grise de l'Élysée. Toutefois, il

(5) Pierre Rouanet. *Opus cité*.



Préférez-vous Pompidou ébloui, contemplatif, persuasif, méphistophélique ou... cubiste ?

n'a jamais été très partisan de cette réforme. En cet été 1962, il est toujours aussi réservé, bien qu'il ait déclaré cinq ans plus tard : « En 1962, ce principe m'a paru essentiel, nécessaire : j'ai alors pris mes risques pour cette cause. »

Des risques, il y en avait, en effet. Pour imposer sa réforme, de Gaulle veut court-circuiter le Parlement et en appeler directement au peuple par voie référendaire, en se servant de l'article 11 de la constitution. Cependant, l'application de l'article 11 en cette matière est loin d'être établie, c'est le moins qu'on puisse dire. Et cela, Pompidou le sait aussi. En outre, la formule du referendum n'est pas dans son tempérament (6).

Malgré toutes ces préventions, à la fois contre le fond et contre la forme, il accepte de s'incliner devant la volonté du général. « La fiction constitutionnelle veut que le Conseil des ministres « propose » au Président de la République le referendum. M. Pompidou se prête à cette fiction, le 12 septembre 1962 » (7).

C'est immédiatement un tollé général, à la fois au Parlement et chez les juristes. Les adversaires de Pompidou lui crient qu'il n'est qu'une marionnette, qu'il abdique systématiquement et automatiquement devant les caprices du général. Le Conseil d'Etat consulté désavoue son ancien maître des requêtes et, à l'unanimité moins une voix (8), déclare illégal l'emploi de l'article 11. Seul le Parlement a pouvoir de réviser la constitution. Le Conseil constitutionnel lui-même se prononce contre le projet.

(6) En fait, il n'y aura plus d'autre referendum aussi longtemps que Pompidou sera Premier ministre. Il jugera toujours inopportun un referendum sur la participation, et, après la crise de mai 1968, il conseillera au général de Gaulle de remplacer ce mode de consultation par des élections.

(7) Pierre Rouanet. Opus cité.

(8) Celle de M. Deschamps, le rapporteur, qui vient des services de l'Intendance, ce qui fait dire à Maurice Faure que « sous ce régime, l'intendance suit toujours ».

Les gaullistes répliquent et prétendent qu'on veut abattre politiquement le Président de la République, après avoir tenté de le liquider physiquement. Mais au congrès radical, le président du Sénat, Gaston Monnerville, accuse Pompidou de « forfaiture ». L'ombre de la Haute-Cour se profile... Une motion de censure est déposée à l'Assemblée.

— Si la motion est votée, l'Assemblée sera dissoute, annonce le Premier ministre.

La menace demeure vaine et, le 5 octobre 1962, Pompidou est bel et bien censuré à la majorité absolue (280 voix sur 480 députés).

De Gaulle, qui se soucie des votes du Parlement comme de son premier képi, dissout l'Assemblée et confie à Pompidou, démissionnaire par force, l'intérim gouvernemental.

Le 28 octobre, 46,7 % des Français disent « oui » au général et Georges pousse un grand soupir de soulagement. Cela aurait pu être pire !

Sur la lancée du référendum, comme en 1958, on procède aux élections législatives : le 25 novembre, après le deuxième tour, 268 gaullistes et apparentés se retrouvent à l'Assemblée. La majorité absolue pour quatre ans. Et, le 27 novembre, le général de Gaulle publie un décret renommant Georges Pompidou Premier ministre.

L'Auvergnat qui a pris ses risques a gagné. Peu lui importe qu'on fasse remarquer que le véritable risque eût été de maintenir contre de Gaulle les objections juridiques au referendum ; c'est de cette façon qu'il aurait véritablement joué sa carrière. En cas de « non » au referendum, il se savait de toute façon fini. En somme, « il n'a fait qu'assurer sa carrière dans la seule hypothèse où elle pouvait continuer » (9).

(9) Pierre Rouanet. Opus cité.

4° **Une réquisition pour rien.** — Appuyé sur une solide majorité, le deuxième ministère Pompidou s'installe dans l'euphorie, « Ça va être la vie de château », dit un collaborateur de l'Hôtel Matignon. Grossière erreur ! La marche triomphale va bientôt se changer en marche funèbre. En sol mineur.

En ce début de 1963, les grèves éclatent à répétition. Les ouvriers des entreprises nationales estiment que les salaires versés par l'Etat-patron sont nettement inférieurs à ceux de l'industrie privée. Tour à tour les trains, les bus, le métro, le courrier sont affectés par des grèves tournantes. L'électricité s'éteint et le gaz n'arrive plus. Le gouvernement hésite, tâtonne, cafouille : le pays est menacé de paralysie. C'est dans cette ambiance que, le 1er mars, les mineurs se mettent en grève. Le mouvement est suivi par 97 % des effectifs. Il est prévu pour quarante-huit heures, mais menace de se prolonger.

« Le gouvernement se croyait encore en 1934. On croyait matériellement impossible que la grève durât plus d'une semaine. Il suffirait au pouvoir, pensait-on, de donner le dernier coup de pouce pour provoquer le retour à la normale. Le général de Gaulle, suffisamment frappé par le risque de blocage de l'Etat pour avoir transporté son campement à Colombey, signe un décret de réquisition, longuement pesé avec le Premier ministre.

On pensait que cette procédure militaire toucherait les mineurs... Ouais ! Lettre morte ! La grève persiste. Le nouveau Premier ministre avait laissé de Gaulle se mettre dans le cas que sa signature soit négligée, l'autorité de l'Etat comblée pour rien.

Les jours passaient sans que le pouvoir exécutif trouve prise. Heureusement pour M. Pompidou, les partis du centre et de la gauche, occupés à se concurrencer entre eux, furent incapables de proposer à ce mouvement populaire un débouché politique. Les confédérations syndicales, jalouses les unes des autres, s'inquiétaient surtout de l'autorité inattendue qu'acquerraient des animateurs locaux improvisés.

Finalement, l'opposition politique fut la première rassérénée de voir finir une situation qui mettait en évidence sa stérilité et les syndicats éprouvèrent du soulagement quand la reprise du travail mit fin au pouvoir ouvrier improvisé qui avait germé de-ci de-là.

Mais, pour aboutir à la normalisation sociale, le gouvernement avait dû consentir à la plupart des augmentations qu'il proclamait impossibles un mois plus tôt. Il avait renoncé à tous les préalables sur lesquels il se montrait si exigeant. Il n'osait plus parler du superbe décret de réquisition, qu'on annula en cachette » (10).

Après une aussi éclatante démonstration de son savoir-faire, Georges Pompidou s'attend au pire. L'opposition ricane et l'U.N.R. se déchaîne contre le laisser-aller et les solutions de facilité. Que va faire le général, dont le prestige a subi un joli camouflet avec la réquisition manquée ? Contre toute attente, il ne fait rien et maintient son Premier ministre à Matignon.

Si Pompidou a été dépassé par l'événement, les syndicats, et notamment la C.G.T., ont également vu leur autorité fortement mise en cause par la base. D'où un accord tacite entre le gouvernement et les syndicats pour éviter désormais ces grèves « sauvages » et permettre au premier de prévoir sa ligne de conduite et aux seconds de ne plus être débordés. C'est cet accord qui est à l'origine de la loi fixant un préavis de cinq jours avant toute grève.

Grâce à Pompidou, voici les états-majors syndicaux remis en selle et renforcés dans leur autorité. Mais l'ex-directeur de la banque Rothschild fait encore mieux : pour entrer dans les bonnes grâces de la C.G.T., il lui rétablit les subventions d'Etat que les précédents gouvernements avaient supprimées et la hisse au niveau d'interlocuteur valable. Une complicité s'instaure, qui jouera à plein au mois de mai 1968.

III. - LA PANTOUFLE DE DE GAULLE

1° **Gouverner sans douleur.** — Maintenant, le problème n° 1 pour Pompidou est de garder la faveur du général, seule façon de durer et d'imposer le respect (et le silence) aux dignitaires du gaullisme, un peu trop enclins à regarder de haut ce Premier « parvenu ». Pour cela, il s'applique à mettre en pratique les commandements du chef de gouvernement sous de Gaulle :

*Un seul maître honoreras
et serviras fidèlement*

*Les grandes affaires lui laisseras
en te chargeant du tout venant*

*Aucune initiative ne prendras
sans en avoir parlé avant*

*De toute critique t'abstiendras
sur l'action du Président.*

Il se rend à l'Elysée au moins trois fois par semaine, quelquefois plus. Avant chaque Conseil des ministres, il a un tête-à-tête avec le général, au cours duquel on fixe les priorités, détermine les urgences. Lors de ces Conseils eux-mêmes, il évite toute discussion qui pourrait agacer le Président.

« Pendant que les ministres exposent leurs problèmes, Pompidou observe de Gaulle, guettant ses moindres réactions. Le général est-il intéressé par l'exposé ; Pompidou se garde bien de l'interrompre. Mais dès que l'ennui ou la lassitude percent sur le visage de de Gaulle, Pompidou coupe la parole au ministre, renvoie la question à un prochain Conseil et enchaîne.

« S'agit-il de prendre une décision en cours de conseil, Pompidou tâte adroitement le terrain, pour deviner si le général aimerait la prendre lui-même, ou s'il préfère la voir se dégager des débats » (11).

Pour les discussions avec ses ministres, il préfère les déjeuners dits « de travail » aux ennuyeux Conseils de cabinet. C'est ce qu'il appelle « gouverner sans douleur ». Le général, satisfait de ce mode de conduite, trouve Pompidou « reposant ».

« Napoléon assurait qu'il ne voulait pour maréchaux que des hommes heureux. Est-ce cela qui a dirigé sur Georges Pompidou le regard de Charles de Gaulle, avant celui des électeurs français ? Est-ce cette aptitude à l'emporter « sans vraiment se fatiguer », pour reprendre le titre d'une comédie musicale ? » (12).

Quoi qu'il en soit, cette allégeance à la politique du souverain, ce constant désir de plaire suscitent, surtout dans l'opposition, des commentaires virulents. Le 24 avril 1964, à la tribune de l'Assemblée, François Mitterrand traite Pompidou de « pantoufle de de Gaulle » et poursuit :

(11) *L'Aurore*, 22 février 1968.

(12) *Jean Lacouture. Le Monde*, 17 juin 1969.

(10) *Pierre Rouanet. Opus cité.*



Le sourire, c'est pour la galerie (de mine). Le casque, c'est pour se protéger des coups durs.

« Comment acceptez-vous de vous laisser dépouiller de vos attributions, pour n'être qu'un modeste exécutant, un soliveau, dont le choix évoque celui d'un favori par un maître absolu ? »

Georges se rebiffe, il n'est pas un domestique ni une marionnette :

« Sauf exceptions énumérées par la constitution, aucun acte du Président de la République n'est valable sans la signature du Premier ministre. Et je vous demande de croire que j'attache à cette signature la même importance que le Président de la République à la sienne ».

Ou bien :

« Je puis vous assurer qu'aucune décision n'est prise sans qu'il en ait été délibéré longuement entre le chef de l'Etat et le Premier ministre d'abord, avec les ministres compétents ensuite, et avec le gouvernement dans son ensemble enfin. »

Les faits, pourtant, semblent constamment contredire

ces belles déclarations. Ainsi quand de Gaulle, sans consulter personne, écrit au président Johnson pour retirer les forces françaises de l'O.T.A.N. La lettre a été envoyée le 7 mars 1966, mais le Conseil des ministres n'en est avisé que le 9. L'affaire est évoquée à la télévision, dans un « Face à face » :

Jacques Fauvet. — *Est-ce que le gouvernement a été saisi avant l'envoi de la lettre ?*

Georges Pompidou. — *Le général de Gaulle s'est entretenu avec moi de cette affaire à plusieurs reprises avant le moment où il a écrit au Président des Etats-Unis [...] Par ailleurs, bien entendu en Conseil des ministres, le général de Gaulle a longuement développé ce qu'il pensait, et il a demandé...*

René Dabernat. — *A quelle date ?*

Georges Pompidou. — *Au Conseil des ministres du mercredi.*

René Dabernat. — *Donc le 9, et la lettre avait été envoyée le 7 mars...*

Georges Pompidou. — *Je ne dis pas le contraire.*

C.Q.F.D. !

2° **L'appétit vient en mangeant.** — Mais, petit à petit, à l'école du Guide, Pompidou trouve une nouvelle assurance et un nouvel appétit. Bounaparte perce sous Pompidou. De même que l'Elysée a constitué son propre ministère occulte parallèle au gouvernement, il crée une structure symétrique de conseillers correspondant à chaque ministère. Il dispose ainsi d'un instrument de contrôle et de pression aussi fort que celui de l'Elysée, mais moins voyant. Emergeant de la sorte au-dessus et en dehors des autres membres du gouvernement, il apparaît comme un prétendant privilégié en cas de succession brusquée. Même sa dépendance vis-à-vis du général le sert : que ce dernier vienne à disparaître, il est l'homme qui connaît le mieux la pensée du maître et peut donc, dans l'instant, assurer la continuité nationale.

— On voit mal, dit un des leaders de l'U.N.R., comment en cas de malheur, il pourrait y avoir, du côté gaulliste, un autre candidat que Georges Pompidou. Personne n'a été poussé ces dernières années par de Gaulle sous les projecteurs, comme Georges Pompidou (13).

Mais bientôt, il ne s'agit plus seulement de « succession brusquée ». Certes, le Guide n'est pas immortel et il a eu quelques alertes de santé. Cependant, une autre échéance commence à s'imposer : celle de décembre 1965, avec l'élection présidentielle. Gaston Defferre a ouvert le feu, dès décembre 1963, en posant la candidature de « Monsieur X... ». Pour prématurée qu'elle fût, cette candidature a profondément remué le monde politique, soulevant devant l'opinion publique une question de taille : que va faire de Gaulle ?

Cette question, Pompidou lui-même ne peut pas ne pas se la poser. Ou bien le général se représente et tout est réglé ; ou bien il décline un nouveau septennat et, alors, tout est possible. Tout LUI est possible.

« S'il ne se défend pas toujours, dans le privé, de songer à la succession, il ne peut décemment la préparer au grand jour, et doit même feindre de s'en désintéresser. Il sait que tout se jouera très vite le moment venu, qu'il aura un quart d'heure pour arrêter sa stratégie et l'engager, quelques heures pour imposer la discipline à ses pairs, quelques jours pour convaincre le pays, quelques semaines pour gagner » (14).

(13) Merry Bromberger. *Opus cité.*

(14) Pierre Vianson-Ponté. *Opus cité.*

POMPIDOU COINCE LA BULLE



IV. - L'AURÉOLE DU DAUPHIN

1° **Le premier virage.** — Dans la perspective de l'élection présidentielle et dans l'incertitude des projets de de Gaulle, une évidence apparaît à Georges Pompidou : s'il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, il lui faut d'abord se faire mieux connaître, ensuite s'imposer, rechercher des appuis et, éventuellement, éliminer des concurrents. C'est ce à quoi il va désormais s'appliquer.

Au cours de l'été 1964, le Premier ministre, qui n'a pas encore abandonné les délices des vacances tropéziennes, se sert de celles-ci comme d'un écran pour mener, à l'insu de l'U.N.R., sa première et vaste entreprise de séduction à l'adresse des politiciens et notables de la IV^e. Il tâte le terrain du côté de Pflimlin, de Fontanet, de Maurice Faure et de Le Brun, cégétiste en rupture de syndicat qui a l'oreille de Guy Mollet. Sa dialectique est simple : « Personne n'est capable de remplacer le général de Gaulle... Si nous ne préparons pas ensemble sa succession, la république risque, après lui, d'être la proie des aventuriers... Il y en a dans tous les camps, je le sais... Moi, je respecterai la constitution quoi qu'il advienne ! »

Après un tel exorde, l'interlocuteur appâté, retient son souffle.

« Après de Gaulle, poursuit Pompidou, l'U.N.R. ne restera pas longtemps majoritaire à la Chambre. Elle aura tôt fait de se disloquer. Préparons donc ensemble une nouvelle majorité républicaine. A cet effet, je vous propose de discuter un contrat. Sans conditions préalables, bien entendu » (15).

D'un côté, il s'attache à rassurer l'opposition en faisant miroiter un autre style de gouvernement, dans lequel les libéraux auraient leur place, mais, en même temps, il prend soin de ne pas se mettre les gaullistes à dos :

« Il est évident que je ne suis pas le général de Gaulle. Si, d'aventure, j'étais à la tête de l'Etat, je ne chercherais pas à le « singer ». Ceci dit, je ne pourrai mener une autre politique que la sienne... » (16).

L'U.N.R., avertie des contacts pompidoliens avec ces gens « peu recommandables de la IV^e », se divise. Les godillots de la territoriale, qui ne voient que la gamelle et n'attendent que la soupe, se moquent bien que celle-ci soit servie par Pompidou ou par de Gaulle. Mais les troupes de choc, qui ont tout mis sur l'avenir du gaullisme, préparent la contre-attaque, avec Debré à leur tête. Ne pouvant dénoncer ouvertement un « complot Pompidou », ils décident de travailler dans la coulisse.

2° **Le chevalier du Pape.** — Qui aurait pu penser que le mécréant Pompidou fût sensible aux pompes romaines, lui dont toute l'éducation avait été placée sous le double signe du laïcisme et de l'anticléricalisme ? En tout cas, il devait avoir de sérieuses raisons pour faire, en cette fin d'année 1964, acte de candidature auprès de « La Noble Association des Chevaliers Pontificaux ». Peut-être pensait-il déjà qu'une investiture vaticane pourrait faciliter les choses auprès de l'électorat catholique, au cas où... Au cas où, par exemple, on en ferait un « papabile » présidentiel.

L'assemblée générale de « La Noble Association des Chevaliers Pontificaux » ne se réunit pas souvent, et ses décisions n'ont que plus d'importance. Cette association, dont le président est nommé par le Pape lui-même, a pour objet, selon ses statuts, de « propager par tous les moyens les enseignements pontificaux et la doctrine de l'Eglise ». Tout un programme pour notre Auvergnat qu'on ne voit pas souvent dans les lieux de culte !

Le 28 novembre 1964, donc, la « Noble Association » après avoir entendu la messe, célébrée par Mgr de Provençères en la chapelle des Assomptionnistes, tient son assemblée dans la salle du siège social, 8, rue François-Ier, à Paris, et procède à la ratification des candidatures. Toutes sont agréées à l'unanimité : Pompidou est fait chevalier pontifical entre un Italien et un Libanais.

Intronisé pour « services rendus », Georges peut désormais porter l'insigne des chevaliers : la croix à trois barres (une de plus que la Croix de Lorraine) avec cette fière devise : « Pro Deo et Pontife ».

3° **Le mystérieux « Bilderberger ».** — En mai 1954, Joseph H. Retinger, un Polonais émigré en Angleterre depuis 1939 et devenu par la suite le collaborateur du général Sikorski, le chef du gouvernement polonais en exil, réunissait à Oosterbeek, en Hollande, un certain nombre de personnes appartenant toutes au gratin de la politique et de l'économie occidentales. La réunion, placée sous la présidence du prince Bernhard des Pays-Bas, se tint à l'hôtel Bilderberg et donna naissance à une mystérieuse association dépourvue de nom comme de statuts, que l'on baptisa, faute de mieux, « le groupe de Bilderberg ».

Depuis lors, les assemblées des « Bilderbergers », théoriquement annuelles ou bi-annuelles, ont toujours lieu dans des petites villes éloignées des grands centres : Barbizon (France), Garmisch (Allemagne), Fredensborg (Danemark), Fiuggi (Italie), Buxton (Angleterre), Saint Simon's Island (U.S.A.), etc. Les listes des participants ne sont jamais publiées, mais les invitations ne sont envoyées qu'à des politiciens en renom, des banquiers d'importance internationale, des écrivains et des journalistes « faiseurs d'opinion ». Ainsi a-t-on pu y rencontrer David Rockefeller, Allan Dulles de la C.I.A., le général Lemnitzer, commandant en chef de l'O.T.A.N., le journaliste Walter Lippmann, Harold Wilson, Paul-Henri Spaak, Ludwig Erhard, etc.

Côté français, on mentionne MM. Baumgartner, Mollet, Pflimlin, Pinay, Guichard, Pleven, Baumel, Maurice Faure, Georges Villiers, etc. (17).

Quel but poursuivent ces gens qui se réunissent en cachette et refusent de livrer l'objet de leurs délibérations ? En avril 1963, l'hebdomadaire britannique *Observer* lève un coin du voile :

« La clandestinité de leurs débats montre qu'ils ne cherchent qu'une chose : assurer leur domination effective sur les peuples, mais en se dissimulant, en n'en laissant la responsabilité qu'à des gouvernements politiciens ».

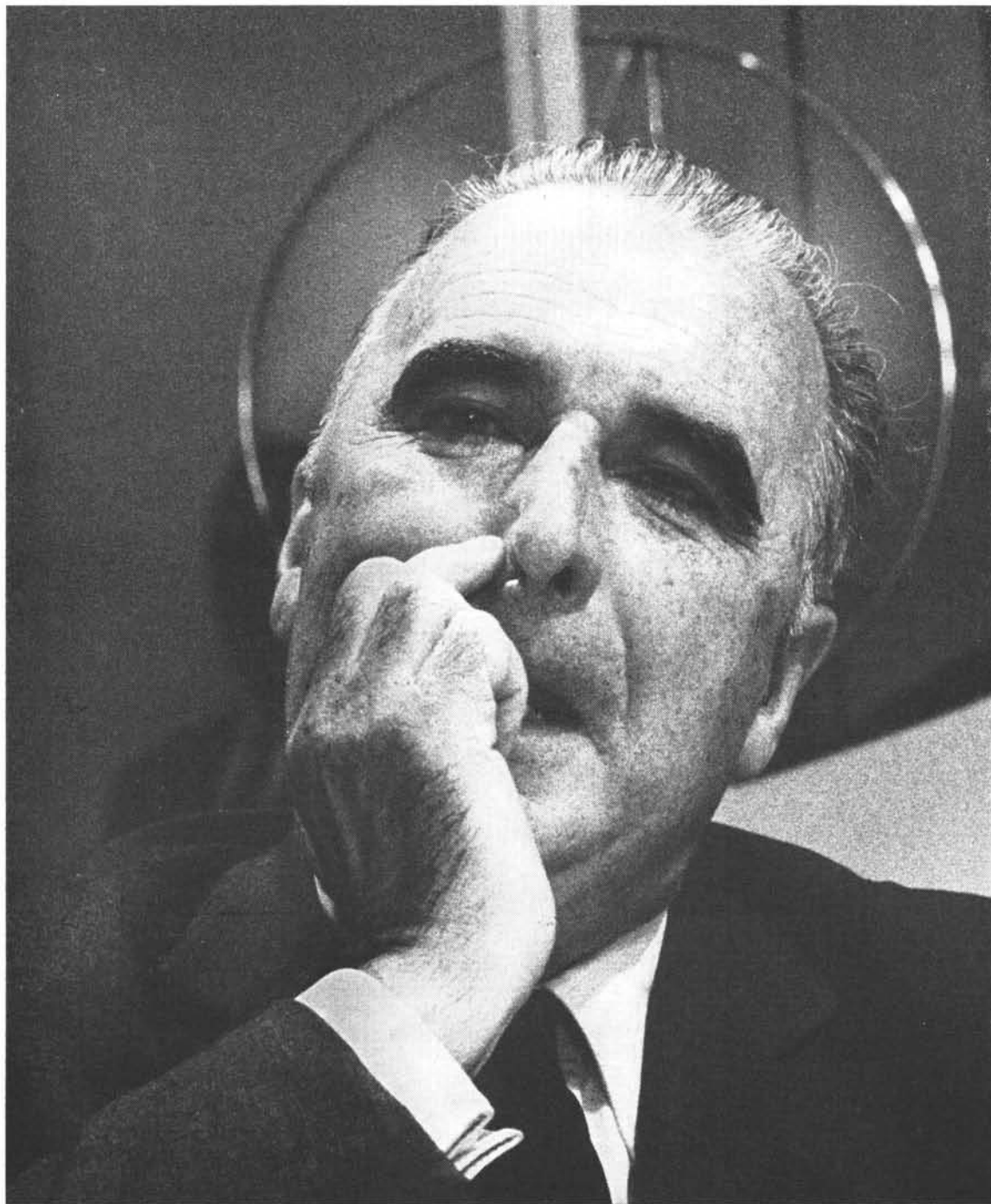
Quant à l'hebdomadaire belge *Europe-Magazine*, généralement bien informé sur les coulisses de la haute politique, il écrit :

« Le gouvernement mondial des Bilderbergers, semi-clandestin, se compose en fait de maîtres du jeu, les représentants de la haute finance internationale, et d'exécutants, les politiciens de plusieurs pays chargés d'appliquer dans leur sphère régionale les consignes qu'ils reçoivent d'en haut... »

(15) *Minute*, 18 septembre 1964.

(16) *Merry Bromberger. Opus cité.*

(17) *Tous ces noms sont cités dans un important article du « Charivari », juillet 1969.*



Saint-Pompidou, chevalier du Pape : tout ce qu'il faut pour amadouer et séduire les honnêtes gens.

En 1965, la réunion a lieu à la Villa d'Este et rassemble 388 participants, parmi lesquels de nombreux Français : Gaston Defferre, Guy Mollet, Maurice Faure, Pierre-Henri Teitgen, Jacques Baumel, Olivier Guichard, Christian de la Malène, le général Gallois, André Maurois... et Georges Pompidou.

Premier ministre en fonction, homme politique aux ambitions nouvelles, Pompidou ne peut que tirer avantage de ce super-Rotary. D'une part, il y fréquente une certaine élite internationale dont il se fait connaître, d'autre part, les imbrications financières en France de ces maîtres de l'argent pourront un jour lui être d'un précieux secours.

4° Les moutons de Cajarc. — Accueilli dans le giron de notre Sainte Mère l'Eglise, accepté dans une synarchie à l'échelle mondiale, il lui faut maintenant se faire mieux

connaître du bon peuple de France. Et pour commencer, trouver un fief électoral.

Il a le choix : Orvilliers, siège de sa maison de campagne ; Château-Gontier, patrie de sa femme ; Montboudif, berceau de sa famille ; Saint-Tropez même, paradis de ses étés. Il préférera Cajarc, dans le Lot.

C'est là qu'en 1963, sur les conseils de la famille de Françoise Sagan, il a acheté, pour 20.000 F, une ferme abandonnée de soixante hectares. Parce que le paysage plaisait à sa femme, il est devenu propriétaire terrien. Mais un propriétaire qui, tout Premier ministre qu'il soit, n'en est pas moins soucieux de ses deniers.

Pour aider les cultivateurs de la région à défricher et exploiter convenablement leurs terres, le département du Lot consent des subventions aux moins aisés. La note d'aménagement de Cajarc se montait très exactement à la

modeste somme de 19.044 F 78 centimes. Le pauvre laboureur Pompidou sollicita un prêt du Crédit Agricole d'un montant de 9.552 F 39, soit la moitié de la somme des travaux, au taux d'intérêt de 0,08377 % qui n'est pas celui des Rothschild (18).

Afin de justifier leur qualité d'agriculteur et payer moins d'impôts, certains propriétaires de résidences secondaires tentent, c'est bien connu, de faire un peu d'élevage ou de culture. Pompidou lui, choisit d'acheter 25 moutons, non point parce que la nature du sol est conforme à leur élevage, mais parce que sa femme pense à la laine. Claude tricotent pour les bonnes œuvres, voilà une mutation bien rassurante pour les populations paysannes !

Cependant, malgré le tricot et les moutons, on n'abandonne pas les amis. « Chaque samedi, la joyeuse bande à Pompon se réunit pour faire un saut dans la charmante campagne : Georges et Madame en tête, avec Chazot, Sagan, Gréco (19) et autres locomotives de Régine et Matignon réunis... Demandez plutôt aux pilotes de la base aérienne de Creil qui, chaque semaine, voient s'envoler à bord d'un avion militaire la joyeuse bande vers ses ébats rustiques » (20).

La grande amitié qui unit Sagan, originaire de Cajarc, et Claude, la parisienne aux champs, les fait vite surnommer par quelques esprits malicieux « les filles du Lot ».

Conséquence de l'installation du Premier ministre, Cajarc et sa région connaissent une véritable fièvre de prospérité. Pour suivre l'exemple de Pompidou ou se rapprocher de lui, d'autres Parisiens achètent, qui un lopin de terre, qui une ferme délabrée.

(18) *Minute*, 5 juin 1969.

(19) *C'est avec Juliette Gréco et Françoise Sagan que les Pompidou ont déjà fait une escapade à Stockholm, fort peu prisée de l'Elysée.*

(20) *Minute*, 18 septembre 1964.

— Oui, raconte M^e Roux, le notaire du lieu, je viens de vendre une « lapinière » à Olivier Guichard, le fidèle collaborateur de M. Pompidou. C'est une baraque d'une seule pièce, mais il s'est déclaré enchanté (21).

La chanteuse Michèle Arnaud, pour qui les allées du pouvoir ont toujours été les chemins de la réussite, s'installe à son tour dans un vieux moulin près de Gaillac. Le Lot qui, disait-on jusqu'ici, ne peut exporter que des noix, des pierres et des hommes politiques, voit tout à coup le prix de ses terrains monter en flèche et les vieilles armoires paysannes abandonnées sous les remises atteindre des sommes astronomiques.

Les Cajarcois, flattés de leur soudaine promotion, aimeraient bien faire de Pompidou leur maire. Celui-ci se refuse : il n'a pas le temps. Peut-être alors accepterait-il un poste de conseiller municipal ? Georges ne dit pas non et trouve même plaisant de venir titiller dans son fief son principal adversaire Gaston Monnerville. Il se présente donc aux élections municipales à Cajarc et, le 14 mars 1965, pour la première fois de sa vie, il est un élu du peuple.

Modeste conseiller municipal, Pompidou ne va pourtant pas tarder à devenir le grand homme du Lot. Il est vrai qu'il a le bras long !

Il appuie le projet d'aérodrome de Figeac-Livernon, pour lequel la municipalité de Cajarc vote une subvention, alors qu'à une trentaine de kilomètres existe l'aérodrome de Villefranche-de-Rouergue. De même il relance l'aérodrome de Cahors-Lalbenque, dont le projet est en souffrance depuis dix ans. On n'a jamais vu une région aussi pauvre et aussi peu peuplée s'intéresser autant à l'aviation.

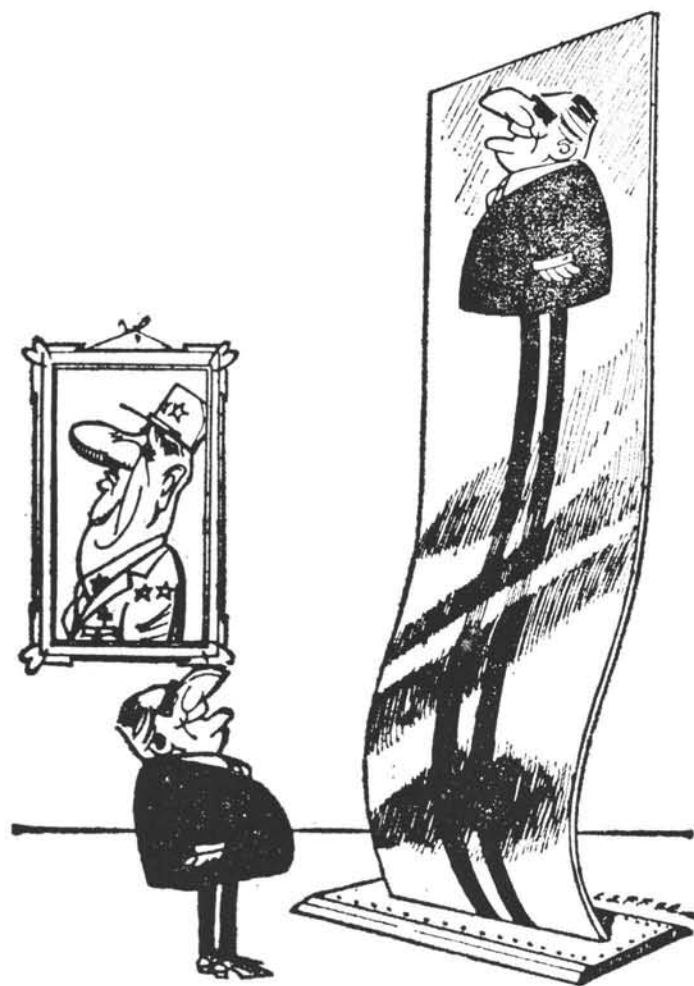
(21) *L'Aurore*, 22 février 1965.

Dans les causses de Cajarc, la résidence tertiaire de Pompidou, style « Maisons et Jardins ». C'est aussi son fief électoral.



5° **Les vacances bretonnes.** — Il est évident qu'un candidat à la Présidence de la République — même non déclaré — ne saurait continuer à pratiquer la « dolce vita » tropézienne. Aussi, en août 1965, Georges Pompidou va-t-il s'attacher à donner une image plus rassurante de lui-même. Il loue, entre Fouesnant et Beg-Meil le manoir « Ker Naeret » (en breton « la maison aux vipères »), un nom qui, à lui seul, est tout un programme !

L'électorat breton étant, comme chacun sait, très catholique, Pompidou, entre deux parties de pêche à la crevette, se met à fréquenter les pardons. Finies les vahinés et les danses du ventre, on suit maintenant les processions aux



La tentation de la grandeur.
Dessin paru dans « Niebels Palter ».

côtés de femmes austères, perpétuellement en deuil d'un mari « péri en mer ». Le noceur des boîtes varoises s'est transformé en pénitent.

Madame, bien que bonne catholique, ne décolère pas contre les « bleds bretons ». La « bande » l'a odieusement laissée tomber, préférant la tiédeur des eaux méditerranéennes.

Aussi fait-elle comprendre à son mari que si les contingences électorales et le souci de ne pas choquer le général lui imposent cette retraite armoricaine, rien ne s'oppose à ce qu'elle fasse, elle seule, quelques petites virées du côté de Saint-Trop, histoire de saluer les amis.

6° **Publicité non payée.** — Rien de tel pour se faire connaître que de faire parler de soi, ou de faire écrire sur soi. Pompidou, qui sait combien les cent et quelques livres consacrés à de Gaulle ont contribué à créer la légende de l'homme providentiel, pense qu'il serait peut-être temps de susciter un bel ouvrage destiné à léguer à la postérité l'image monumentale d'un grand serviteur de l'Etat. C'est ainsi que naît « Le Destin secret de Pompidou », de Merry Bromberger. Malheureusement, à vouloir trop démontrer, on ne démontre plus rien du tout. La biographie devient hagiographie et l'exposé des faits se transforme en panégyrique.

— Un livre écrit à plat ventre, dira Gabriel Matzneff, dans *Combat*.

Georges se défendra d'avoir inspiré ce volume, et son cabinet prétendra n'y être pour rien. En réalité, l'auteur a rendu de nombreuses visites au Premier ministre et à son entourage. Le résultat est « si excessif dans l'éloge que de Gaulle lui-même doit avoir du mal à reconnaître son héritier présomptif » (22).

« Au courant des pages, on en fait un « Frégoli de l'intelligence », un « héros de conte arabe », un « homme protégé », « d'une sensibilité aérienne », un « regard de bronze », un « roc », un « bon mari qui se laisse entraîner par sa femme à Saint-Tropez où les guettent les échotiers sans tendresse ». L'hagiographe sucre de bonhomie, à chaque page, le cynisme fondamental du personnage » (23).

Pourtant, le livre portera ses fruits : les journaux s'en empareront et le public commencera à mieux se familiariser avec le « destin secret » du citoyen de Montboudif. Devenir un Pompidou apparaît soudain à la portée du moindre lycéen, fils de paysan ou d'instituteur. La cote de l'Auvergnat monte d'autant dans les humbles foyers.

L'offensive publicitaire se développe aussi à la télévision où Pompidou paraît plusieurs fois par semaine, qu'il s'agisse d'inaugurations, de vernissages ou de galas à l'Opéra. On le voit à la finale de la Coupe de France de football (lui qui, pourtant, préfère le rugby) et au gala de l'Union des Artistes, où il tient le rôle de compère de Robert Lamoureux, censé deviner son numéro d'immatriculation à la Sécurité sociale.

« Montrez-vous un peu plus », lui a conseillé le général. Il ne se le fait pas dire deux fois. Il voyage dans le Cantal, l'Orléanais, les Ardennes. Les badauds l'appellent « Pompon », ce qui fait gai, familier et repose le bon peuple du monstre sacré planant au-dessus du commun des mortels et que seuls quelques contestataires se permettaient d'apostropher sous le nom de « Charlot ».

Dans ces tournées, Pompidou cherche son style, figole son personnage.

« Il a son style propre, mais il n'arrive pas à se débarrasser de certains tics gaulloïdes. Il reste le zombie du général. Il constate, en quelques secondes, « le dynamisme » d'une ville en train de crever doucement. Il dépiaute, lui aussi, non pas les classes mais « les catégories sociales ». Il renforce trop souvent une banalité d'un « comme on dit » (« *toucher du doigt, comme on dit* »). Il s'essaye au « Vive Sedan ». Mais il personnalise : « Vive les Ardennais ! ».

« Dans sa suite ne règne pas l'atmosphère révérentielle et puissamment constipée qui marque le cortège du général. Si un motard se casse la gueule, on s'arrête, on s'ébroue. Avec le Président de la République, la moto peut flamber : l'Histoire ne s'arrête pas... » (24).

(22) *Newsweek*, août 1965.

(23) Olivier Todd, *Nouvel Observateur*, 21 juillet 1965.

(24) Olivier Todd, *Nouvel Observateur*, 6 octobre 1965.



L'apprentissage du bain de foule : l'aspirant-dauphin a le vent en poupe... et même en croupe.

V. - LA FIN D'UN RÊVE

1° **Une cruelle attente.** — Le suspense sur les intentions du général continue. De Gaulle a été quelque peu échaudé par les résultats des élections municipales de mars 1965 où bon nombre de notables locaux ont tenu en échec les gaullistes. « C'est la faute à Giscard et à son plan de stabilisation », a glissé Pompidou profitant de l'occasion pour décocher un trait à un rival possible dans la course à la Présidence. En effet, les relations entre les deux hommes sont tendues depuis plusieurs mois. L'entourage du Premier ministre reproche au Grand Argentier de vouloir constamment se mettre en avant avec « ses » plans, « ses » mesures. Dans les bureaux de Matignon, on l'a surnommé « le grand frileux », parce qu'il tire constamment la couverture à lui.

Giscard, de son côté, ne ménage pas non plus son Premier ministre : « Je suis meilleur tacticien que Pompidou. Et puis, moi, je travaille » (25). Finalement, le plan de stabilisation est abandonné et le ministre des Finances condamné à terme.

L'outsider éliminé, il reste à convaincre les gaullistes fanatiques et les gaullistes de gauche. Or, ni les uns ni les autres ne veulent entendre parler d'une candidature Pompidou.

(25) *Aux Ecoutes*, 1er avril 1965.

Porte-parole de l'orthodoxie, Philippe de Saint-Robert se déchaine dans *Combat* :

« Georges Pompidou n'a pas su rester à sa place, qui est celle d'un commis dont on espérait quelque dimension et qui ne fit que du volume [...] Gentiment poussé vers la sortie, le général de Gaulle est prié de comprendre que les « héritiers naturels » n'aiment pas attendre, d'autant que, pour cet héritage, ils se sont désignés eux-mêmes [...] Une succession pompidolienne serait un naufrage du gaullisme. La vérité oblige à dire que si le général de Gaulle est infiniment plus grand que le chancelier Adenauer, M. Pompidou serait infiniment semblable au Dr Erhard, dont il partage les conceptions économiques, l'absence totale d'idées politiques et la rondeur ennuyeuse.

« Quant à sa pensée politique, M. Pompidou ne l'a jamais fait connaître [...] Selon les étudiants qui l'eurent comme maître de conférences aux Sciences Politiques, on ne connut jamais, des opinions de M. Pompidou, que sa fidélité personnelle au général de Gaulle, fort utile pour le seconder, mais notablement insuffisante pour lui succéder. Ce qui ne signifie pas que M. Pompidou dissimulait sa pensée, mais qu'il ne pensait rien.

« Le gaullisme serait dévalué, annulé, gommé, si l'aventure commencée à Londres le 18 juin 1940 devait s'achever dans le ridicule du proconsulat d'un Rastignac. M. Pompidou fait croire en l'Auvergne, mais il ne ferait pas croire en la France » (26).

On n'exécute pas mieux un candidat ! Pompidou n'en

(26) *Combat*, 23 juillet 1965.

a cure : il sera simplement plus prudent et dissimulera mieux ses ambitions. « De Gaulle cherche à forcer le destin, moi à l'épouser. Chacun son rôle. »

Pour l'instant, le Président de la République prend surtout un malin plaisir à laisser subsister le doute et à mettre sur le gril son Premier ministre. En septembre, il reçoit le colonel Passy, ancien chef des services secrets de la France Libre à Londres, et lui confie : « Je suis fatigué. Je ne me représente pas. Je ne l'ai encore dit à personne » (27).

En septembre également, après une heure de conversation avec le général, Debré fait cette confidence : « J'étais sûr, avant d'entrer dans son cabinet, qu'il se représenterait. Je le suis moins maintenant. C'est un homme qui s'interroge encore. »

Une somptueuse partie de cache-cache continue de se jouer entre un Président qui dit ne pas se représenter et un dauphin qui se défend d'être candidat.

De Gaulle pousse le sadisme jusqu'à provoquer lui-même son Premier ministre. Voici la scène, telle que la raconte Jean-Raymond Tournoux :

De Gaulle livre au Premier ministre son commentaire sur la liste des candidatures : « En somme, résume-t-il, jusqu'à présent, nous connaissons six candidats ».

M. Pompidou n'en connaît que cinq.

« Mitterrand... énumère le général, au rythme d'une lenteur calculée, Marcellin... Antier... Tixier-Vignancour... Un inévitable candidat centriste... et puis... »

Très léger suspense. L'œil du général se plisse. Visage serein et cœur anxieux, M. Pompidou demeure stoïque.

« Et puis, Monsieur le Premier ministre — conclut de Gaulle l'Impénétrable — et puis... il y a... nous deux ! »

Georges ne sait plus sur quel pied danser. « Pendant six mois, dira un de ses collaborateurs quotidiens, il a vécu comme un funambule qui marche de chaque pied sur un câble différent : deux câbles redoutablement élastiques et tendus à deux niveaux différents. Il lui faut à chaque minute veiller à ce que chaque geste puisse avoir un double prolongement. Ne rien faire qui ne puisse prendre d'un instant à l'autre une dimension présidentielle ; se faire voir comme un homme qui n'est pas au-dessous d'une telle dimension. Simultanément ne jamais s'afficher comme un prétendant, parce qu'on peut d'un instant à l'autre donner à rire comme un prétentieux. Se maintenir dans le cas de faire bonne figure comme Premier ministre. Ne pas apparaître diminué si on reste le second, tout en ne semblant pas en retard si on vous dit d'être le premier » (28).

2° **Adieu, veau, vache, cochon...** — C'est le mercredi 6 octobre 1965, dans les quinze minutes du tête-à-tête habituel qui précède le Conseil des ministres, que le « pot au lait » de Pompidou s'est fracassé.

On prétend qu'il entra blême dans la salle du Conseil. De Gaulle avait pris sa décision et imposait à son Premier ministre une causerie « au coin du feu » pour le 14, au cours de laquelle il exposerait la signification de l'élection présidentielle. Il ne devrait toutefois pas annoncer la candidature du Guide, celui-ci s'en réservant la primeur.

Voilà donc le dauphin transformé en agent électoral et prié de laisser son chagrin au vestiaire. Mais les chiffres sont là : un sondage de la S.O.F.R.E.S. donne 41 % des

intentions de vote au général, mais seulement 29 % à Pompidou au cas où de Gaulle ne se représenterait pas. La différence est énorme et pousse le vieux Guide à descendre dans l'arène.

Le 4 novembre, à la télévision, il annonce la couleur : « Je crois devoir me tenir prêt à poursuivre ma tâche ».

Pompidou se tient à l'écart de la campagne présidentielle. De Gaulle, qui n'est pas tellement assuré de son succès, décide de jouer le coup du referendum-plébiscite. Il ne s'agit pas de juger s'il est le meilleur des candidats, mais simplement de dire « Oui » à de Gaulle. Erreur de tactique. Cette vue un peu simpliste des choses fait que, le 5 décembre au soir, le général est en ballottage.

Chez les gaullistes, c'est la consternation. Les plus virulents d'entre eux ne manquent pas de s'en prendre à Pompidou et à sa politique, qui, disent-ils, est cause de l'échec. Mais Georges se soucie peu de ces critiques. Une fois de plus, dans la débâcle, il sent que son heure est venue. Tandis que de Gaulle, morose, se mure à Colombey et envisage de tout abandonner, il publie un communiqué plein d'audace présentant le demi-échec comme une complète victoire.

Résultat : après trente-six heures d'attente, trente-six heures d'incertitude pendant lesquelles le Premier ministre se demande s'il n'est pas en train de vivre la fin de sa carrière politique, le général sort de sa tristesse et fait savoir qu'il continue.

Pompidou pousse un soupir perceptible jusqu'à Colombey. Le mardi 7, à midi, il réunit ses ministres, les secrétaires généraux de l'Elysée Burin des Rozières et Foccart, les membres de son cabinet et les présidents des groupes parlementaires U.N.R. Bref, tous ceux qui ont intérêt à ce que la soupe continue d'être servie par le cuisinier en chef du Faubourg Saint-Honoré. Il fait comprendre à tous ces braves gens qu'ils sont désormais mobilisés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et que c'est lui Pompidou, qui va prendre les opérations en main.

Il va falloir trouver de l'argent, mais les caisses noires n'en manquent pas. L'O.R.T.F. sera mise à contribution de manière intensive. Un journal, *France-Avenir*, sera tiré à des millions d'exemplaires. Tous les dignitaires du régime, ministres ou députés, devront entrer dans la bataille. On inondera la France de tracts et d'affichettes. Il s'agit de montrer aux gens que Mitterrand, c'est l'aventure et la faillite.

Pour mieux convaincre les électeurs, on vantera l'action du gouvernement, mais discrètement. Il est vrai qu'il n'y a pas de quoi pavoiser : l'expansion cassée, le Marché commun stoppé, le niveau de vie « stabilisé », les autoroutes fantômes et les logements bidons ne sont pas de bons sujets de propagande. Alors, on insistera sur l'avenir. On fera des promesses. Demain, on rase gratis ! (29).

Pompidou aimerait que de Gaulle lui cède une partie de son temps de parole. Le Guide refuse. Qu'à cela ne tienne ! Il apparaîtra quand même à la télévision en donnant une conférence de presse impromptu à la Maison de la Chimie, qui passera aux Actualités Télévisées. Vraiment, l'Auvergnat sort le grand jeu. Il se permet même de censurer le général, ainsi que le démontre l'anecdote suivante, aussi significative que peu connue.

(29) Pompidou dira textuellement : « Il faut que nous nous tournions davantage vers l'avenir et moins dans la seule critique du passé. Je pense en tout cas que l'on peut dire, promesse pour promesse, que les nôtres sont pour les cinq ans à venir inscrites dans le V^e Plan. »

(27) *L'Express*, 10 octobre 1965.

(28) Pierre Rouanet. *Opus cité*.



« Quand la lumière s'éteint, il y a toujours un élève pour donner un coup de pied. »

(Montage de Jean By)

Pour ses trois shows télévisés avec le compère Michel Droit, le Président de la République n'a voulu qu'une seule séance d'enregistrement. On a tout filmé d'affilée. Questionné sur sa politique européenne, il lance :

— Alors, bien sûr, il y a les enfants de chœur qui ont bu les burettes et qui crient l'Europe ! l'Europe !...

Entendant l'enregistrement, Pompidou lève les bras au ciel. Il y a là de quoi perdre les suffrages de tous les lecanuétistes de la création. Après force explications, il obtient la coupure du passage incriminé, et les téléspectateurs entendront seulement :

— Il y a les... qui crient l'Europe ! l'Europe ! (30).

Le bon peuple de France ne saura jamais qui sont ces « les ».

Le 19 décembre au soir, de Gaulle se retrouve Président de la République avec 45,24 % des voix des inscrits. La tactique pompidolienne a été plus efficace que celle employée par Frey et Baumel au premier tour. Georges a sauvé le système, et lui-même par la même occasion. Les gaullistes reconnaissants s'inclinent : il est le n° 2 incontesté du régime.

VI. - L'OFFICIER D'ORDONNANCES

1° **Le caïd de l'U.N.R.** — Après la gifle du ballottage et sa maigre victoire, de Gaulle ne semble plus avoir de cœur à l'ouvrage : il laisse à Pompidou la bride sur le cou. Désormais, le Premier ministre ne sera plus cantonné dans « le prix du lait » ; il pourra s'occuper des affaires de l'Etat — à condition, naturellement, de ne pas se mêler de la sacro-sainte politique étrangère.

Deux objectifs s'imposent à Georges : le premier est immédiat et consiste à tirer les leçons de l'élection. On a critiqué sa gestion, on l'a considérée comme responsable du camouflet infligé à de Gaulle. Il faut rectifier le tir. Giscard d'Estaing et sa calamiteuse stabilisation sont passés par-dessus bord. Le ministre des Finances se voit retirer son portefeuille à l'occasion du remaniement qui suit le scrutin présidentiel. « Fiscard », vexé, s'en va en maugréant :

— Lorsque dans une classe la lumière s'éteint, il y a

(30) Anecdote rapportée par Pierre Rouanet. Opus cité.



Printemps 66. Le Guide, fatigué, cède (un peu) les rames à Pompidou. Mais les Français sont toujours menés en bateau...

toujours un élève qui donne un coup de pied à un autre... Eh bien, c'est Pompidou !

Le second objectif est à plus long terme : il s'agit de préparer les élections législatives de 1967 et d'en faire une revanche du gaullisme.

Or le meilleur moyen de savourer une revanche n'est-il pas d'y prendre part ? D'ores et déjà Georges a son plan. Au cours de ses multiples allées et venues dans le Cantal, il pose des jalons. Prudent, il ne parle pas d'une éventuelle candidature : il la prépare.

Au mois d'octobre 1966, il fait une grande virée dans tout le département. On le sollicite de se présenter aux élections. Il ne répond ni oui, ni non. « Vous savez, depuis quatre ans, je m'occupe beaucoup du Cantal... Mais il va de soi que si, dans l'avenir, je suis amené à m'en occuper de façon plus évidente, c'est que je me serai souvenu de votre invitation ».

A l'instar de son maître, il fait durer la suspense et, finalement, se déclare. Il veut avoir un pied à l'Assemblée Nationale. Ainsi on ne pourra plus lui reprocher de n'être que le représentant d'une banque : il sera aussi celui du peuple.

Trop malin pour n'avoir pas retenu la leçon de l'élection présidentielle, il veut profiter de la nouvelle consultation pour affirmer son autorité sur l'appareil gaulliste. Lui qui a si bien fait ses preuves en 1965, entre les deux tours, doit à l'évidence être le grand organisateur des élections de 1967.

« Jusqu'en 1965, il se posait en interlocuteur de la majorité parlementaire. A partir de l'élection présidentielle, il s'en veut l'inspirateur. Jusqu'à la fin de 1965, il avait toujours marqué qu'il n'appartenait pas au parti gouvernemental U.N.R. Désormais, il va le prendre en main » (31).

Baumel, le malchanceux secrétaire général de l'U.N.R., est remplacé par un directoire de cinq membres. C'est diviser pour régner. Les cinq hommes ne parviendront sans doute jamais à se mettre d'accord et devront faire appel à un arbitre : Pompidou. Giscard d'Estaing, qui veut traiter d'égal à égal en tant que chef des Indépendants, est relégué au rang de secrétaire général d'une fraction de la majorité. « Bougnaparte » tient l'U.N.R. à sa botte.

Il lance tous les ministres dans la bataille, sauf Malraux, bien sûr, pour qui la culture ne peut se commettre avec le peuple ignorant. Lui-même ne se contente pas de faire campagne dans le Cantal, il apparaît sur le plan national, à Nevers contre Mitterrand et à Grenoble contre Mendès.

Le S.A.C. (Service d'Action Civique) entre en jeu avec ses deux mille judokas recrutés par le gorille Comiti. Du service de de Gaulle, ils passent à celui de Pompidou, qui paie largement. Ainsi, après avoir rassemblé sous sa houlette les fantassins de l'U.N.R., Georges contrôle maintenant les troupes de choc.

Malheureusement, d'aussi brillantes manœuvres ne sont pas payées de retour : si, le 5 mars, le premier tour des législatives est un triomphe (63 gaullistes, dont Pompidou,

(31) Pierre Rouanet, *Opus cité*.

sur 79 élus), le second tour est un désastre. La coalition dite « de la V^e République » conserve la majorité à une voix. Les Territoires d'Outre-Mer ont sauvé Pompidou ! Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères, est allé tristement au tapis, ainsi que Messmer, le ministre des Armées. L'unité de la gauche a failli sonner le glas du gaullisme.

Pompidou, qui cherche les responsables de l'échec du second tour, finit par les trouver : ce sont les électeurs gaullistes ! Après le succès du 5 mars, ils ont eu le toupet d'abandonner le combat et de partir en week-end. Des déserteurs !

2° « **Machiavel de quartier** ». — Quelque temps avant les élections, au cours d'une interview télévisée, Pompidou avait déclaré au rédacteur en chef du *Figaro*, Marcel Gabilly :

— Le ministre qui se présente aujourd'hui, Monsieur Gabilly, est-ce que vous imaginez qu'il ne prend pas, lui, un risque complet ? Je ne tiens pas du tout à ce qu'il démissionne avant, mais ce que je puis vous garantir, c'est que s'il est battu, il ne retrouvera pas ministère...

En vertu de quoi, Georges qui n'a qu'une parole, foi d'Auvergnat, s'empresse de reprendre dans son ministère les grands battus du scrutin, Couve le taciturne et Messmer le fort de frappe. De Gaulle l'a exigé : Pompidou s'est incliné donnant une nouvelle preuve de sa grande souplesse d'échine.

Cependant, la souplesse du Premier ministre n'a d'égale que la faiblesse de la majorité obtenue au dernier scrutin. Cette faiblesse est telle qu'elle pose un problème de gouvernement : Pompidou est à la merci de la première motion de censure venue. S'il est renversé, il sait que de Gaulle, qui le rend responsable de la situation, ne le reprendra plus... L'affreuse perspective du chômage aiguillonne « Bougnaparte ». Il lui faut agir vite et, d'abord, persuader le Guide et son entourage que la majorité est viable. Comment ? Par une astuce, une ficelle aussi visible que le Puy-de-Dôme dans la plaine de Clermont-Ferrand.

Pompidou se souvient tout à coup de l'existence d'un certain article 38 de la Constitution (32). Judicieusement employé, il permet de mettre l'Assemblée hors-circuit et de gouverner par ordonnances. Plus de contrôle du Parlement, donc plus de risques de chute. Il suffisait d'y penser !

Reste à obtenir de l'Assemblée le vote de ces « pouvoirs spéciaux ». Là encore la procédure sera sommaire : on ne demandera pas aux députés de voter sur un programme — c'est trop dangereux, ils pourraient le discuter — mais simplement de dire par « oui » ou par « non » s'ils font, une fois pour toutes, confiance au gouvernement.

La stupeur est grande chez les parlementaires ; Giscard et ses « cactus » (33) se sentent pris au piège : ils ne peuvent décemment pas voter la censure avec les communistes. De gauche à droite on se récrie. Pompidou n'a-t-il pas déclaré à la télévision avant les élections :

« Si je suis encore au gouvernement, mon intention est de présenter un plan général de réforme de la Sécurité sociale dans un grand débat devant une Assemblée nou-

velle élue [...] On pourra étudier le problème à fond car il faut que le pays, par ses représentants, le tranche [...] C'est un problème de fond qui demandera un débat très large... »

Or, voici maintenant que ce même Pompidou affirme :

« Si nous demandons les pouvoirs spéciaux, c'est véritablement parce que nous n'avons pas le temps ni la possibilité de faire voter les textes nécessaires en temps utile [...] L'ampleur de la tâche législative que cela représente n'aurait jamais pu être accomplie en temps utile par les deux Assemblées. Or, il faut aller vite, ne serait-ce qu'à cause du Marché commun ».

On n'est pas plus impudent. Voilà cinq ans qu'il est au pouvoir et, brusquement, il n'a plus assez de temps pour entreprendre des réformes dont il ne s'est guère soulié jusque là.

Dans les travées du Palais Bourbon, il ne manque pas de gens pour rappeler le jugement de Philippe de Saint-Robert sur le « Machiavel de quartier ».

« Un homme d'Etat qui promet qu'il ne va pas tricher, selon moi, c'est qu'il porte la tricherie sur le visage, c'est qu'il est prêt au mensonge le plus subtil ».

Mais si la majorité regimbe, elle ne se révolte pas. Consciente de sa propre faiblesse, elle accorde à Pompidou les pouvoirs spéciaux. Georges va pouvoir gouverner par « ordonnances ». Il promulguera ainsi, en plein mois d'août — pour éviter les remous — les ordonnances sur la Sécurité sociale et sur l'intéressement des travailleurs, demi-mesures qui ne satisfont personne et ne règlent nullement les problèmes en suspens.

VII. - DES ROSES D'ISPAHAN AUX BARRICADES DE MAI

1° **Les hannetons s'agitent.** — Août 1967 : de Gaulle qui vient de rentrer du Québec, où il a provoqué le scandale que l'on sait avec son « Vive le Québec libre », est de fort méchante humeur. Puisque les Français, stupéfaits, ne lui ont pas emboîté le pas, c'est lui qui va les remettre au pas. Ayant terminé sa bouderie post-électorale, il est bien décidé à reprendre en main les affaires de l'Etat. Que Pompidou se débrouille avec ses ordonnances, lui va préparer l'avenir. Il songe, en effet, à un nouveau referendum qui, tout en redonnant un nouvel élan à sa popularité, lui permettrait de réaliser son nouveau dada : la participation. L'ex-directeur de la Banque Rothschild qui n'a jamais pu se faire à l'idée de participation et qui sent combien un tel referendum couronné de succès pourrait être une menace pour sa propre autorité, s'efforce de dissuader le général, s'attachant à lui démontrer l'inopportunité d'une telle consultation.

Mais bientôt la situation intérieure, de plus en plus préoccupante, relègue au second plan l'affrontement moucheté entre le président de la République et son Premier ministre. L'économie tourne mal, les grèves se multiplient, le chômage s'installe. En outre, l'embargo a dressé contre le pouvoir la puissante communauté israélite. L'hiver 1967-1968 s'annonce mal.

Pompidou, satisfait de ses ordonnances, ayant échappé à une motion de censure et réussi à faire voter le budget

(32) Article 38 : « Le gouvernement peut, pour l'exécution de son programme, demander au Parlement l'autorisation de prendre par ordonnances, pendant un délai limité, des mesures qui sont normalement du domaine de la loi ».

(33) S'adressant à Giscard, à l'Assemblée, Pompidou avait déclaré : « Dans la vie gouvernementale, comme dit Jacques Dutronc, il y a des cactus ».

au prix de quelques abandons, s'inquiète peu de ces signes avant-coureurs.

Pourtant, rapidement, le malaise s'accroît.

« Le 15 janvier 1968, l'ensemble de la population du bassin houiller du Nord — 700.000 personnes — manifeste pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur le marasme grandissant. Aucun plan à long terme, et encore moins les moyens financiers, ne sont en place pour y remédier. Toutes les organisations syndicales, commerciales, agricoles, soutiennent le mouvement de protestation. Magasins, bureaux, mairies ferment. Le clergé modifie l'horaire des offices. Toutes les cloches sonnent le glas » (34).

A Caen, le 26 janvier, pour la première fois une manifestation oppose brutalement les C.R.S. d'un côté, les ouvriers et les étudiants de l'autre.

Ce sont les « groupuscules » étudiants qui mettront le feu aux poudres. Nanterre, avec le « Mouvement du 22 mars » de Cohn-Bendit, devient le centre nerveux de la contestation. Les facultés s'enflamment ; le ministre de l'Éducation nationale est dépassé, les recteurs injuriés.

Pompidou ne semble pas s'émouvoir. Il continue d'aller au théâtre. Il sort avec les Rothschild. Comme de Gaulle, il pense avec dédain : « Les hannetons s'agitent, c'est la saison ».

Le 27 avril, Cohn-Bendit est arrêté sur plainte d'un étudiant blessé à Nanterre. Pompidou intervient personnellement pour le faire relâcher :

— Nous serions ridicules, dit-il, si nous emprisonnions un étudiant parce qu'il a fait un canular. Il ne faut jamais laisser un adversaire mettre les rieurs de son côté.

Le « canular » en question est un paquet de tracts donnant la recette détaillée du cocktail Molotov, tracts trouvés dans la chambre de Cohn-Bendit.

Mais les cocktails Molotov ne troublent pas la digestion du Premier ministre. Il a de l'estomac. Ne vient-il pas de déclarer : « Ce que j'ai peut-être le mieux réussi, ce qui m'a donné le plus de satisfaction : c'est l'Éducation nationale ».

2° « **Vissez-moi ce petit monde** ». — Le 1er mai, les organisations syndicales et le parti communiste défilent de la République à la Bastille. Le drapeau noir fait son apparition. La manifestation prend une ampleur inconnue depuis une quinzaine d'années.

Malgré l'agitation ouvrière et la situation explosive qui se développe dans les facultés, Pompidou s'envole avec sa femme pour Téhéran, le 2 mai, laissant à Joxe l'intérim de la Présidence du Conseil. « Pompidou part tranquille pour l'Iran », écrit en toute innocence Charpy dans *Paris-Presse*.

Le voyage est un festival de gags. Quand Georges se rend au Palais pour saluer le Shah et Farah Diba, il arrive en avance : les souverains sont encore au lit ! Claude, qui a longuement admiré les bijoux de la Couronne, a mal aux pieds ; elle se déchausse. A Ispahan, Pompidou visite le bazar, essaie des tenues locales et se distrait dans une cave-cabaret...

Pendant ce temps, à Paris, les manifestations se succèdent : le 6 mai, bagarres à Saint-Germain-des-Prés : 422 arrestations, 600 policiers et étudiants blessés...

Qu'à cela ne tienne ! Pompidou vole vers Kaboul où les troupes qu'il passe en revue lui crient « Zalmota Salam » (Salut les copains !)...

A Paris, les manifestants sont passés sur la rive droite et chantent l'*Internationale* à l'Étoile. Geismar négocie d'égal à égal avec le recteur...

Les messages alarmistes envoyés de la capitale n'altèrent pas la bonne humeur de Pompidou. Tandis qu'on ferme la Sorbonne, il pose la première pierre du lycée franco-afghan de Kaboul et se fait acclamer dans le nord du pays. On lui jette des fleurs et des petits papiers sur lesquels on lit : « Au roi de France... Au général Pompidou » (35).

A Paris, ce sont des pavés que l'on jette. Joxe, Fouchet, Peyrefitte sont débordés. La province suit le mouvement. De Gaulle traite l'agitation par le mépris (« Le pouvoir ne recule pas devant l'émeute ») et apprend le roumain en vue de son tout prochain voyage à Bucarest. Pompidou dans un message personnel remis à Joxe fait savoir que « l'heure des concessions n'est pas encore venue... Vissez-moi tout ce petit monde ».

On va, en effet, « visser ce petit monde » et ce sera la tragique nuit de la rue Gay-Lussac. Pendant ce temps, Georges et sa suite, toujours en Afghanistan, volent vers Bannu, le pays des Bouddhas géants, dans deux petits avions durement secoués. L'après-midi les appareils repartiront à vide : Claude a refusé d'y remonter. On fera six heures de route pour rentrer à Kaboul, fourbus. Retardé par ce voyage, Pompidou annule le dîner qu'il devait offrir, à l'Ambassade de France, au Premier ministre afghan, et reprend le chemin de Paris — non sans avoir annoncé que la France consentait un prêt de 75 millions de NF à l'Afghanistan !

3° « **Il ne faut pas mégoter** ». — Quand il arrive à Paris, le samedi 11 mai dans la soirée, Pompidou « montre un visage souriant et détendu : sûr de lui, air entendu, allures de prestidigitateur qui va sortir un lapin de la poche de son vis-à-vis, il affirme qu'il a des idées de solution. A 20 h, dans son bureau de Matignon, Pompidou, tout sourire, reçoit Joxe (son intérimaire), Fouchet, Messmer, Peyrefitte, Gorse, Guichard, Frey, Tricot : « Heureusement que je n'étais pas là, déclare le Premier ministre fort décontracté !... Je suis donc le seul à pouvoir mettre fin à ce pot au noir... » (36).

Les Excellences n'en reviennent pas ! Voyons, n'est-ce pas ce même Pompidou qui leur télégraphiait de Kaboul que « l'heure des concessions n'était pas encore venue » ? Mais ils ne sont pas au bout de leurs surprises.

Dans la soirée, le Premier ministre s'adresse à la nation. Il prend le contre-pied de tout ce qui a été fait jusqu'alors et accorde aux étudiants ce qu'il avait interdit à ses ministres de céder : la réouverture de la Sorbonne, la remise en liberté des manifestants arrêtés, des mesures spéciales pour les candidats aux examens, etc. Ce faisant, il désavoue la police et malmène la magistrature, mais n'en a cure. Aux objecteurs il réplique : « Il ne faut pas mégoter ».

Le lendemain, Peyrefitte, écœuré, rédige sa démission.

Lundi 13 mai — dix ans après celui qui porta de Gaulle au pouvoir — une véritable marée humaine défile à Paris comme en province aux cris de : « Dix ans, ça suffit ».

Le général, inquiet, finit tout de même par se demander s'il ne devrait pas reporter son voyage en Roumanie. « Vous n'y pensez pas, intervient Pompidou, rassurant, les difficultés vont en décroissant. Il n'y a plus que quelques

(34) Claude Paillat. *Archives secrètes* (Denoël).

(35) Claude Paillat. *Opus cité*.

(36) Claude Paillat. *Opus cité*.



Mai 68. Le désordre s'installe à Paris. Dans les montagnes d'Afghanistan, Pompidou joue au Khan.

séquelles. En renonçant à votre voyage, vous donneriez à ces incidents une importance qu'ils n'ont déjà plus... ». Manque de clairvoyance ? Duplicité ? Désir de jouer son propre jeu ? Les hypothèses ne manquent pas devant cette incroyable assurance de l'Auvergnat.

En réalité, Pompidou sent le chef de l'Etat ébranlé par la situation et croit le moment venu de jouer sur l'avant-scène le rôle de sauveur de la République qu'il avait répété dans la coulisse au moment du putsch d'Alger. Son assurance est à l'échelle de ses nouvelles ambitions : elle le mènera à sa perte.

4° **Pompitrouille.** — Sans entrer dans le détail d'événements encore présents dans toutes les mémoires et longuement rapportés par « Le Crapouillot » (37), contentons-

(37) Voir à ce sujet « Le 13 mai rouge » dans *Le Crapouillot*. Été 1968.

nous de rappeler les principaux épisodes de cette grande crise et leurs répercussions sur le comportement pompidolien.

15 MAI : prise de l'Odéon et fureur du Guide à Bucarest, qui trouve que son Premier ministre est trop indulgent pour ces « galopins ».

16 MAI : à Cléon les 5.000 ouvriers de la Régie Renault cessent le travail. C'est le début de la vague de grèves qui va submerger le pays. Deuxième allocution télévisée de Pompidou : « Le gouvernement doit défendre la République, il la défendra ! » Fermez le ban !

Capitant, le gaulliste de gauche qui ne porte pas Pompidou dans son cœur, écrit dans *Notre République* : « Si haut qu'on remonte dans l'histoire politique, on ne trouve aucun précédent à semblable impéritie, à pareille incapacité. Des sanctions seront donc nécessaires... »

17 MAI : de Gaulle, qui a toujours le mot pour rire, déclare devant les professeurs et les étudiants de Bucarest : « Voici qu'un vent salubre se lève d'un bout à l'autre de notre continent ».

En France, les débrayages se multiplient ; les capitaux prennent le chemin de la Suisse. L'ex-banquier des Rothschild commence à s'affoler. Pompitrouille, comme l'appelle Jeanson, téléphone au général et lui demande de venir redresser la situation.

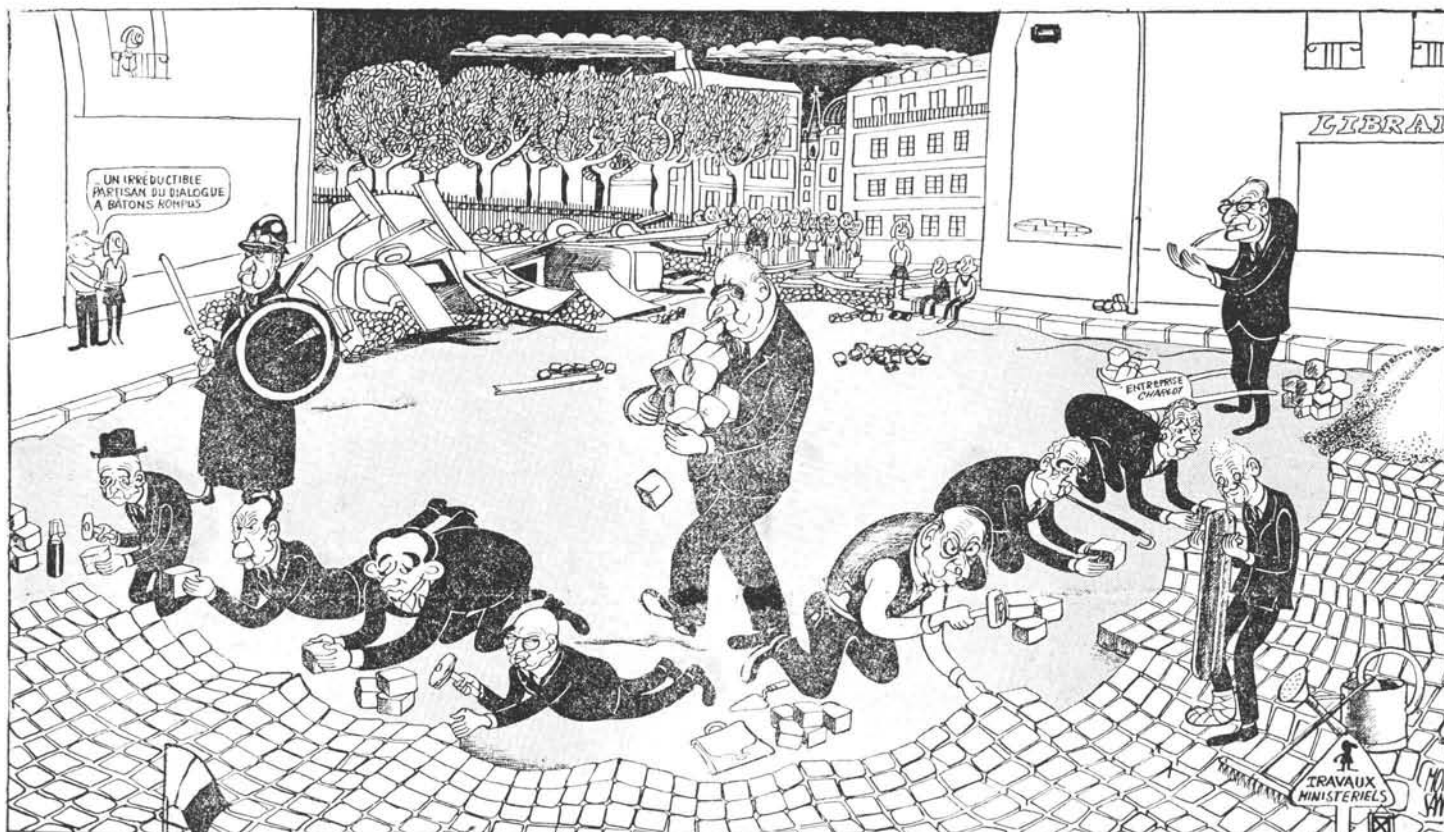
18 MAI : Le président de la République arrive à Orly à 22 h 30. Il n'a consenti à abrégé son voyage que d'une demi-journée. Aussitôt, Georges est convoqué au rapport. De Gaulle grogne qu'il veut « reprendre tout ça en main ». Il parlera au pays le 24.

21 MAI : L'Assemblée nationale doit se prononcer sur une motion de censure déposée par l'opposition. Après un joli ballet de consciences élastiques (Capitant déclare qu'il va voter la censure, mais ne la votera pas. Pisani pleure et la votera. Giscard hésite mais ne la votera pas) Pompidou l'emporte par 11 voix de majorité. Pendant tout le débat, il a parlé et agi en maître, comme si de Gaulle avait jeté l'éponge. Il riposte avec hargne à chacune des attaques dont son gouvernement est l'objet et brandit la menace de la « grève insurrectionnelle » pour faire peur aux bourgeois.

24 MAI : de Gaulle s'adresse aux Français : « J'ai décidé de soumettre aux suffrages de la nation un projet de loi par lequel je lui demande de donner à l'Etat, et d'abord à son chef, un mandat pour la rénovation ». C'est l'annonce du referendum. Fiasco total ! Le soir, Paris connaît sa nuit la plus violente depuis le début des événements.

25 MAI : Pompidou se heurte au général. Le Premier ministre, selon son habitude, émet des doutes sur l'opportunité d'un referendum et préconise la dissolution de l'Assemblée et de nouvelles élections. Le général, qui sent « qu'il a fait une connerie », répond avec agacement qu'il aurait sans doute trouvé un moment plus opportun pour faire son referendum, si lui, Pompidou, ne lui avait sans cesse conseillé de le remettre.

L'après-midi : ouverture des négociations de Grenelle. Autour du Premier ministre sont réunis les représentants du patronat, des cadres et des grands syndicats ouvriers. Une absence remarquée : celle de Michel Debré, le ministre des Finances. Pompidou, en effet, veut jouer son propre jeu et apparaître face aux grévistes, comme le seul interlocuteur valable. Son souci est avant tout de neutraliser la pression ouvrière en lâchant du lest. Quant à l'addition et à ses conséquences sur l'économie, on verra plus tard.



« Tous à genoux ! Le Quartier Latin est repavé de bonnes intentions » (Dessin de Moisan).

27 MAI : Après quarante heures de discussions, rue de Grenelle, un protocole est signé. Pompidou pense avoir gagné. Séguy aussi. Hélas ! la base ne suit pas et refuse les accords. La grève continue...

5° **Un entretien orageux.** — Devant la tournure prise par les événements, « Bognaparte » qui se sent pousser les ailes de Napoléon pendant la campagne de France, fait flèche de tout bois. « Il est à la fois Premier ministre, ministre de l'Education nationale par intérim, ministre du Travail face aux syndicats ouvriers, ministre de la Fonction publique devant les agents de l'Etat, ministre des Finances et de l'Economie en charge du budget, de la monnaie et de la crise, ministre de l'Intérieur quand la rue bouge » (38). Depuis son retour d'Asie et après l'échec de l'allocation de de Gaulle, il fait de plus en plus figure d'homme qui se bat pour sauver la V^e République.

28 MAI : Mitterrand et Mendès-France se partagent déjà le pouvoir. Pompidou comprend que, pour lui, l'heure du choix est venue. Ou bien de Gaulle se décide à sortir de son « brouillard », ou bien lui, Pompidou, existera sans de Gaulle. Tard dans la nuit, les deux hommes se rencontrent à l'Elysée. L'entretien est orageux. Une fois de plus, Georges supplie le général d'abandonner son referendum et de dissoudre l'Assemblée. De Gaulle accuse le coup, mais ne veut pas céder.

Le bruit courra plus tard que Pompidou, au cours de la discussion, conseilla au général de se démettre. Sur ce point les avis sont partagés.

Pierre Rouanet écrit : « Aucun indice ne permet d'imaginer que M. Pompidou se soit attribué, fût-ce une

seconde, le pouvoir de trancher le sort personnel du général de Gaulle. Toutefois, certains « gaullistes de gauche » et quelques hommes liges du général de Gaulle — non des moindres — restent à tort ou à raison convaincus que M. Pompidou a pu juger désirable la retraite du général ».

Claude Paillat, lui, rapporte un autre son de cloche : « Dans les antichambres du Pouvoir, on murmure que Pompidou avait dans sa poche une pétition signée par une quarantaine de personnalités gaullistes. Elles auraient demandé, en termes respectueux mais fermes, au chef de l'Etat de « rester le suprême recours » en se retirant à Colombey-les-Deux-Eglises ».

Quant à la revue *Esprit*, qui a des amitiés à l'Elysée, elle imprime carrément : « Le 28 mai, Pompidou conseille au général de se retirer ».

Quoi qu'il en soit, ce chant du départ sussuré par Pompidou serait bien dans la ligne du personnage. Il sait que si de Gaulle tombe, il tombera aussi, mais que si le général s'en va, il a une chance de s'en tirer. Un sondage-éclair effectué à Paris lui donne pour la première fois un pourcentage supérieur à celui du chef de l'Etat.

29 MAI, 11 h 15 : de Gaulle téléphone à Pompidou : « Je ne peux pas vous voir aujourd'hui, je m'en vais... j'ai besoin de me reprendre... je vous embrasse ». Quelques heures plus tard, la nouvelle éclate à Paris comme un coup de tonnerre : « De Gaulle est parti ! ». Pompidou, qui prend cet au revoir pour un adieu et ses désirs pour des réalités, est persuadé que de Gaulle ne reviendra plus. Il demande à l'O.R.T.F. de se tenir prête à diffuser à tout instant un grave message du Premier ministre. On connaît la suite. De Gaulle d'abord perdu est retrouvé à Colombey. Dans l'après-midi il s'est rendu à Baden-Baden pour

(38) Pierre Viansson-Ponté. *Le Monde*, 29 mai 1968.

s'assurer, auprès de Massu, de la fidélité de l'armée d'Allemagne. A 19 heures, il téléphone à Pompidou : Conseil des ministres pour le lendemain jeudi à 15 heures, puis déclaration à la radio. Pour la seconde fois le grand rêve de Georges s'achève en queue de poisson...

30 MAI : de Gaulle de retour à l'Elysée reçoit Pompidou. Celui-ci qui avait quitté l'avant-veille un homme las et indécis retrouve un général regonflé par les chars de Massu et les unités qui convergent vers Paris. A 16 heures, le président de la République parle à la radio : il annonce qu'il ne se retirera pas, tonne contre les « politiciens au rencart » et dissout l'Assemblée. Sur ce dernier point — la dissolution — Pompidou a donc gagné. Oubliant qu'il est toujours dangereux d'avoir raison contre de Gaulle, il savoure longuement la phrase de l'allocution présidentielle : « Je ne changerai pas le Premier ministre, dont la valeur la solidité, la capacité méritent l'hommage de tous ». L'hommage peut-être, mais pas la gratitude gaulle.

6^e La roche Tarpéienne. — Nous n'insisterons pas davantage sur le détail des événements qui ont conduit la chute de Pompidou : *Le Crapouillot* les a déjà largement rapportés (39). Nous nous bornerons donc à l'essentiel.

Dès le 30 mai au soir, Pompidou remanie son ministère et lui donne une « coloration pompidolienne » en poussant Guichard au Plan, Ortoli à l'Education nationale, Marcelin à l'Intérieur, Chirac à l'Economie. Ceux qui n'ont pas su résoudre les problèmes pendant que Pompidou achetait des babouches au bazar de Téhéran sont limogés : Joxe, Fouchet, Missoffe, Peyrefitte. Debré passe aux Affaires Etrangères et Couve de Murville prend les Finances. Jeaneney disparaît ainsi que Frey chargé de l'organisation des Comités de Défense de la République. Enfin, Capitant, téléguider par de Gaulle qui n'a pas renoncé à son referendum sur la participation, « avale sa couleuvre » et prend le poste de Garde des Sceaux.

Au moment de la préparation des élections, Pompidou une fois de plus, entre en conflit avec le président de la République. « Il préconise d'ouvrir largement la porte des investitures et des soutiens de façon à avoir la majorité la plus large possible. Mais, pour de Gaulle, il vaudrait mieux constituer une équipe de fidèles à toute épreuve » (40). Cette fois encore, Pompidou obtient gain de cause.

23 JUIN 1968 : premier tour. Les gaullistes et leurs alliés enlèvent 142 sièges sur les 164 qui sont définitivement pourvus. Pour Georges, c'est un triomphe. Il sera confirmé de manière éclatante, le 30 juin, quand 357 gaullistes se retrouveront au Palais Bourbon. Le « parti de la peur » n'a pas élu des députés : il a plébiscité le régime.

1^{er} JUILLET : Pompidou, qui joue les modestes, dit à de Gaulle qu'il n'est pas « hostile à un peu de repos,

qu'il a besoin de se refaire physiquement, mais que, s'il doit rester à son poste, il y est prêt ».

3 JUILLET : Georges commence à avoir quelques inquiétudes : au Conseil des ministres, de Gaulle ne fait aucune allusion à son maintien, alors que pourtant il doit désigner un Premier ministre dans les plus brefs délais. L'après-midi, une dépêche de l'A.F.P. diffusée vers l'étranger affirme « de source absolument sûre » que M. Georges Pompidou va quitter le gouvernement.

6 JUILLET : Tricot, secrétaire général de la présidence de la République, annonce à Pompidou par télé-



« Naturellement, nous comptons sur vous pour l'examen de passage à tabac » (Dessin de Lap).

phone que le général a reçu, la veille au soir, l'acceptation définitive de Couve de Murville. Ainsi de Gaulle n'a pas osé faire la commission lui-même...

Quatre jours plus tard, Pompidou obtiendra son certificat de bonne conduite écrit de la main du général :

« Là où vous allez vous trouver, sachez, mon cher ami, que je tiens à garder avec vous des relations particulièrement étroites. Je souhaite enfin que vous vous teniez prêt à accomplir toute mission et à assumer tout mandat qui pourrait vous être confié par la nation ».

Pompidou est désormais « en réserve de la République ».

De Gaulle l'a mis au vert, pensent les pompidoliens, afin de lui donner le temps de souffler et de se préparer aux tâches futures. Vallon, plus perspicace, lance goguenard :

— Au vert ! Pompidou va bien s'y mettre. Mais il ne sait pas le tas d'herbe qu'il devra bouffer !

(39) Cf. « La disgrâce de Pompidou », *Le Crapouillot*, automne 68.

(40) Claude Paillat, *Opus cité*.



LECTURE

*Pompidou vu par Morvan Lebesque et Maurice Clavel***MERCI MON PRINCE !**

NOUS vous remercions, Georges Pompidou. D'abord d'être ce que vous êtes : l'incarnation du gaullisme. Lorsqu'il s'implanta, dans cette belle aura de catastrophe et de miracle, qui est comme son nimbe patiemment redoré à chaque occasion, nul ne savait ce qu'il voulait, où il allait. C'était le règne du Père. Or, le propre des Pères est de faire mystère de tout en se bornant au radotage classique : « Vous verrez, mes pauvres enfants, quand je ne serai plus là ». Comment savoir ce qu'un Père veut ? Un seul moyen, observer son fils aîné. Vous fûtes, ô Pompidou, ce Fils Aîné, ce reflet et ce dépositaire, cet ectoplasme bien en chair de la Puissance Paternelle. Grâce à vous, on connut enfin le gaullisme : un régime épais et réjoui, féroce et bon enfant, technocrate et mondain, un pied dans les Conseils d'Administration et l'autre dans les Potins de la Commère. En vous voyant, mi-Morny, mi-Laniel, créé de toute éternité pour le pinceau de Bonnat, chacun se sentait rassuré : le mystère gaulliste devenait secret de chaisière et nul ne savait mieux que vous cligner un œil rigolard en évoquant le « social » au banquet des Chefs d'entreprise. Un habile, disait-on, avec des mines gourmandes. C'est alors que les ides de mars vous donnèrent un théâtre d'opérations digne de vous : cette campagne électorale.

Ce fut votre chef-d'œuvre. Vous l'avez conduite comme un patron d'usine : un peu de bla-bla pour endormir le personnel, puis des promesses et des menaces [...] Oui, Georges Pompidou, merci. Merci pour votre service Promesses et Menaces. Merci d'avoir domestiqué l'O.R.T.F. au point que personne ne l'écoute plus sans rire. Merci d'avoir inondé la France de pré-jets si dévoués au Pouvoir, qu'ils se sont rendus, comme à Limoges, insupportables et comiques. Merci d'avoir disposé sans vergogne des biens de la Nation. Merci d'avoir permis au dernier grouillot gaulliste de proclamer que les Français qui voteraient pour lui auraient tout et que les autres seraient condamnés au chômage et à la misère. Merci, ô fils aîné, d'avoir si bien traduit

ce que le Père pense de nous : des enfants qui prennent peur et qui s'amuse d'un rien. Merci pour les porte-clefs et les gadgets, merci pour les combines, les passe-droits, les candidatures officielles, merci pour les panneaux de Paris et les urnes de Corse, merci pour les grosses ficelles et les gros sabots. Merci d'avoir été si habile que vous en êtes devenu bête.

M. L.

Le Canard Enchaîné 22-3-67

MONTAGNE A VACHES

NETES-vous pas assez fins pour subodorer chez lui l'épouvantable et fondamentale vulgarité de l'âme, de l'être, des viscères ? Vous faudrait-il qu'elle suintât davantage, comme à Grenelle ?... Ou bien seriez-vous pris par sa fascination grasse ? Cela n'est pas impossible. Il m'a fallu qu'il vint pour que le maître d'hôtel de « Mademoiselle Julie » m'apparût tout à fait croyable. J'ai toujours eu l'impression que sa fine et ses cigares étaient ceux du patron. Mais je ne savais pas que ce maître, il le viderait lui-même... Il y a là une force sourde, épaisse, noire et blanchâtre, où Keyserling discernait le troisième jour de la Création.

[...] Non qu'il soit sanguinaire. Au contraire, je pense. Il aime qu'on vive autour de lui. Que ferait-il du sang du peuple, puisque sa sueur lui suffit ? Allons plus loin. Il christianiserait volontiers les masses : il a vu le Pape. Il est humain : il a fait ses humanités. Il sait le grec, ma sœur, il met du latin partout, il adore le français qui d'ailleurs ne le lui rend guère. Au surplus, il ne peut choquer personne sur des idées : il n'en a pas ! En huit ans, pas une, pas l'ombre d'une ! Il est reposant comme une montagne à vaches !

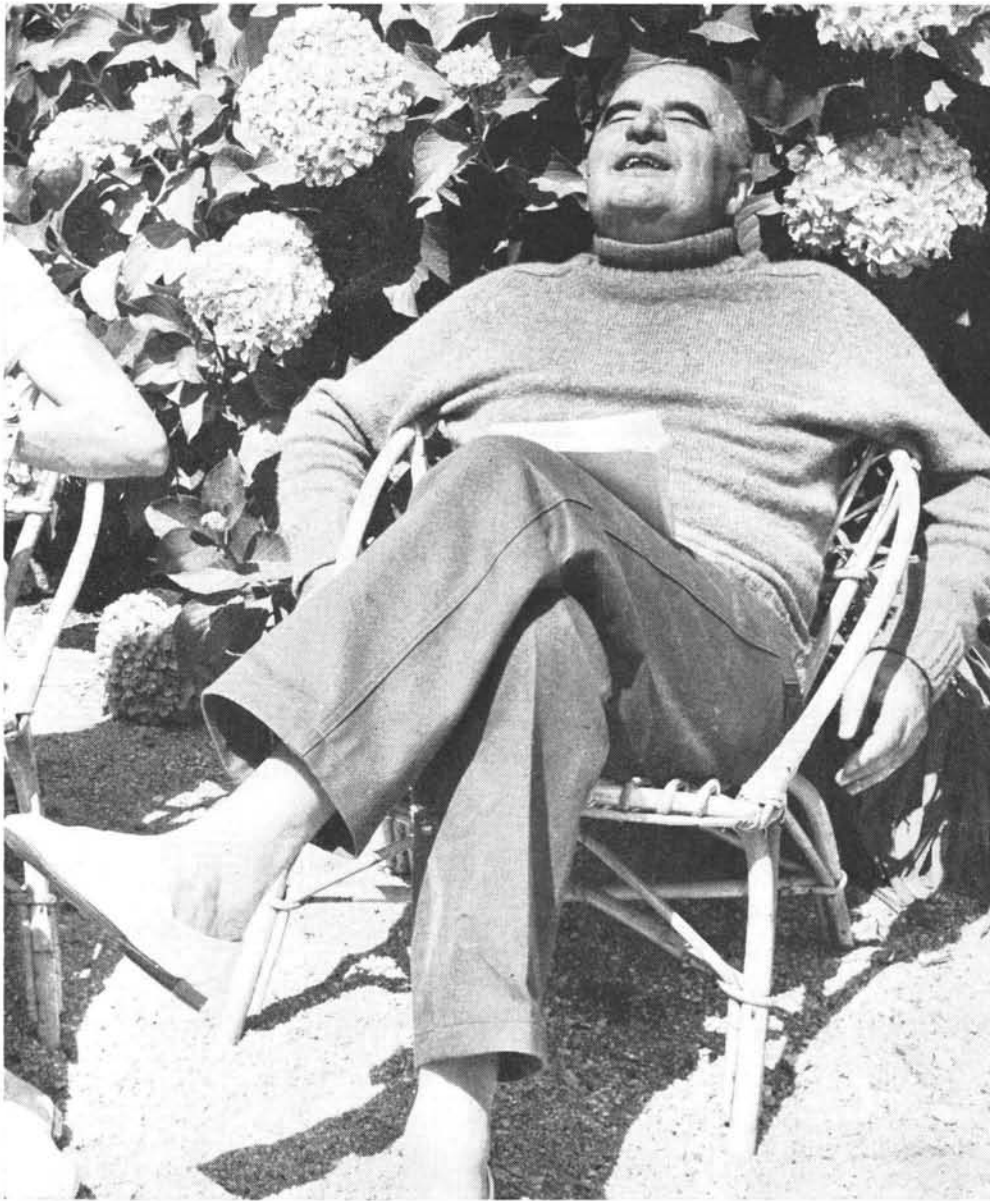
M. C.

Le Nouvel Observateur 9-6-69



Dessin paru dans « Rivarol ».

CHAPITRE VIII

LA PRÉFACE CACHÉE
DE LA LUNE

« Chaque homme a besoin de sa part de rêve » (Pompidou).

Arrêtons-nous un instant dans le déroulement de l'existence pompidolienne pour examiner l'une des faces les plus secrètes du personnage — qui pourtant n'en manque point. Nous voulons parler de Pompidou homme de lettres.

Dès l'abord, c'est l'étonnement. Comment, voilà un brillant agrégé, normalien de surcroît, et qui n'a pas trouvé le moyen d'écrire le plus petit ouvrage personnel, alors que le moindre bachelier s'estime en droit de briguer le prix Goncourt ! N'est-ce pas stupéfiant ?

Cela l'est encore plus lorsqu'on examine en détail ce que l'on pourrait appeler les hors-d'œuvre littéraires de Georges Pompidou : quelques préfaces, une anthologie et une conférence qu'il n'a même pas prononcée.

1^o **Britannicus.** — La libération le trouve benoîtement en train d'écrire ce que ses biographes ont pompeusement appelé un « essai sur Britannicus ». La réalité est beaucoup plus modeste : il s'agit en fait de quelques lignes d'introduction et de commentaires sommaires à l'usage

des élèves de troisième (1). Tout ce qu'on peut en retenir, c'est l'admiration que Pompidou témoigne, non pas à Racine écrivain, mais au jeune dramaturge qui veut se faire sa place au soleil.

Impuissant à écrire, rongé par son frein dans l'enseignement, Georges, se réincarnant dans Racine, souligne ses rêves en caractères gras :

« **Ce jeune est ambitieux : aucun obstacle ne compte quand il y va de sa réussite littéraire. Il a rompu avec Molière qui jouait mal sa tragédie « Alexandre ». Il a rompu avec Port-Royal qui condamne le théâtre. Andromaque a posé la question : Racine va-t-il détrôner Corneille ? Racine le veut, Racine le croit. Il faut que le public le croie aussi.** »

Curieusement, c'est un peu la même question qu'on se posera vingt ans plus tard : Pompidou-Racine, ce jeune ambitieux, détrônera-t-il de Gaulle-Corneille sur la scène de l'Histoire ? Pompidou, qui s'accommode des êtres tels qu'ils sont, l'emportera-t-il sur de Gaulle qui les préfère tels qu'ils devraient être ?

De même, nombreux sont les vers de « Britannicus » qui pourraient avoir une résonance contemporaine. Imaginons, par exemple, de Gaulle-Agrippine interpellant Pompidou-Néron :

*Vous réglez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance*

N'est-ce pas toute l'histoire du petit prof' arraché par de Gaulle à une existence médiocre et façonné par lui pour les plus hautes tâches ?

Et n'est-ce pas encore le retraité de Colombey que l'on croit entendre dans ce distique fulminer contre son successeur-usurpateur :

*Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat
Pour le conduire au gré du peuple et du Sénat ?*

Par un de ces hasards qui sont autant de sourires du Destin, toute la fin de l'aventure gaullo-pompidolienne se trouvait contenue dans la tragédie de Racine que le professeur d'Henri IV avait choisie pour faire ses premières armes pseudo-littéraires.

2° **Pages choisies de Taine.** — Poursuivant son « œuvre », Pompidou publie en 1953 une préface et des commentaires pour des « pages choisies de Taine » (2). Il s'agit d'un travail didactique, à l'usage des élèves des lycées, sans grande originalité. Sans doute Georges fut-il attiré par la doctrine et la méthode historique de Taine. Ce partisan d'un déterminisme scientifique rigoureux ne pouvait que séduire le fils du rationaliste Léon Pompidou. En effet, le fatalisme historique convient fort bien à un homme qui a plus l'habitude de subir et de tirer parti que de provoquer et de susciter.

Ajoutons que les notes de présentation de ces pages choisies sont le plus souvent des citations d'auteurs et que la place de la pensée pompidolienne est réduite à sa plus simple expression.

3° **Pages choisies des romans d'André Malraux.** — Plus intéressantes sont ces « pages choisies », publiées en 1955 (3). Non point tant par la qualité des commentaires — pratiquement inexistantes — que par le choix de l'auteur. Malraux, Pompidou le connaît ; c'est l'un de

(1) *Britannicus*. Classiques Français. Librairie Hachette.

(2) Taine, *Pages choisies*. Classiques illustrés Vaubourdolle.

(3) *Pages choisies d'André Malraux (romans)*. Classiques illustrés Vaubourdolle.

TAINÉ PAGES CHOISIES

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE, UNE NOTICE
LITTÉRAIRE ET DES NOTES EXPLICATIVES PAR

GEORGES POMPIDOU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
AGRÉGÉ DES LETTRES, MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À L'INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES DE PARIS

Taine l'a séduit par son fatalisme historique.

ses amis, mais c'est aussi l'un des personnages les plus importants du gaullisme, auquel il est bon de plaire. Cela nous vaut la biographie d'un héros exemplaire. On reste confondu devant l'ampleur de l'hommage qui dépasse toute mesure et défie souvent la plus simple objectivité. Ainsi ce passage concernant la Guerre d'Espagne :

« En 1936, il part dans (sic) la guerre d'Espagne, organise l'aviation étrangère qui assurera au gouvernement républicain ses premiers succès et retardera la victoire du général Franco. Malraux participe aux combats, est plusieurs fois blessé. »

Malheureusement pour Georges, le général en chef de l'aviation républicaine espagnole, Hidalgo de Cisneros, dans son livre de souvenirs : « Virage sur l'aile », se montre infiniment moins chaleureux.

« En même temps que les Dewoitine et les Potez, arrivèrent en Espagne 12 ou 15 pilotes français, conduits par André Malraux [...] André Malraux n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un avion et il ne se rendait, je crois, pas compte qu'on ne s'improvise pas aviateur, surtout en temps de guerre. Quant à l'équipe qu'il amena avec lui, je regrette d'avoir à décevoir ceux qui voient en eux des héros romantiques [...] Il y en eut trois ou quatre qui étaient des antifascistes sincères. Les autres n'étaient que de simples mercenaires attirés par l'appât du gain. (Se rend-on compte de ce que représentait, à l'époque, un salaire mensuel de 50.000 francs). Malraux, ignorant des problèmes de l'aviation, ne jouissait auprès d'eux d'aucune autorité [...] Loin d'être une aide, ils furent une charge. A plusieurs reprises je demandai leur licenciement... »

Voilà le héros pompidolien singulièrement égratigné et ramené à de plus justes proportions !

ANDRÉ MALRAUX

PAGES CHOISIES (ROMANS)

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE, UNE NOTICE
LITTÉRAIRE ET DES NOTES EXPLICATIVES PAR

GEORGES POMPIDOU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
AGRÉGÉ DES LETTRES, MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À L'INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES DE PARIS

Avec Malraux, c'est un échange de bons procédés.

L'éloge du style de Malraux n'est pas moins dithyrambique :

« Pour prendre une comparaison, dans un domaine que Malraux connaît bien, celui des armes à feu, ce style n'a la cadence ni du tir au fusil, soigneusement ajusté, ni du canon qui encadre mathématiquement l'objectif avant de l'écraser. C'est le rythme de la mitrailleuse, par rafales, où tant de balles paraissent perdues qui s'expliquent et se justifient par celle qui foudroie. »

La comparaison devient comique quand on sait que Malraux ignorait tout du maniement d'un revolver et que, lorsqu'il en eut un entre les mains, il se blessa à la jambe !

4^e **Anthologie de la poésie française** (4). — Pour mieux affermir la réputation de poète qu'on lui prête (une réputation sans rimes ni raisons, d'ailleurs) Pompidou publie une anthologie de la poésie française. Elle vient s'ajouter à quelques centaines d'ouvrages similaires, dont les derniers en date sont dus à d'authentiques écrivains : Marcel Arland ou Thierry Maulnier, tous deux de l'Académie Française.

L'œuvre, si tant est que l'on puisse parler d'œuvre à propos d'une compilation, est une affaire de famille. En effet, une petite note discrète, au bas de la page 40, nous apprend que M. Henri Domerg, agrégé de l'Université et beau-frère de Pompidou, a apporté son concours « tant pour la recherche des textes que pour leur mise au point, pour la rédaction des notes et l'ordonnancement du volume ». On se demande alors ce qui appartient en propre à Pompidou ! Si, une chose, ou mieux une habi-



Georges Pompidou



Guillaume Apollinaire
Paul Eluard
Philippe Desportes
Agrippa d'Aubigné
Jean de Sponde
François Maynard
Théophile de Viau
Vincent Voiture
Pierre Corneille
Jean de la Fontaine
Nicolas Boileau
Jean Baptiste Rousseau
Jacques Delille
André Chénier
Alphonse de Lamartine
Victor Hugo
Gérard de Nerval
Théophile Gautier
Charles Baudelaire
Armand Sully Prudhomme
Stéphane Mallarmé
Tristan Corbière
Jules Laforgue
Paul Jean Toulet
Francis Jammes
Charles Peguy

L'Anthologie poétique est une affaire de famille.

tude : la préface. Une étonnante préface qui est à elle seule une anthologie d'idées reçues et de jugements saugrenus. En voici quelques perles qui ne manquent pas d'orient :

« Sur tout ce qui précède le xv^e siècle, je ne dirai rien, n'ayant pas cru pouvoir faire figurer valablement dans cette anthologie la poésie du Moyen-Age. »

Exit le Moyen-Age, siècles d'obscurantisme comme chacun sait, qui, de « La Chanson de Roland » à Rutebeuf, n'ont rien su produire de « valable ».

Dans les siècles suivants, peu de poètes trouvent crédit auprès du directeur général de la Banque Rothschild. « C'est un malheur pour Marot d'ouvrir le xvi^e siècle en succédant à Villon. » Maurice Scève « manque de souffle poétique ». Ronsard trouve grâce, mais à peine. A son propos, Pompidou rappelle le mot de Boileau sur le « faste pédantesque » des « Hymnes et Discours ».

Joachim du Bellay « est plus limité ». Quant à Dorat, Remy Belleau, Pontus de Tyard, Jodelle, ils ne sont « que des images affadies de Ronsard, et les efforts de Baïf ou de Guillaume du Bartas pour trouver leur propre originalité paraissent avoir été frappés d'insuccès ».

« De l'œuvre même de Malherbe, on estimera peut-être que je ne cite pas grand-chose. A dire vrai, rien d'autre ne m'a paru valoir d'être retenu. »

Maynard est « un sous-du Bellay corrigé par Malherbe ». Racan, « c'est du bon prêt-à-porter ». Pour Théophile de Viau, Saint-Amant et Tristan l'Hermite, la cause est entendue : « Aucun des trois n'échappe à la prolixité ni même à une certaine platitude dans la préciosité. »

La Fontaine, Corneille, Racine, Molière, Boileau sont mieux partagés. Il ne s'agit pas de heurter l'opinion établie.

(4) Hachette, 1961. Livre de poche, 1968.

Mais bien vite le jeu de massacre recommence. Voltaire « est la plupart du temps sans âme ». Les derniers poèmes de Chénier « restent un peu oratoires ». Lamartine est « facile à critiquer... Rien de plus ennuyeux que La chute d'un Ange ou Jocelyn ».

Victor Hugo, Pompidou n'ose pas y toucher : cela ferait trop de bruit dans les chaumières. Mais pour les autres, feu à volonté. Un vrai casse-pipe !

Alfred de Vigny : « Beaucoup de ses œuvres sont médiocres et, dans les meilleures, il n'évite pas toujours le mauvais goût ou la platitude ».

Gérard de Nerval « écrit en vers difficilement » ; Théodore de Banville est « creux » ; Hérédia est « un bon ouvrier du Faubourg Saint-Antoine » ; Sully Prudhomme « de tous m'attriste le plus ».

Si Beaudelaire est son préféré, Mallarmé « écrit avec difficulté ». Plusieurs des poèmes de Rimbaud ne sont que « les brillants exercices d'une jeunesse douée ». Claudel est un « génie inégal et qui ignore jusqu'à l'existence de la mesure ». Francis Jammes ? « La pire médiocrité ». Valéry ? « Une potion pharmaceutique ».

Enfin, « la plupart des poètes disparus depuis trente ans me semblent de second ordre ». Ni Paul Fort, ni Anna de Noailles, ni Max Jacob, ni Pierre Reverdy ne lui paraissent « devoir résister à l'épreuve du temps ». Il ne retient que Supervielle « bien que lui manque l'essentiel » et Paul Eluard bien qu'il « n'ait pas réussi tout à fait à trouver l'accent inimitable qui caractérise les plus grands ».

De ce tir aux pigeons il ne reste qu'une anthologie des plus conformistes, ne reconnaissant la qualité de poète qu'à la douzaine d'écrivains que l'on anonne dans les écoles primaires. Cela finit par ressembler à la vengeance d'un poète raté.

Ce petit chef-d'œuvre de l'inculture française aura droit, en 1968, à la parution dans le « Livre de Poche ». Quelques mauvais esprits prétendront à cette occasion que c'est Pompidou lui-même qui a exigé cette parution, afin de toucher le vaste public de la collection. *Si non è vero, è bene trovato !*

Nous nous en voudrions d'achever ce chapitre sur l'œuvre écrite de Pompidou sans mentionner trois nouvelles manifestations d'un genre pour lequel il semble particulièrement doué : la préface. Nous lui devons, en effet, la préface à un album sur le Cantal, la préface au livre d'Alain Peyrefitte « Rue d'Ulm » et la préface à un

ouvrage consacré à Léopold Senghor. Allez dire après cela que Pompidou n'est pas un homme d'ouverture !

5° **Les soirées littéraires du « Français ».** — Renvoyé dans ses foyers par le général, en 1968, Georges Pompidou a du temps libre. Maurice Escande, administrateur de la « Comédie Française », en profite pour lui demander de participer à l'une des soirées littéraires de son établissement. Thème de la conférence : Poésie et Politique. Hélas, on ne saura jamais ce que vaut Pompidou sur les planches d'un théâtre. Le 28 avril 1969, en effet, l'ancien Premier ministre joue sur une autre scène : celle de l'actualité, où vient de le propulser l'échec du référendum. C'est le comédien Jacques Toja qui lit son texte, dont certains passages font étrangement écho aux mouvements divers qui agitent alors la vie politique française.

Tandis que l'opposition vient de chasser le général de Gaulle, Jacques Toja lit — sans rire — ces lignes de la prose pompidolienne :

« Passer sa vie dans l'opposition est, pour un homme politique, ce que serait pour un poète se condamner à lire et juger les vers des autres. En somme l'opposition est vouée à faire des anthologies. »

Ou encore :

« L'opposition, en politique, est le signe de l'échec... »

Tant de perspicacité, et à un tel moment, laisse rêveur. De même cette envolée sublime faisant de l'homme du 18 juin l'enfant chéri des Muses :

« N'en dirais-je pas autant des appels que lançait de Londres, en 1940, le général de Gaulle, et qui, même s'ils constituaient une prévision raisonnée de l'avenir, s'apparentaient par le style, comme par la pensée, à cette forme de poésie qui est chez nous celle de Corneille et de Chateaubriand. »

De Gaulle, un poète ? Pourquoi pas. Mais alors que penser de cette autre phrase du même discours : « Les poètes qui se sont risqués dans la politique y ont rarement réussi ? » Voici notre Auvergnat pris en flagrant délit de lèse-majesté.

Pompidou, cependant, a gardé le meilleur pour la fin :

« L'ennui est qu'un pays peut se passer momentanément de poètes, car il détient ce que le passé lui a légué. La gestion des affaires publiques, elle, ne souffre point d'inter-règne. Et c'est pourquoi, dans la vie des nations, alternent la grandeur et la médiocrité. »

La médiocrité succédant à la grandeur : c'est mieux qu'un aveu !



Avec Malraux, son « héros exemplaire ».

CHAPITRE IX

L'HOMME AU DESTIN NATIONAL



Etude pour le sacre, d'après un dessin de David.

Dessin de Tim paru dans « L'Express ».

I. - LE POIGNARD DE BRUTUS

1° **Vous allez pouvoir souffler.** — « En politique, on se relève de tout, même d'un canapé. » Quand il se retrouve au pied de sa roche Tarpéienne, Pompidou commence par douter que la boutade fameuse, valable pour les frasques d'un Pair de France comme Victor Hugo, puisse jamais s'appliquer à son destin secret.

Il est trop réaliste pour se leurrer sur sa disgrâce. Se souvenant du sort de Michel Debré, il pense que, pour lui aussi, est venue la fin de la Belle Epoque.

Une féroce réflexion du vieux Guide l'en a d'ailleurs convaincu. Au lendemain des élections de juin 68, Pompidou avait déclaré, au micro d'une radio périphérique, en se félicitant des résultats : « Maintenant, nous allons pouvoir souffler ».

Petite phrase qui n'allait pas tarder à resservir. Recevant dix jours plus tard son Premier ministre pour lui annoncer qu'il avait fait son temps, le Chef de l'Etat lâcha tout miel : « Maintenant, Pompidou, vous allez pouvoir souffler ».

Le coup qui le frappe le déconcerte ; mais il n'en laisse rien voir. C'est un homme profondément blessé mais au front impavide qui s'offre début juillet aux acclamations de l'imposante cohorte U.N.R. rassemblée, faute de place suffisante, sous les lambris du Palais de Chaban-Delmas.

D'un geste, l'ovationné impose silence à ses supporters trop bruyants. L'heure n'est pas à la fronde. Mais en contemplant ce formidable bloc majoritaire, né de la Grande Peur de Mai, le réserviste de la République peut mesurer son amertume.

Cette victoire, il en a été l'organisateur. Voici qu'il en sort en vaincu.

Certes, on lui a accordé les honneurs de la guerre.

« Georges Pompidou saura se rendre inoubliable », a proclamé François Mauriac dans un « Bloc-Notes » en forme d'article nécrologique. Le vieux bicorné ne croit pas si bien dire. Mais, pour l'heure, Pompidou n'imagine guère que le temps travaille pour lui. Les Français, il en est convaincu, ont la mémoire courte.

2° **Un Matignon-bis.** — Très vite, cependant, son optimisme naturel va reprendre le dessus. A Cajarc d'abord, à Orvilliers et à Paris ensuite, commence une période de détente consacrée aux méditations sur les vicissitudes de la politique, à la pétanque, qui est de bonne publicité, et au croquet où il triche abominablement.

Oisiveté épisodique et toute relative qui lui fait d'abord retrouver sa sérénité.

bon aloi. Lorsqu'il participe aux travaux de l'Assemblée nationale, il se compose le visage digne de l'homme victime d'un monarque capricieux, mais que l'ingratitude n'a pas marqué des lignes de la rancœur. Sauf lorsqu'il s'agira de mater la rébellion de quelques U.N.R. irrités par l'affaire de l'embargo sur les armes à Israël, les interventions du député du Cantal seront rares et discrètes, comme s'il voulait se perdre dans la piétaille parlementaire.

Certains s'y trompent. « Pompidou, c'est un prix à réclamer », ironise Guy de Rothschild comme on parle d'un cheval dont la carrière a déçu.

« Encore six mois et il sera oublié », prédit le directeur d'un grand quotidien du soir.



Le temps de sa traversée du désert. Il lui arrive d'interroger les cartes.

Quand vient octobre, reposé et détendu, il est fin prêt pour une rentrée en force. Sa première tâche est de se dénicher des bureaux bien à lui d'où il pourra observer la conjoncture sans être lui-même trop surveillé.

Une fois de plus, c'est l'ami Fillon qui intervient. Il met à sa disposition un vaste appartement dans un immeuble cossu du boulevard de Latour-Maubourg, propriété de l'ancien trésorier du R.P.F. On l'aménage en hâte de manière fonctionnelle. C'est de ce Matignon-bis, situé à une portée d'arquebuse de l'Elysée, que le « déchu » va entreprendre la reconquête de sa puissance perdue. Il y reçoit ses informateurs, ses clients et ses hommes — qui sont nombreux aux postes clefs de l'Etat (1).

Mais il lui faut encore agir avec patience et dissimulation. Pendant sa « traversée du désert », qui ne dure qu'un automne, Pompidou manifeste une discrétion de

Plus pertinent pour une fois, le comte de Paris a deviné ce que cache l'apparent désintéressement de l'ex-Dauphin : « Il prépare la VI^e République, la sienne, en vantant la V^e, en condamnant la IV^e et en imitant la III^e ».

En réalité, Pompidou a compris de quel atout de Gaulle l'a pourvu involontairement en l'éloignant des affaires : celui de n'être pas atteint par l'usure maintenant criante du régime. Il lui suffit de se tenir aux aguets, attendant que sonne l'heure de la revanche.

« La situation de réserviste n'est pas inconfortable, blague-t-il un soir de confiance. Tout dépend comment on en sort. »

La France ne va pas tarder à l'apprendre. La sortie de Pompidou débouche avec fracas sur la route qui mène à l'Elysée. Et, comme tous les chemins, celle-ci passe par Rome.

3° **Un mystère pour personne.** — 20 h 52, le vendredi 17 janvier 1969. C'est la veille d'un week-end fri-

(1) Rien qu'au gouvernement, Pompidou compte trois ministres qui lui sont acquis : Ortolu, Guichard et Chirac. Dix préfets lui doivent leur avancement. Et l'on prétend que certains d'entre eux adressaient un double de leurs rapports boulevard de Latour-Maubourg.



Les voies du Seigneur sont impénétrables. Mais celles de Pompidou passent par le Vatican.

leux et anodin. Dans les quotidiens parisiens, on se prépare à boucler la première édition, quand, soudain, les télescripteurs crépitent. Flash du bureau italien de l'Agence France-Presse : « Georges Pompidou candidat à la présidence de la République ».

Immédiatement la ruche politique se met à bourdonner. Une affaire d'Etat commence, sous le masque plaisant d'une comédie à l'italienne.

Ce voyage italien de l'ancien chef du gouvernement, personne n'y a d'abord prêté une attention particulière. Il s'agit d'un déplacement privé où la dégustation des spaghetti dans les trattorias de la piazza Barberini alterne avec les rencontres, normales à ce niveau, de personnalités comme MM. Nenni, Rumor et Fanfani.

A peine a-t-on tiqué sur des photos montrant Claude Pompidou, en mantille noire, agenouillée telle Marie-Madeleine repentante aux pieds du Pape, sous le regard de son mari en frac et cravate blanche, comme l'exige le protocole. Edifiante image qui a pourtant la valeur d'une indication : elle servira plus tard à vaincre la méfiance de l'immense clientèle électorale catholique qui n'ignore pas que Pompidou fait surtout ses dévotions à Saint-Tropez.

Quelque chose se prépare donc qui va se concrétiser ce vendredi soir à 19 heures, dans un petit salon de l'appartement 151 qu'occupent les Pompidou au Grand Hôtel.

Les journalistes connaissent bien ce vieux caravansérail récemment retapé au goût du jour. On y présente au même moment les dernières créations de la mode masculine. Mais ce n'est pas pour parler chiffons que le rusé pèlerin du Vatican a convoqué les journalistes de la presse française choisis parmi les plus représentatifs.

Il y a là Jean Neuvicelle de « France-Soir », Bernard Noël du « Figaro », Nobécourt du « Monde », Mengin de l'A.F.P., un ancien des Forces Françaises Libres, bien revenu du gaullisme (2) et trois reporters de radio : Jacques Chapus de R.T.L., John Pasetti d'Europe 1 et Pierre Robcis de France-Inter. Bref, tout ce qu'il faut pour donner le retentissement nécessaire à une éventuelle déclaration.

Elle vient très vite. Pompidou, tout sourire et amabilité, amène d'emblée ses invités sur le terrain politique.

« Vous avez raconté que je faisais du shopping, reproche-t-il gentiment à Mengin. Je ne suis pas ici pour cela. J'ai eu des conversations importantes... »

Surprise chez les journalistes : leur hôte semble parler en successeur de l'actuel chef de l'Etat, jetant à l'étranger les bases d'une politique d'avenir. L'homme de l'A.F.P. appuie crûment :

« On a l'impression que vos voyages vous préparent à traiter avec des personnalités auxquelles vous auriez affaire si vous étiez appelé à de plus hautes fonctions. »

Et il pose la question : « Serez-vous candidat ? ».

Enveloppé dans la fumée de sa Winston, l'Auvergnat jubile intérieurement. C'est bien là où il voulait qu'on en vienne. Sa réponse est prête :

« Ce n'est, je crois, un mystère pour personne que je serai candidat à une élection à la présidence de la République lorsqu'il y en aura une. Mais je ne suis pas pressé. »

Secret de Polichinelle ou pas, sa divulgation par la bouche même de l'intéressé en fait un « scoop » de

(2) Robert Mengin avait, quelques mois plus tôt, publié aux Editions de la Table Ronde dans la collection « L'Histoire démythifiée » un livre de souvenirs où il se montrait sévère pour l'entourage de de Gaulle à Londres et ses méthodes de persuasion.

taille. Peut-il être livré en pâture au public ? L'ambassadeur Burin des Rozières, organisateur de l'entrevue, a bien précisé aux reporters qu'il s'agissait d'un entretien « off the record », c'est-à-dire ne pouvant être rapporté. Mais Pompidou tient à son idée. Bousculant le prudent Burin et ses consignes, il spécifie :

« C'est une conversation à bâtons rompus mais chacun peut s'en servir. »

La nuance est bien connue des professionnels de la presse. Elle signifie, en fait, que les propos, une fois convenablement rapportés, ne seront pas démentis. Dans la tiède nuit romaine, les journalistes se ruent sur les téléphones.

4° « **Jusqu'au bout.** » — A Paris, la nouvelle déclenche un incroyable vacarme. Dans une opinion inquiète, encore mal remise de la tempête de mai et de celle, financière, qui a suivi en novembre, la sortie pompidolienne provoque une vague de spéculations où chacun trouve motif à renforcer ses évidences.

Si Pompidou est sorti de sa réserve, estiment la plupart, c'est que le moment est venu de la « grande tâche » qu'a laissé espérer de Gaulle en remerciant son Premier ministre en juillet dernier. Pour se déclarer ainsi, il a certainement la bénédiction de l'Elysée. Donc, le général va passer la main.

Pour les autres, c'est tout le contraire : la cassure entre les deux hommes est désormais irrémédiable. Le plus jeune a décidé de jouer son propre jeu. Il est prêt à prendre la place du vieillard détesté. Et, pour brusquer les choses, il a, sans plus attendre, posé lui-même sur sa tête la couronne du dauphin.

Une certitude en tout cas : le soudain « forcing » de Pompidou a bouleversé les données de l'équation successorale. A son retour dans la capitale, le perfide feint de s'étonner du tintamarre fait autour de sa petite phrase. Il sait bien pourtant quel avantage il vient de marquer. En se rappelant au bon souvenir du suffrage universel, il a pulvérisé les espoirs de ses rivaux. Couve de Murville, devenu le nouveau favori, se voit gravement atteint dans une autorité qui demeurerait d'ailleurs bien pâlotte. Il ne cache pas son dépit. Le premier il réagit dans ce style diaphane qui lui est propre et qualifie « d'inconvenante » la déclaration romaine. Debré, « l'héritier spirituel », passe de la première réserve à la territoriale. Giscard, de son côté, voit lui échapper la combinaison de modérés qui aurait été son marchepied vers la présidence. Pour Edgar Faure, enfin, qui penchait plus à gauche, la route aussi est coupée.

Mais tandis que les milieux politiques supputent les raisons et les chances de la remontée de l'ex-n° 2, l'Elysée reste étrangement silencieux.

Soudain, au Conseil des ministres du mercredi 22 janvier, la contre-bombe éclate. Péremptoire, le général fait savoir aux Français qu'il ne partira pas. Réélu pour sept ans, il a « le devoir et l'intention de remplir son mandat jusqu'à son terme ».

On croit savoir qu'en privé de Gaulle avait laissé percer une stupeur irritée : « Pourquoi donc Pompidou a-t-il fait cela ? ».

Nouvelle poussée de fièvre. Le désaveu est cinglant. Pompidou aurait-il fait un pas de clerc en parlant trop tôt ? Publiquement remis à sa place, l'imprudent ambitieux va-t-il devoir rentrer dans le rang et cette fois pour toujours ?

On s'interroge encore quand, le 2 février à Quimper, après avoir amusé le parterre en citant quatre vers de son

oncle le barde breton, de Gaulle annonce le referendum sur la réforme du Sénat et la Régionalisation. Provisoirement, il reprend l'initiative.

5° **Les bottes du guide.** — Onze jours de suspense et une nouvelle bravade arrive de Genève. A l'Hôtel des Bergues, où flottent encore les ombres de Briand et de Laval aux beaux jours de la S.D.N., Pompidou préside un dîner organisé par le Cercle français.

La veille, Debré avait donné des instructions à notre ambassadeur à Berne pour éviter que les invitations prennent une allure officielle. On attendait 350 convives à 36,50 francs suisses le couvert. Ils sont 750, impatients d'entendre les propos de l'hôte du jour.

Ils en seront pour leurs frais, car Georges se contente de brosser un tableau prudent de dix années de politique gaulliste. Son coup d'éclat, il le garde pour le lendemain soir, devant les cameras de la télévision suisse.

Interrogé sur son avenir, le député du Cantal relance comme au poker : « J'aurai peut-être, si Dieu le veut, un destin national ».

Cette fois, le Rubicon est franchi. Et de quelle manière ! Le candidat à la magistrature suprême ose revendiquer cette légitimité supérieure, domaine réservé de l'Homme Providentiel. Il chausse les bottes du Guide. Comme lui, il se veut « oint du Seigneur ».

En ce même soir, où d'une terre étrangère vient d'être lancé le grand défi qui provoquera sa perte, de Gaulle est à la Comédie-Française au côté de son protégé Bokassa, le roi nègre de la République Centre-Africaine venu quémander quelques subsides.

On joue le Cid et Don Diègue déclame :

*O rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie,
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !*

Quels sombres desseins habitent ce soir-là les pensées du vieil homme ? Quelle combinaison commence-t-il à ruminer, lui, le maître de toutes les ruses, pour déjouer l'escalade de son jeune rival ?

Encore quelques jours et le « Brutus auvergnat », comme l'appelle Vallon, l'apprendra à ses dépens. Entre temps, il y aura d'étranges manœuvres. Chaban-Delmas a tout à coup estimé qu'il était urgent de convier Pompidou à déjeuner en tête-à-tête. De Gaulle l'apprend et gronde :

« Votre ami a utilisé la télévision suisse pour me faire savoir qu'il n'acceptera plus de servir l'Etat sous ma direction et qu'un seul poste lui convient : le mien. Qu'il se taise ! ».

Qu'importent ces avertissements. Sur l'échiquier chinois qu'affectionne Pompidou, les pièces sont en place. Il ne sait pas encore que l'une d'elles manquera de peu de compromettre son irrésistible ascension.

Et cette pièce, c'est sa Reine.

II. - LA FEMME DE CÉSAR

1° **Un certain Markovic.** — Lequel des deux va l'emporter ? L'entrepreneur quinquagénaire qui vient de lancer ce défi insolent ou le vieux monsieur qu'une Offre Publique d'Achat contraint à batailler pour sauver sa suprématie ?

En cette fin d'hiver, c'est moins la politique que la haute finance qui passionne les Français. Une fantastique



Markovic : ah, si les morts pouvaient parler !

empoignade a réveillé la Bourse : elle oppose une firme ambitieuse et dynamique, Boussois, à la puissante mais trois fois centenaire maison Saint-Gobain. Enjeu : le titre mondial de « Grand du verre ».

Si féroces sont les péripéties du match qu'elles éclipsent quelque peu une O.P.A. d'un autre genre : celle que Pompidou a, des rives du Tibre et du Léman, lancée sur l'Elysée. Pas pour longtemps. Une machination au parfum de scandale galant se trame dans les coulisses du Pouvoir. Elle va tout faire rebondir.

Le mardi 4 mars, entre la dernière chanson de Dutronc « *Je suis un aventurier* » et deux glapissements de Michel Polnareff, *France-Inter*, le poste le plus écouté de l'hexagone, diffuse une information qui laisse les auditeurs pantois : les avocats de Marcantoni, un truand arrêté depuis janvier et seul inculpé de l'affaire Markovic, ont demandé « dans l'intérêt de l'enquête » l'audition de M. et Mme Pompidou.

Arrêtons-nous un instant sur cette première anomalie. La nouvelle, qui sera répétée à chaque bulletin horaire, provient directement des services de l'O.R.T.F., lesquels sont étroitement contrôlés, comme on sait, par le cabinet de Le Theule, secrétaire d'Etat à l'Information.

Personne n'a pris la précaution d'en demander confirmation au magistrat instructeur de Versailles, le juge Patard.

L'agence « France-Presse », pour sa part, le fera ; mais APRES la radio. A 13 h 34, une dépêche portant paradoxalement la mention « Urgent » annonce à son tour la demande d'audition, comme si quelque feu vert venu de plus haut s'était entre temps allumé.

Plus de doute : c'est une torpille de taille qui vient d'être lancée sous les pas du candidat déclaré. Et une torpille téléguisée.

Jusqu'ici « on » s'était borné, non sans malignité, à laisser courir dans les salons de la capitale et les antichambres de la politique, la rumeur légère de la calomnie ; en donnant à Basile le visage et les puissants moyens de la propagande gouvernementale, « on » accrédite maintenant au grand jour ce qui se dit sous le manteau.

Pour la première fois, l'ex-Premier ministre et son épouse sont officiellement mêlés à l'affaire Markovic. Il y a pourtant six mois qu'ils sont pris dans ses remous.

2° Une nauséabonde affaire. — Six mois plus tôt, le 1er octobre, la police a découvert dans une décharge publique des Yvelines, près de Plaisir, le corps d'un homme assassiné. La victime a reçu une balle dans la tête et son cadavre a été soigneusement emballé dans un sac de jute et l'enveloppe plastique d'un matelas.

Banal règlement de comptes en apparence ; rien ne permet d'identifier l'inconnu et cette dépouille anonyme s'apprête à passer au compte des profits et pertes du crime, quand un hasard fait découvrir du nouveau : le mort de Plaisir (un nom qui prendra la valeur d'un symbole) est un jeune exilé yougoslave, Stefan Markovic, et il est bien connu d'un certain Tout-Paris.

Ancien secrétaire-garde-du-corps de l'acteur Alain Delon et de sa femme Nathalie, affectueusement lié à l'intimité de ce couple célèbre jusqu'au jour où on l'a brutalement congédié, le beau Stefan s'est taillé une réputation de play-boy à tout faire dans un monde frelaté où l'on ne sait plus quoi inventer pour se distraire.

Drogue, chantage, vengeance d'un mari trompé, tous ces mobiles peuvent être évoqués pour expliquer son trépas. On parle aussi de parties de poker truquées. On parle surtout de parties plus spéciales qui se déroulaient dans les riches résidences secon-



Ça l'affiche mal... mais le conseil est bon.

daïres de l'Ouest parisien. Le Yougoslave en était l'organisateur et, volontiers, le participant, avec une vaillance qui lui valait auprès des dames le surnom de « taureau ». Il y trouvait l'occasion de se faire de l'argent, des relations et des souvenirs. Bref, un personnage sans scrupules et compromettant.

Très vite ce fait-divers de quatrième page devient une affaire de haute-police. Le gratin de la « Criminelle » s'en empare, imposant un secret absolu sur les pistes quand il ne s'emploie pas à les brouiller.

Devant tant de mystère, le public flaire un scandale politico-mondain. Des noms importants commencent à circuler et *Le Figaro*, le premier, n'hésite pas à situer « la femme d'un ex-ministre » dans les sarabandes dont l'obligeant voyou était le maître de ballet.

C'est désigner, à mots couverts, Claude Pompidou. Son penchant pour la « dolce vita » et les distractions en bande dans les « boîtes » tropéziennes n'est-il pas notoire ?

Tout, dès lors, semble s'enchaîner. Markovic avait la fâcheuse manie d'emporter un appareil « Polaroid » dans ses joyeuses soirées et de s'en servir utilement. Parfois même c'était une caméra. Il s'était ainsi constitué, sur des personnalités en vue, un stock de documents à faire rou-

gir un régiment de zouaves mais susceptibles de se transformer en redoutables instruments de chantage. Et c'est, justement, parce qu'il devenait exigeant et gênant, qu'on avait décidé de le supprimer.

Amalgame commode qui confond deux aspects de l'affaire : l'assassinat de Stefan, d'une part, et les à-côtés galants fâcheusement mis en lumière par sa mort.

S'il est bien évident que les Pompidou n'ont « rien à voir avec ce fait-divers », comme ils vont se trouver d'ailleurs obligés de le faire savoir, d'aucuns s'empressent d'exploiter... le reste.

3° **Comme un tigre blessé.** — Tandis que patauge l'enquête, le bruit se répand, un peu avant Noël, que des photos et des bouts de films sont à vendre aux plus offrants ; on les propose aux ambassades, aux journaux, aux partis d'opposition et jusqu'aux services secrets de certaines puissances étrangères. Il se trouve même beaucoup de gens pour jurer les avoir vus !

La plupart du temps, ces scabreux documents n'ont existé que dans les imaginations mais certains ont réellement vu des photos-montages passablement scandaleux où il faut l'œil d'un professionnel pour distinguer le truquage.

Qui a conçu et fait reproduire ces « collages » ? Un parfum de barbouze, on le constate très vite, entoure cette peu reluisante opération.

Hors ces faux grossiers, y-a-t-il vraiment des photos ? Claude Pompidou, en fait, n'a jamais fait mystère de son goût pour le bronzage. Il se trouve qu'au printemps 1962, des photographes « à la sauvette » prirent plusieurs clichés peu discrets de ses bains de soleil en compagnie de trois ou quatre amies sur une plage proche de St-Tropez. Ce sont ces photos qu'on évoquera près de sept ans plus tard. Or, il n'y a vraiment pas là de quoi fouetter un chat.

Mais ce genre de coup bas est imparable et Pompidou en fait la désagréable expérience. Lorsqu'on lui rapporte certains ragots qui ont pour origine le cabinet de son successeur à Matignon, il gronde « comme un tigre blessé », rapportent ses intimes.

C'est dans ce climat équivoque qu'éclate la bombe du 4 mars. Elle va le faire passer de l'amertume à la fureur.

4° Un soir à la cuisine. — Quels terribles secrets a-t-on bien pu déterrer pour plonger à nouveau Pompidou dans le bain de l'affaire Marcantoni étouffée depuis six mois ?

C'est un vague souvenir du frère de la victime, Alexandre Markovic. Homme d'affaires installé à Belgrade, il s'est rendu à Paris pour témoigner et, devant le juge Patard, il a affirmé avoir dîné, un soir de mars ou de mai 1967 — il ne sait plus exactement — en compagnie de Pompidou et de sa femme dans la cuisine (!) des Delon, avenue de Messine.

L'allégation sera, par la suite, démentie par l'acteur. Mais ce qui lui donne quelque crédit, c'est que les Delon et les Pompidou se connaissent et sympathisent (3).

Dans l'esprit des défenseurs de Marcantoni — l'un d'eux est l'avocat gaulliste Vaschetti — il s'agit de démontrer, par l'audition de TOUS les témoins, que ce dîner n'a jamais eu lieu. Ainsi ils discréditeraient Alexandre Markovic, accusateur n° 1 de leur client.

Bien mince histoire en vérité. Mais la manière dont elle a été lancée montre à qui elle profite.

Le juge Patard peut seul décider s'il doit, oui ou non, donner suite à cette surprenante exigence. Or, l'instruction est en principe secrète. Devant la qualité des témoins, il est inimaginable que ce magistrat scrupuleux, avant de donner confirmation à l'A.F.P., n'ait pas pris l'avis du Parquet général, lequel, à son tour, a dû en référer à la Chancellerie.

Qui est à cette époque Garde des Sceaux ? Capitant, l'ennemi juré de Pompidou, l'homme qui l'a traité de « crétin » et de « couleuvre », avant d'avaler celle-ci sous forme d'un maroquin ministériel.

Sur le bouillant Capitant, templier de la gauche sous la bannière de la Croix de Lorraine, la candidature de l'Auvergnat-au-destin-national a fait l'effet d'un électrochoc. Il accuse Pompidou d'avoir trahi de Gaulle au profit du grand capital. Et il n'est pas seul à voir dans cette mésaventure judiciaire l'occasion de lui barrer la route. Tout un clan gaulliste travaille à la perte de « Bougnaparte ».

Lorsque, quelques semaines plus tard, en pleine campagne présidentielle, M^r Isorni tentera de relancer la demande d'audition avant qu'elle ne devienne impossible, le célèbre avocat laissera entrevoir la

(3) Alain Delon reconnaîtra d'ailleurs avoir à plusieurs reprises rencontré Pompidou dans des dîners en ville. « On a parlé cinéma... il me paraissait amateur... Ça l'amusait que j'aie joué le rôle de Chaban-Delmas dans « Paris brûle-t-il » (Confidences faites à Olivier Todd).

férocité de ce règlement de comptes entre gaullistes. Il évoquera l'interférence dans le cours de la justice « d'un ou plusieurs personnages inconnus et puissants » et la « recherche assidue d'un témoignage mettant en cause Mme Pompidou ».

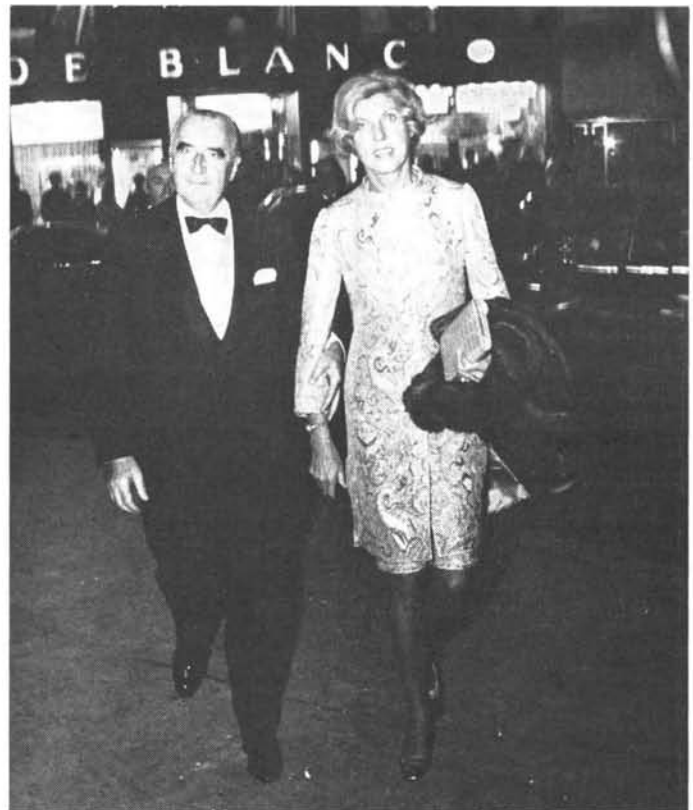
Quel témoignage ? Au début de l'enquête, un certain A... malandrin étranger détenu à Fresnes, avait fait savoir qu'il en savait long sur les hautes relations de Stefan Markovic. Parmi elles, assurait-il, figurait Mme Pompidou.

De l'échelon le plus élevé, parvint alors l'ordre de recueillir ce témoignage probablement fantaisiste et, en tout cas, hautement suspect et de mentionner sur les procès-verbaux TOUS les noms cités.

D'où venait cet ordre ? C'est un des mystères de l'affaire. Mais, là encore, l'opération était signée.

5° Par la barbichette. — Avec une surprise grandissante et peinée, Pompidou a regardé monter la marée de la calomnie. Il se sent pris dans un piège infernal.

En dix minutes, pourtant, il pourrait en finir une fois pour toutes : il lui suffirait de se présenter spontanément



Le couple Pompidou à la sortie de l'Opéra, le soir du 4 mars : « Rien à voir avec ce fait divers ».

chez le juge Patard. Seulement, son arrivée sous les flashes des photographes au Palais de Justice de Versailles serait d'un effet électoral déplorable.

Une fois déjà, dans le courant de l'hiver, il a écrit à de Gaulle pour se plaindre des attaques dont il était l'objet. Le général l'aurait assuré de sa compréhension. Mais était-il sincère ?

Le communiqué de *France-Inter*, le 4 mars, est pour lui le signal d'alarme. Ses ennemis n'ont pas désarmé. Puisqu'ils veulent sa perte, il lui faut se battre. Et vite !

Première et habile riposte : dans une note très sèche, remise l'après-midi même à la presse, Pompidou déclare que « l'ancien Premier ministre du général de Gaulle et son épouse sont totalement étrangers à l'affaire ».

Inutile de souligner : chacun comprend que la femme de César ne saurait être soupçonnée. Salir les Pompidou ce serait salir le Guide en personne.

Il fait mieux : nourri dans le sérail et connaissant ses méthodes, il les utilise à son tour. Lui aussi sait des choses...

Avec une violence soudaine qui lui fait taper sur la table, il laisse planer une sourde menace devant des journalistes sidérés, et notamment Pierre Bénichou du *Nouvel Observateur*. Écoutons-le raconter la colère pompidolienne en style indirect (4).

« Comment ose-t-on ainsi laisser figurer le nom de sa femme... Comment la Chancellerie a-t-elle pu laisser passer cela... Comment a-t-on pu faire preuve d'une telle ingratitude dans un domaine où il s'est montré lui-même compréhensif et même — au sens propre du mot — prévenant ? Qui sont ces gros-siers, ces impudents qui ne renvoient pas l'ascenseur ? ».

Terrible et inquiétante petite phrase. On se demandera longtemps qui elle vise et de quelles ténèbres s'enveloppent les louches complicités de la V^e.

Toujours est-il qu'elle est entendue. Dès le lendemain, on apprend que le ménage Pompidou est convié à dîner à l'Élysée. Et Capitant, imperturbable dans la retraite élastique comme dans l'offensive, s'empresse de dénoncer « les rumeurs mensongères répandues autour de l'affaire Markovic et qui visent certaines personnalités ».

« Autrefois, on chantait : « Tu me tiens, je te tiens par la barbichette... ». Il va falloir modifier les paroles : les chefs gaullistes se tiennent de nos jours par un tout autre endroit ! », constate *Le Canard Enchaîné*.

L'ironie glisse sur Pompidou. Il respire, mais il a senti passer le vent du boulet et il sait désormais combien sera lourde cette auréole tropézienne qui pèse sur ses ambitions. Il lui faut à tout prix l'arracher s'il veut rassurer les bien-pensants.

C'est la morale d'une histoire qui ne l'est guère : la femme de César y aura au moins appris à choisir ses fréquentations et ses distractions.

(4) *Nouvel Observateur*, 10 mars 1969.



— Toi, tu vas apprendre à tricoter.
(Dessin de Moisan)

III. - LE GRAND CLAMART

1^o **Le referendum des deux peurs.** — Mardi 19 avril. Sur les écrans de télévision, de Gaulle se prête au jeu des questions préparées avec le compère Michel Droit. Depuis le début du mois, les Français sont devant le referendum comme s'ils avaient « un oursin dans la main », selon l'image inventée par Giscard d'Estaing qui se prépare, en ce qui le concerne, à le rejeter.

De Dunkerque à Nice, on a retardé le dîner pour écouter, une fois encore, l'appel incantatoire du monarque à son déclin. Mais ce soir la magie ne joue plus. Un ministre, découragé, l'a constaté : « C'est la voix qui déclame dans le désert ».

Observation lucide. A la veille de cette consultation entourée d'obscurités, condamnée par le Conseil d'Etat comme illégale, le Régime au nom duquel l'entêté vieillard lance un ultime pari suinte l'aigre odeur de l'agonie.

Comme par une involontaire prémonition, le dimanche précédent, la télévision affichait le film « Boulevard du Crépuscule ».

Tout indique en effet que la fin approche. Partout la colère monte : les grèves se multiplient, les paysans grognent, les cadres et professions libérales regimber. Les notables eux-mêmes se fâchent : père de la réforme proposée aux électeurs, Jeanneney a dû faire fuir sous les huées le congrès des Maires.

Signe plus inquiétant, la France des modérés, celle qui l'an dernier a sauvé la V^e en faisant front contre les drapeaux rouges et noirs, cette France honnête et laborieuse entre à son tour dans la révolte : pendant toute une longue journée, commerçants et artisans ont en masse baissé leurs volets.

Insensible aux humeurs souterraines du pays qui lui crie sa lassitude, de Gaulle s'accroche ; une fois de plus il va user de son arme favorite : le chantage au départ. Paternelle dans la première partie de son interview, il tourne soudain vers les téléspectateurs un visage qui s'est durci et, martelant les mots, prononce son ultimatum :

« De la réponse que fera le pays à ce que je lui demande va dépendre évidemment soit la continuation de mon mandat, soit, aussitôt, mon départ. »

Voici donc les électeurs devant un choix décisif. D'une simple modification technique des institutions, on est passé au plébiscite pur et simple. Avec, à la clef, le retour, impensable il y a un mois, du général à Colombey.

C'est le referendum des deux peurs : d'un côté celle de délivrer à de Gaulle un blanc-seing qui concentrera entre ses mains tous les pouvoirs (5) ; de l'autre, celle de le renvoyer dans son village avec son chagrin, laissant le pays aux prises avec ce chaos dont il l'a, une fois de plus, menacé.

Ce dimanche 27 avril, entre la Saint-Marcellin et la Saint-Aimé, tout va se jouer entre ces deux réflexes élémentaires.

Malheureusement pour de Gaulle, dans son machiavélique calcul une donnée est faussée : son successeur est là, tout prêt, tout rassurant. Et c'est Pompidou. La

(5) Quelques jours avant que ne soient officiellement connus les textes référendaires, une révélation de l'hebdomadaire « Minute » avait éclairé l'opinion sur les dangers de certaines dispositions. En cas de victoire du « oui », il aurait suffi des voix des députés de la majorité, plus une, pour modifier la constitution. De Gaulle pouvait se faire proclamer Président à vie ou instituer le 3^e Empire.



Pour supplanter le général, Pompidou n'hésite pas : il marche sur l'oui.

candidature du député du Cantal a cassé un vieux ressort électoral du gaullisme, rendant dérisoire l'épouvantail de la Révolution. N'est-il pas l'homme qui a maté celle de Mai ?

Ainsi naissent les malentendus. Les plus fidèles eux-mêmes contribuent à ancrer l'idée dans les esprits. Pour un Vallon qui fulmine : « Ils veulent s'affranchir de César, ils auront César Birotteau ! », beaucoup commencent à penser que l'aspirant au destin national représente une solution de rechange plus raisonnable.

Problème pour le pouvoir : faut-il tenir Pompidou à

l'écart de la campagne, au risque d'étaler la rupture au grand jour, ou le récupérer, quitte à le voir recueillir plus d'applaudissements que la vedette ?

Longtemps de Gaulle hésite, partagé entre la rancune et ce mal nécessaire. Finalement il cède aux conseils de Couve de Murville. On fera du rebelle « l'otage du oui ». Il sera mis sur un pied d'égalité avec les ténors de l'inconditionnalité : dix minutes à la télévision, un grand meeting à Lyon et le final au Palais des Sports.

C'est compter sans l'astuce du prisonnier.

2° Le langage du dauphin. — Contraint de naviguer dans les eaux mêlées d'une opinion dont les courants peuvent, à la moindre faute, le précipiter sur les récifs ou s'abîmenter tant d'ambitions, le malin Pompidou ne perd pas la boussole. Pendant ces journées où va se décider sa chance, il aura une conduite exemplaire.

En apparence du moins !

Car à travers ses protestations de fidélité — mot qui reviendra dans chaque discours — c'est son propre personnage de candidat du rajeunissement qu'il met en avant, sachant intimement que la fidélité à de Gaulle est en perte de vitesse. L'important, ce n'est pas ce qu'il dit pour le présent, mais ce qu'il suggère d'un sourire en biais, d'un ton bonasse de chanoine, pour l'avenir.

Analyse clinique de l'écrivain Fabre-Luce dans le quotidien « Combat » sur le comportement pompidolien : « Le dauphin cétacé est un animal remarquable, doté d'un énorme cerveau et capable de jouer des jeux très complexes. Il dispose même d'un langage. Malheureusement, il est limité (...) il ne peut dire tout ce qu'il voudrait exprimer, il peut seulement nous inviter à le deviner... ».

Les électeurs, eux, ont deviné.

Que ce soit au stade de Colombes où il assiste à la rencontre France-Galles, à la feria d'Arles où le matador Miguelin lui dédie un taureau, dans les banquets où il laisse entendre qu'une réforme « peut toujours s'améliorer », le champion de Montboudif constate de plus en plus l'approbation d'un public complice.

Confirmant les rapports secrets des préfets, un sondage du *Figaro* publié dans la semaine précédant le scrutin vient jeter l'alarme. Pour la première fois depuis onze ans, ceux qui font confiance à de Gaulle deviennent la minorité.

« Il est permis d'estimer, conclut benoîtement le journal du Rond-Point, que les déclarations de M. Pompidou ne sont pas étrangères à cette évolution. »

Fureur des inconditionnels. Une sournoise propagande laisse entendre que « Bougnaparte » souhaite le succès du « non ». A Saint-Flour, la mine offusquée, il repousse avec mépris, « quelles que puissent être mes vues sur l'avenir », les insinuations qu'on lui prête.

« Nous ne sommes plus à l'époque où le roi pouvait craindre les barons. »

« Sauf le baron du Cantal », rétorque du fond de la salle un conseiller général, sceptique comme tout bon cantalou.

3° Ceux qui détiennent l'espérance. — Au reste voici qu'approche l'heure de la vérité. De Gaulle est un condamné en sursis. A la télévision, celui qui n'est plus un Dauphin mais le Prétendant s'avance, masquant les armes de la mise à mort.

L'après-midi même un émissaire est venu le sommer de proclamer publiquement qu'en cas de victoire du « non » il ne serait pas candidat à l'élection présidentielle.

Manœuvre désespérée et déraisonnable. L'œil sévère sous le charbon des sourcils, le réserviste de la République commence par faire remarquer qu'il n'a pas eu accès au petit écran depuis dix mois. Puis il rappelle « le lien que les événements de mai ont créé entre une grande partie du pays et lui-même ». Sa péroraison, larmoyante et pompeuse, est un chef-d'œuvre de ruse. Les téléspectateurs verront Pompidou se désigner de l'index au moment où il entonne le couplet sur l'avenir et la fidélité ! On ne saura jamais si le geste était involontaire.

La parole est aux urnes. Au Palais des Sports, dans une adjuration échevelée, Malraux tentera encore d'em-



Capitant grimace. La « couleuvre » est restée dans sa gorge.

pêcher le sacrilège en prophétisant qu'il ne saurait y avoir de « gaullisme sans de Gaulle ».

Mais les dés roulent. Ils vont renvoyer à l'Histoire, dans la réserve des hommes providentiels, celui qui s'abaisse pourtant à mendier un délai de grâce.

Le vieil homme a-t-il deviné l'issue du combat ? Avant de s'éclipser vers sa tour d'ivoire de la Boissellerie, il laisse une énigmatique consigne « à l'armée de ceux qui le sou-

tiennent et qui, de toute façon, détiennent l'espérance de la Patrie » (6).

Au soir d'un frais dimanche de printemps, ces modernes Pythies que sont les ordinateurs apprennent aux Français qu'ils ont refusé la dictature du malheur. Le « non » l'emporte par plus de 1 100 000 voix et dans 71 départements sur 95.

4° **Le grand grenouillage.** — Dans le camp des vaincus c'est la consternation et plus souvent le désarroi. Couve de Murville, la parole égarée, y ajoute en évoquant des troubles possibles. Tout va-t-il être remis en question ?

A deux heures du matin au « New Jimmy's », Françoise Sagan, Jacques Chazot et l'ex-mannequin Bettina, paraissent noyer la déconvenue du référendum dans le scotch des gros chagrins. Un noctambule s'approche :

— Alors, on pleure la défaite du grand Manitou ?

— Pas du tout, répond Chazot d'un ton pointu. On s'entraîne pour la victoire de Georges.

Qu'attend donc Pompidou ?

Claquemuré dans sa « Maison Blanche » d'Orvilliers, il a appris, entre deux levées de bridge, par un coup de téléphone d'Olivier Guichard, que tout était accompli. Pendant la journée du lundi, il laisse les uns se réjouir, les autres pleurer le Père. Délai décent. Mais les orphelins du gaullisme semblent s'habituer très vite à vivre sans leur guide qui promène sa fureur sous les ombrages de Colombey : un intense grenouillage politique a déjà commencé.

Dans la matinée du mardi, sans avoir consulté les instances du régime, Pompidou rend publique l'annonce de sa candidature : « J'ai résolu de me présenter aux suffrages des Français. En le faisant, j'ai le sentiment d'obéir à mon devoir... » (7).

Il était temps ! Depuis 24 heures Giscard menait une course éperdue pour reprendre l'initiative en cherchant « un homme d'expérience capable de succéder à un homme exceptionnel ».

Avant d'aller vainement proposer ses services au président Alain Poher qui, en vertu de la Constitution, assure l'intérim de l'Etat, le chef-cactus a tenté de décider Pinay. Mais l'homme-au-chapeau-rond est resté évasif. Il connaît trop son Giscard.

« Quand j'ai quitté le gouvernement en 59, rappelle-t-il, il m'a dit : « Laissez-moi le temps de mettre mes dossiers en ordre et je vous rejoins ». Il faut croire qu'il avait beaucoup de dossiers, car je l'attends encore ».

Quelques heures plus tard, « Pullman », toute honte bue, viendra demander l'aman à Pompidou, à l'issue d'un marchandage vaudevillesque qui lui vaudra cette flèche de la part de son propre groupe : « Finalement, notre cactus, c'était un artichaut ».

Du côté gaulliste, les barons sont partagés entre la grogne et le ralliement. Si le gratin s'incline, sauf Debré qui boude, d'autres se rebiffent. Réunis sous la présidence de Robert Poujade, les secrétaires fédéraux de l'U.D.R. éprouvent le besoin de donner un coup de semonce en précisant « qu'ils ne s'écarteront pas de la voie tracée par de Gaulle ». Le fameux « Front du Progrès » de Jacques

(6) Dans sa dernière allocution, le chef de l'Etat avait suggéré qu'on lui accorde trois ans pour achever son œuvre, après quoi, il se retirerait. Selon des rumeurs difficilement contrôlables, de Gaulle aurait également envisagé dans les heures qui précéderont son abdication de passer outre au verdict des électeurs et de faire appel à l'armée pour se maintenir au pouvoir.

(7) Deux ans plus tôt, Pompidou se déclarait humblement indigne de l'Elysée : « Je me dis souvent que si de Gaulle partait, il faudrait être fou pour aspirer à une telle succession ».



Avion et hélicoptère : tous les moyens sont bons pour battre la campagne.

Dauer s'institue le gardien des grandes options gaulliennes. Quant à Capitant, il tonne : « Ce qui arrive est la faute de Pompidou... Je ferai campagne contre lui ! ».

Un instant il envisage même de poser sa candidature, mais il se bornera à faire coller dans les rues de Paris des affiches jaunes portant une Croix de Lorraine barrée de noir avec comme titre : « L'emblème du reniement ».

De son côté, Louis Vallon s'est mué en Grand Inquisiteur. Il s'emploie à réunir les éléments d'une accusation qui confondra les traîtres :

« J'ai la preuve, dit-il, qu'un complot, dont Pompidou était l'âme, a été ourdi de longue date pour provoquer la chute du général. Je vais écrire un livre là-dessus. Des amis m'ont conseillé de l'intituler « Le Grand Clamart ». En effet, l'attentat a réussi... »

Mais pour l'aspirant à l'Elysée, le plus grand péril ne vient pas de ces trublions. Le chaos annoncé par de Gaulle n'est pas au rendez-vous. La machine de l'Etat tourne rond. Sans phrases creuses et sans flonflons, un brave homme s'est installé aux commandes. Il parle le langage de l'honnêteté et de la raison ; il évoque les bilans nécessaires. Et les Français, ravis, découvrent dans le simple et souriant M. Poher, amateur de trains électriques et collectionneur de papillons, un président Père Tranquille qui les repose de la Grandeur.

Là est le danger ! Un premier sondage indique qu'en cas de ballottage, Alain Poher l'emportera au deuxième tour. Plus que tout autre, il devient l'homme à abattre. C'est sur son modèle que Pompidou doit façonner son image de marque s'il veut retourner l'opinion en sa faveur.

Lui aussi va donc se présenter comme un bonhomme paisible, tout en rondeur et humilité, jouant la modération et le sérieux, promettant le bonheur à la place des tempêtes, camouflant les trompettes de la continuité sous les violons du changement.

IV. - POMPI...DUCE !

1° Une campagne à la Rothschild. — On aura rarement vu campagne électorale mettre en œuvre autant de moyens financiers (certains avancent le chiffre de 9 milliards d'anciens francs !). Certes, l'ex-directeur de la banque Rothschild a l'habitude de jongler avec les zéros, mais une question se pose tout de même : d'où vient l'argent ?

La réponse est multiple, comme l'origine des fonds. Il y a d'abord le résidu des caisses de l'U.D.R. après la grande ponction de la campagne pour le référendum. On peut aussi évoquer les fonds secrets démenagés à la hâte après le départ de de Gaulle (à son arrivée à l'Elysée, le président Poher constatera qu'en quatre mois, la V^e a mangé plus de la moitié des fonds spéciaux annuels !). Il y a encore l'argent des équipes de Foccart et celui des C.R.D. Il y a, enfin, les nombreuses cotisations « volontaires » provenant soit de sympathisants fortunés, soit d'entreprises industrielles ou commerciales plus ou moins « tapées » moyennant garanties.

Toutes ces sommes ajoutées permettront d'alimenter quelques centaines de comités de soutien, de coller quelques millions d'affiches (8), de distribuer quelques dizaines de millions de tracts. Pompidou lui-même disposera de deux avions, d'un hélicoptère, de cinq voitures, et l'incauable Guéna, qui n'arrive pas à satisfaire les 350.000 demandes de téléphone en suspens, trouvera néanmoins quinze lignes pour le secrétariat particulier du candidat.

2° Des supporters de choc. — Le surlendemain du référendum, Pompidou convoque discrètement Foccart : il

(8) Ainsi, à Villedieu-les-Poêles (Manche), petite cité de 4.000 habitants, on dénombrera 850 affiches pompidoliennes !

va avoir besoin de ses services. Foccart, en effet, contrôle 350 millions sur les 500 du budget élyséen — sans compter les énormes fonds secrets.

On imagine le marché : Foccart restera en place si Pompidou est élu, mais, en échange, il mettra à la disposition de Georges ses réseaux, ses fonds et ses dossiers. Pas tous les dossiers, cependant, car, après cette entrevue, Foccart part déjeuner à Colombey, emportant sous son bras quelques-unes des précieuses chemises qui, sans doute, ne doivent pas être confiées à Pompidou, et encore moins à Poher (9).

Congédié quelques jours plus tard par ledit Poher qui, précisément, a trouvé l'Elysée vide de dossiers et a attendu trois jours le mode d'emploi ultra-secret de la force de frappe, Foccart garde toujours le contrôle de ses réseaux et notamment du S.A.C. (Service d'Action Civique) qui a fait ses preuves au cours de la campagne référendaire. Tous ces purs héros du monde parallèle passent avec armes et bagages au service de « Bougnaparte ».

Mais, à côté de ces troupes de choc, on va voir affluer dès le déclenchement de la campagne électorale, les supporters les plus hétéroclites, voire les plus inattendus : artistes, coureurs automobiles, médecins, peintres, musiciens, sportifs, écrivains, etc.

Dominique Walter, le rejeton de Michèle Arnaud, s'installe à la tête d'une Union des Jeunes Artistes Français ; Marielle Goitschel trouve que Pompon est « un chic type » ; Jazy, à qui l'eau Perrier a coupé les jambes, en retrouve pour voler au secours de l'Auvergnat. Les Amis de Saint-Georges eux-mêmes brandissent bien haut l'étendard pompidolien, touchés sans doute par la soudaine assiduité de ce mécène qui ne peut plus voir une église ouverte sans y pénétrer.

« C'est au nom de Saint-Georges, proclame une circulaire, que nous l'aiderons à réussir, afin que dans le monde entier flotte au vent de la liberté la croix rouge de Saint-Georges sur l'éblouissante blancheur de notre drapeau ».

Heureusement pour Pompidou, il y a longtemps en France que le ridicule ne tue plus.

Les écrivains aussi se pressent en rangs serrés : Marcel et Elise Jouhandeau, pour une fois, marchent d'un même pas, suivis de Druon et de Salacrou.

A côté de tout ce beau monde, on trouve encore le général Katz de triste mémoire, des bonapartistes, les femmes-cadres etc... le professeur Félix de l'« Association des prestidigitateurs » !

3° Les affamés courent à la soupe. — Du côté politique, le spectacle n'est pas moins réjouissant. Le M.R.P. Fontanet, dit Fontanouille, qui proclamait en 1964 : « Après le gaullisme, il n'y aura pas de pompidolisme, le public n'y verrait qu'une caricature », se sent pris d'une fringale de portefeuille, passe le veston réversible et se rallie sans vergogne.

Mais le ralliement le plus spectaculaire est sans conteste celui de Jacques Duhamel. Le 22 mai, à Europe n° 1, au cours d'un « face à face » monté de toutes pièces, le pédémocrate, après avoir longuement interrogé son inter-

locuteur et sa conscience, pesé les chances d'un maroquin et simulé de dramatiques hésitations pour montrer au bon peuple combien son déchirement était grand, finit par faire acte d'allégeance. En fait, personne n'est dupe de ce numéro de grande coquette, car la coquette était déjà dans le lit de Pompidou. L'émission avait été enregistrée la veille, les questions soigneusement préparées, et Georges, un peu gamin, avait eu le mauvais esprit d'annoncer le ralliement de Duhamel avant l'émission...

Pour ne pas être en reste, Pleven, lui aussi, « donnera sa préférence à Pompidou ». Pourquoi ? Parce que « les objectifs qu'il propose aujourd'hui rejoignent ceux que j'ai, avec des amis, toujours défendus ». C'est ça, la continuité !

Dans son bloc-notes, Mauriac exulte : « J'aime bien Duhamel, et si je ne connais pas personnellement M. Pleven, j'ai beaucoup d'estime pour lui ». Embrassons-nous Folleville !

Pour mieux embobiner Giscard, rallié de la première heure que l'on avait commencé par snober, Pompidou, plus « Pompon » que jamais, rentre les griffes et fait le dos rond. Oubliés les « coups de pieds en douce quand la lumière s'éteint ». L'heure est grave ; les sondages ne sont pas brillants et il faut serrer les rangs.

— Il est possible, déclare Georges, d'obtenir l'adhésion d'hommes qui ont voté non au référendum... M. Giscard d'Estaing fait désormais partie de notre combat.

Le P.C. du boulevard de Latour-Maubourg n'est plus le laboratoire d'une pensée politique, c'est une officine de raccolage. On appâte, on jette la ligne et l'on ramène tantôt un Bertrand Motte, tantôt un Pierre Le Brun, tantôt un Georges Levard.

4° Promesses à gogo. — Si les troupes pompidoliennes sont une incroyable mixture de compagnons fidèles et de gaullistes infidèles, de centristes ralliés et d'opportunistes en tout genre, le programme est à l'image de ce conglomérat. Il faut que tout le monde y trouve son compte.

« Dans sa quête fabuleuse de voix qui se dérobent, Pompidou amorce une véritable « dégaullisation ». Depuis le 15 mai, ses critiques pleuvent sur le régime : « dramatique » est pour lui la décision du général de repousser l'Angleterre. « Accablantes » sont les modalités de l'impôt, les tracasseries administratives. « Le téléphone est une misère... Pour les autoroutes c'est la même chose ».

« La France souffre d'un excès de technocratie à tous les échelons, y compris à l'échelon gouvernemental ». Il est scandalisé par « la situation actuelle dans les lycées ». Tout cela a un fumet de discours krouchtévien sur les erreurs de Staline » (10).

Andrieu, rédacteur en chef de *L'Humanité*, aura beau jeu, au cours d'une émission à Radio-Luxembourg, de lui dire : « J'ai été frappé par la vigueur avec laquelle vous avez dénoncé la politique que vous avez menée lorsque vous étiez au pouvoir ».

Qu'importe, on n'en est plus au chapitre de la logique mais à celui des promesses. Et là, Pompidou n'y va pas avec le dos de la cuiller.

Cinquante milliards d'anciens francs par an pour les rapatriés. Des aménagements pour les travailleurs indépendants, artisans et commerçants. La mensualisation des salaires. L'indexation du S.M.I.G. non plus sur le coût de la vie mais sur le pouvoir d'achat des autres salaires. Des mesures pour aider les industriels à investir. La diminution des dépenses de prestige. La réforme des finances

(9) A propos de ces fameux dossiers, Pompidou déclarera à Radio-Luxembourg : « En ce qui concerne les dossiers, mon expérience me rend sceptique, car, à ma connaissance, il n'y a pas de dossiers à la présidence de la République ». Ainsi, de Gaulle travaillait « de chic », sans papiers ni archives. Curieux, tout de même !

(10) *L'Aurore*, 27 mai 1969.

Les jeux de l'humour et du hasard

POMPON TOMBE DANS LE PANNEAU





Avec Mènie Grégoire, la consolatrice des ondes : A vot' bon cœur, mesdames !

départementales et communales. La réduction des contraintes administratives. La décentralisation. Des autoroutes. L'expansion. La paix. Le bonheur, etc.

Tout y passe : cela donne le plus étonnant programme que jamais candidat ait osé présenter :

- J'augmenterai les crédits pour l'enfance inadaptée ;
- Je serai plus persuasif, plus conciliant, plus homme de dialogue ;
- Je suis prêt à demander que la loi sur les régimes matrimoniaux soit revue ;
- Je ne conçois pas qu'on fasse de la politique au lycée ;
- J'ai fait voter l'assurance-maladie obligatoire (pour les commerçants) mais elle est trop lourde, je me suis trompé. Si je suis élu, je la ferai immédiatement remettre en chantier ;
- Il faut donner la priorité aux vieillards..., etc.

Un tract jaune distribué sur le littoral annonce même : « Marins, pêcheurs, seul, Georges Pompidou a conscience de vos problèmes et est décidé à les solutionner en créant un ministère de la pêche. Sachez-le, votez pour lui ! ».

Pour peu que les Français aient conservé une once de mémoire, cela donne un joli salmigondis de bluff et de retournements.

— Je crois, déclare l'Auvergnat, que la surcharge fiscale est devenue trop lourde et qu'elle a besoin d'être atténuée... (alors que, sous son règne, l'impôt sur le revenu s'est accru de 128 %).

— La T.V.A. doit être modifiée et simplifiée... (alors que c'est lui qui a mis en place cette nouvelle T.V.A. tracassière).

— Je ne suis pas du tout d'avis que la petite exploitation familiale soit condamnée. Je crois le contraire... (alors que, sous son gouvernement, des milliers d'exploitations ont disparu et que le dépeuplement des campagnes n'a fait que s'accélérer).

— Il me paraît nécessaire que le statut de l'O.R.T.F. soit modifié dans le sens d'une réelle autonomie... (alors que, le 10 septembre 1966, il disait à Raymond Tournoux : « Nous n'avons pas à libéraliser l'O.R.T.F. Le statut y a pourvu et au-delà de ce que peut réclamer l'opposition. »).

On n'en finirait pas d'énumérer semblables contradictions...

Même la situation financière, pourtant plus préoccupante que jamais, ne lui paraît pas « si grave qu'on le dit ».

— Je crois en fin de compte que le fond est solide, ajoute-t-il, tandis que le rapport annuel de la Banque des Règlements internationaux précise que l'excédent français, qui était en moyenne de 750 millions de dollars par an, s'est transformé en déficit de 1.450 millions pour les paiements commerciaux et de 1.700 millions pour la balance totale des capitaux en 1968.

Mais au diable les chiffres ! Que les Français, après avoir « bien » voté, partent en vacances tranquilles. « Pompidou tient ce qu'il promet », proclame un dernier tract destiné à noyer les ultimes hésitations. Et quand Frank Casenave, député de la Gironde, vient demander au bureau du boulevard de Latour-Maubourg si M. Pompidou s'engagerait par écrit à inclure dans son programme un cer-



La « poussée communiste » vue par Pinatel.



Sous l'invocation d'un autre costaud célèbre : avec qui voulez-vous lutter ?

tain nombre d'objectifs qui paraissent essentiels aux centristes, on lui répond encore :

— Vous n'y pensez pas. Il faut croire M. Pompidou sur parole...

Ce qu'il réclame, c'est un acte de foi. Ce n'est plus Pompidou, c'est Pompidieu !

Un chroniqueur du journal *La Suisse*, Jack Rollan, stigmatisera pertinemment ce numéro de grande enjôleuse :

« Cette façon de vouloir m'envoûter me rappelle ces longs regards intenses que nous lançent les entraîneuses lorsque nous entrons dans un bar et qui font croire durant une seconde, même à l'homme averti, qu'il a tapé dans l'œil de la belle... Mais ce qui me rend plus suspect le franc regard de M. Pompidou, c'est qu'il veut me convaincre pour sept ans, alors que la menteuse du night-club n'en promet pas tant... »

« Et puis, ce qui me dérange encore plus, c'est que M. Pompidou nous avait assuré pendant six ans que tout allait mieux de jour en jour et qu'aucun régime ne pourrait faire plus de bien à la France, à l'Europe, à la paix. Si j'ai bien compris, Pompidou va sortir la France du bourbier où il n'avait pas vu qu'elle pataugeait lorsqu'il était Premier ministre ».

5° Le silence irlandais. — Alors qu'au moment de fixer les dates des premier et second tours des élections, un ministre gaulliste s'écriait, narquois : « Il n'y aura pas de second tour ! », Pompidou va, lui aussi, connaître les affres du ballottage. Malgré la formidable pression de sa propagande, il n'obtient, le dimanche 1er juin, que 43,95 % des voix (33,92 % des inscrits). Poher arrive en

deuxième position avec 23,42 % des suffrages exprimés. La bataille se transforme en duel.

Curieusement, la première réaction de l'Auvergnat va être de se tourner vers Alain Poher pour lui demander de... se retirer.

« Je voudrais espérer que M. Poher comprendra combien son retrait permettrait de poursuivre résolument et largement la politique que j'ai annoncée et définie ».

Le but est simple : il s'agit d'obtenir les voix centristes qui ont tant fait défaut. Mais le président de la République par intérim ne l'entend pas de cette oreille :

— Je ne veux pas faire cadeau de deux heures de télévision et de propagande à Duclos. Je suis second, je reste second, et je me bats.

Georges doit changer ses batteries et chercher de nouvelles alliances. Du côté de de Gaulle, en pleine ballade irlandaise, c'est le silence général (si l'on ose dire !). Pas le moindre petit mot, le moindre petit encouragement. On a bien essayé d'accréditer la thèse d'une lettre gaullienne adressée à Pompidou, mais l'astuce a fait long feu. Comble d'ironie : au premier tour, « l'Irlandais » a envoyé sa cuisinière voter à sa place, comme si l'élection présidentielle était une péripétie domestique.

Ignoré par de Gaulle, rabroué par Poher, Pompidou aura plus de chance avec l'ex-candidat Ducatel. Après avoir promis de se rallier à Poher, « Loulou » change soudain d'avis et court boulevard de Latour-Maubourg faire don de sa personne. Gros fabricant de tuyaux auquel les Travaux publics offrent de sérieux débouchés, il n'aura plus que cette manière de servir l'Etat...



Du collier tahitien au Grand Cordon de la Légion d'honneur, l'irrésistible ascension de l'enfant de Montboudif.

— M. Ducatel est un homme très sensible, conclura Pompon-le-ballotté.

Sensible à quoi ?

Un autre ralliement est plus inattendu : celui de Tixier-Vignancour. Déçu par le peu d'empressement que l'entourage d'Alain Poher lui a manifesté, l'avocat entame avec l'ex-Premier ministre ce qu'il présentera comme une véritable négociation. En échange d'une promesse d'amnistie générale, de la réintégration des généraux Salan et Jouhaud dans leurs grades et prérogatives, Tixier change de camp. Malheureusement pour lui, Salan et Jouhaud font savoir leur totale divergence de vues et les cadres de l'Alliance républicaine démissionnent en masse. Pour ses anciens amis, Monsieur T.V. est devenu M. Tourne-Veste.

6° L'œil de Moscou. — Mais c'est de l'Est que viendra le meilleur soutien-Georges. Déjà au cours de la campagne électorale, la *Pravda* avait attaqué avec violence M. Poher, européen et atlantique convaincu. Par contre, le journal soviétique, qui voit en Pompidou le seul homme capable de poursuivre la politique extérieure gaullienne, ménage l'Auvergnat.

Toutefois, cette neutralité bienveillante n'est pas suffisante. Moscou doit faire un effort supplémentaire, car si, d'aventure, toutes les voix de la gauche se reportaient sur Poher, la victoire pompidolienne serait fortement compromise. D'où une série de voyages pour le moins curieux en période électorale. C'est d'abord Robert Galley, ministre de la Recherche scientifique, qui éprouve l'urgent besoin d'aller discuter d'affaires spatiales avec les res-

pensables soviétiques. Certes, Pompidou a promis de décrocher la lune, mais ce n'est pas une explication suffisante.

C'est ensuite le très progressiste secrétaire d'Etat Jean de Lipkowski qui va signer à Moscou un accord commercial engageant la France pour quatre ans. Bizarre tout de même ce contrat à long terme, alors que le pays est en pleine période transitoire ! On est un peu moins surpris quand on se rappelle que c'est ce même Jean de Lipkowski qui servit d'intermédiaire entre Pompidou et le P.C. pendant la crise de Mai (11).

Mais tout s'explique si l'on admet que ces deux envoyés très spéciaux ont rencontré, entre deux discussions techniques, les dirigeants du mouvement communiste international. Côté français, on assure le Kremlin de la continuité de la politique gaulliste ; côté soviétique, on promet de suggérer discrètement au Parti communiste une neutralité de bon aloi pour le second tour.

Résultat : le 2 juin, les communistes décident l'abstention, privant ainsi Poher des voix de l'extrême-gauche. Et afin que nul n'ignore que les consignes du P.C. sont des ordres, Jacques Duclos prévient que le Parti aura « un œil dans chaque bureau de vote ». L'œil de Moscou, en quelque sorte.

Duclos demande également une émission à l'O.R.T.F. pour transmettre ses instructions à ses électeurs. Demande officiellement rejetée en raison des prescriptions légales

(11) Voir *Le Crapouillot*, mai-juin 1969.

concernant la campagne électorale. Mais, là encore, on trouve des accommodements avec le règlement : Duclos aura droit à la double diffusion de la conférence de presse au cours de laquelle il a défini sa ligne de conduite.

En fait, le calcul du P.C. est subtil : en favorisant l'élection de Pompidou, il assure transitoirement la continuité d'une politique extérieure qu'il approuve, mais il table aussi sur les sérieuses difficultés économiques et financières que le nouveau président de la République ne manquera pas de rencontrer. A cette occasion, il lui sera peut-être possible de reprendre l'agitation et, qui sait, si le chaos est assez violent, de ramener au pouvoir le vieux Guide (12).

Si Georges se sent maintenant rassuré par la prise de position du Parti communiste, une autre crainte naît chez ses supporters.

« D'après les chiffres de l'I.N.S.E.E., quelque 1.200.000 français sont en vacances à partir du 13 juin — car le 15 est un dimanche. Ce chiffre risque même d'être supérieur cette année, car le bac a lieu plus tôt et bon nombre de lycées, faute de professeurs, libèrent les élèves des classes autres que les terminales à partir du 11. Les familles ne vont-elles pas aussitôt prendre la clef des champs ? »

Or, comme ces vacanciers de juin ne sont pas des ouvriers, ni des fonctionnaires — l'étalement étant en France un mythe — il est vraisemblable qu'il s'agit là, à première vue, de pertes de voix possibles pour Pompidou et Poher. Et dans la proportion de deux contre une au détriment du candidat gaulliste, selon la photographie du premier tour.

(12) De Gaulle n'aurait-il pas déclaré à des intimes : « En six mois, Pompidou aura mis le pays à feu et à sang ; on viendra se raccrocher à mes basques » ?

Il s'agit donc d'aviser. Si les abstentions communistes ne sont pas gênantes — bien au contraire — il faut à tout prix éviter celles d'un autre genre. Par exemple, l'ouverture de la pêche a lieu le 15 juin. Un fanatique du goujon, ce jour-là, s'en va à l'aube. Allez donc le faire revenir avant la tombée de la nuit !

Un conseil de cabinet va se pencher sur ce problème ! Proposition : reporter l'ouverture de huit jours.

— C'est insensé, riposte M. Boulin, ministre de l'Agriculture... et de la Pisciculture. Vous allez « les » rendre fous furieux.

Finalement, on préférera, au contraire, avancer d'une semaine le martyre du poisson, comme l'on avancera de deux heures le départ des « 24 heures du Mans »... (13).

7° Un remords qui conduit loin. — Le 10 juin, au cours d'un débat sur les ondes d'Europe n° 1, Georges Leroy demande à Pompidou de s'expliquer sur sa déclaration de Rome. Un peu troublé, celui-ci répond : « Vous soulevez un problème qui est pour moi, je dois le dire, un remords... ».

A quoi Capitant rétorque : « Le remords conduit souvent au suicide, cette fois il conduit à l'Elysée ».

En effet. Le dimanche 15 juin, Pompidou est élu avec 58,20 % des suffrages (37,50 % des inscrits). L'enfant de Montboudif est président de la République ! Mais pour les Français, qui déjà le blaguent, il n'est que M. Tiers.

(13) Dominique Pado : « Les 50 jours d'Alain Poher » (Denoël).



Sept ans, c'est long ! La Présidente en baille déjà.

LECTURE

Pompidou vu par Pierre-Jean Vaillard

LA BELLE AU BOIS DORMANT

CE qui ne cesse de me surprendre depuis l'élection présidentielle, c'est que M. Pompidou, qui a tenu avec tant de vigueur, d'allant et de santé, une si grande place dans notre vie pendant quelques années, est devenu tout à fait impersonnel, voire inexistant depuis qu'il est « grimpé sur le faite ».

Il avait jadis une certaine bonhomie, une jovialité teintée d'ironie qui pouvait séduire ceux qui n'ont pas l'esprit d'observation.

Voyez-le maintenant : le masque est devenu de plâ-

tre, le regard qui avait l'air de sourire en permanence est chargé d'inquiétude.

Il n'était pas dépourvu d'une certaine allure, en pull à col roulé, en train de compter ses moutons pendant que son patron comptait ses veaux, la cigarette moqueuse, la mine fraîche.

Il avait (dans ce genre-là, bien entendu) une certaine classe. Hélas ! Comment se fait-il qu'il ait pris cet aspect si tristement endimanché depuis qu'il est à l'Elysée ? D'où lui vient ce côté Monsieur Loyal pour cirque ambulant, qui a loué son habit pour une durée limitée de représentations ? Comment le joyeux Sire de Cajarc, le séduisant quinquagénaire sportif et décontracté, du genre qui sème de la minette derrière lui pour retrouver son chemin entre Saint-Boudif et Mont-Tropez est-il devenu si rapidement ce corbeau souffreteux qui meurt d'ennui sous les lambris ?

Il en est de même pour la Reine Claude.

Le couple, tellement à l'aise autrefois, a pris un petit côté « tiens-toi-bien-on-nous-regarde » qui est attendrissant.

Ils avaient l'air bien nourris.

Ils ont l'air sous-alimentés.

Ils avaient l'air riches.

Ils ont l'air parvenus.

Lui a l'air tout épaté d'être là.

Elle, disons-le franchement, a l'air de s'emm... présidentiellement. Il est bien évident qu'entre Yvonne la Catholique et la Reine Claude, la différence est grande.

La première s'accommodait fort bien d'une certaine claustration et sa formation de dame patronnesse clochermerlienne faisait que les « honnezzœuvres » suffisaient à son plaisir.

Mais l'autre... une fois qu'elle a fait le tour du parc, coupé trois roses pour la photo de « Paris-Match » et préparé la pâtée de Foccart... que voulez-vous qu'elle fasse ?

Ainsi, le palais élyséen somnole et ronronne sous les orages et la canicule. Après avoir été pendant onze ans l'ancre de l'Ogre, il est devenu le château de la Belle au bois dormant.

L'élégante dame d'Orvilliers prend l'aspect d'une touriste de l'Arizona qui vient voir la tour Eiffel et les Folies-Bergère ; le teint rosé d'Auvergne du Pomponnet déjà se parchemine et la peau n'est plus aussi satisfaitement tendue.

Il semble que dans le Palais on ait fait le vide lunaire et que dans leur capsule élyséenne les Pompidou soient en état d'apesanteur.

C'est le silence et l'ennui.



Dessin de Serre

CHAPITRE X

ET MAINTENANT...

Et ce fut l'été... Un des plus magnifiques qu'on ait connu depuis longtemps. Le ciel devint une fête d'azur, pleine de cette chaleur frémissante qui incite à la paresse.

Rassurés, les Français se ruèrent en vacances, impatients d'oublier la grande rumeur des onze années écoulées. Une page était tournée. Une autre commençait. Elle semblait avoir la douceur des anciens jours.

Pompidou allait-il être un autre Fallières ?

Le nouveau Président lui-même donnait l'exemple. Rompant avec le style constipé de son prédécesseur, il mettait l'Etat en congé, se préoccupant moins de politique que de Brégançon où l'attendaient les espadrilles, les blue-jeans et le polo, uniforme de Dupont-Durand aux bains de mer. Quant à son ministre des Finances, sûr de lui et sûr de ses comptes, sans souci du contrôle des changes, il graissait déjà sa Winchester pour un coûteux et lointain safari.

Le réveil devait être brutal.

Au soir du 8 août, la France du farniente apprit que sa monnaie n'était plus ce qu'elle croyait être. Ce fut la fin de l'enchantement. On rentrait avant l'heure dans l'automne des inquiétudes. L'humiliante dévaluation, décidée en catastrophe, venait de crever le rideau des illusions.

Alors il y eut de la colère. On avait donc menti ? Fallait-il être tombé si bas pour que s'imposât un plan de redressement ?

Le ciel s'assombrit. Les syndicats firent entendre les premiers grondements de l'orage, annonciateurs de troubles sociaux. Aux antennes sur la « Nouvelle Société », promise au bonheur avec le superflu, succédèrent les homélies sur l'austérité indispensable. Et les plus naïfs comprirent qu'en tombant de de Gaulle en Pompidou, la France n'avait pas pour autant chassé « les démons qui l'assaillent » : il était plus facile de changer de Président que de machine à laver.

C'était le temps des déceptions et de la pénitence.

Dans un éditorial tremblotant, réplique du fameux « La France s'ennuie » paru dans *Le Monde* à la veille des

convulsions de Mai, Louis-Gabriel Robinet se fit l'écho de ces morosités.

— Où allons-nous ? s'interrogeait le directeur du *Figaro*, dérouté de ne plus savoir de quel côté était le manche.

Pompidou le sait-il d'ailleurs ?

Son crédit s'en est allé dans le naufrage du franc, et le visage de sa V^e bis, après Cent Jours de pouvoir, est encore imprécis.

Lui-même paraît vaciller, comme embarrassé par sa victoire. On le voit tantôt béatement satisfait d'avoir atteint ces honneurs caressés en secret et si longtemps freinés, tantôt grave et préoccupé, songeant peut-être à la sinistre prédiction de « l'Autre », cet exilé de l'intérieur qui voit en lui « l'Usurpateur » :

— Dans six mois Pompidou aura mis le pays à feu et à sang.

L'avenir dira si la ruse et l'habileté après avoir permis d'arriver, suffisent à gouverner.

Empêtré dans ses contradictions, partagé entre la continuité et le changement, entre les fidélités et les abandons, les chevaux de Troie du gaullisme, la statue du Commandeur et la grande masse des Français las des rodомontades, Pompidou est un prisonnier.

Prisonnier de ses promesses, prisonnier d'un enchaînement qu'il n'a pas su prévoir alors qu'il était à son origine.

Demain vont se poser d'autres problèmes : ceux qui engagent une nation pour le meilleur et pour le pire.

Quels seront alors les choix du Président ? Se délivrera-t-il du gaullisme ? Rompra-t-il la

Sainte-Alliance franco-soviétique ? Cherchera-t-il une majorité nouvelle, moins étrangère au pays réel ? Cèdera-t-il à la tentation du Césarisme, comme certains le pensent, ou instaurera-t-il ce radical-pompidolisme qui fut la ligne de sa campagne ?

Cette fois, Pompidou ne joue pas son destin mais le nôtre. Il vient d'être admis parmi les figures de cire du Musée Grévin entre le Cabinet Fantastique et le Palais des Mirages. Pourvu qu'à sa suite il ne fasse pas entrer la France au Musée Grévin de l'Histoire !



Dessin de Vandal



Pour manger comme chez Pompidou

LES familiers gourmets de l'Élysée (il en est quelques-uns) sont unanimes : depuis la guerre, c'est du temps d'Auriol que l'on y mangeait le mieux. Le « brrrrave » Vincent avait réhabilité les fromages qui, présents à table, ne figuraient jamais sur les menus. Son chef, Lucien Tibier, passait avec élégance du soufflé aux avelines (sa création) au robuste cassoulet, et Jean Rigaux ne tarit pas d'éloges sur celui qui fut servi aux chansonniers venus réclamer au « président » la décoration de l'albigeois Jean Rieux.

Le président Coty avait, en cuisine aussi, des goûts simples et sages. Le Général, on le sait, penchait vers la potée lorraine et la tarte Bourdaloue (peut-être s'imaginait-il qu'elle est un hommage au prédicateur célèbre, alors que ce n'est qu'une appellation géographique parisienne !).

Notre Pompidou est-il plus gourmand que son prédécesseur ? Il paraît que oui. Il a appelé à l'Élysée son ancien chef de Matignon. Espérons que personne ne confondra ce Matignon-Élysée avec l'Élysé-Matignon où l'on mange si mal !

Espérons aussi que « Bougnaparte » a donné des ordres pour que les som-

meliers présidentiels n'aient plus cacher, de leur épais pouce ganté, les trois fleurs de lys ornant les bouteilles de Florens-Louis, la cuvée spéciale Piper Heidsieck ! Lorsque le Général, un jour de bonne vue, avait repéré le sigle de cire, il avait manqué en aval de travers, et l'excellent champagne avait été remplacé par du Taittinger !



Va-t-on remplacer, dans les menus officiels, le cassoulet d'Auriol par le cassoulet au vin de Montboudif !

L'Auvergne est un pays de nourritures solides. Pour les Auvergnats, un chou est un chou, c'est-à-dire le plus bel légume du monde, avec un peu de la (légèrement rance si possible). Le pot au feu, le chou farci, le choucroute, le chou tard gras, sorte de chou-farci sublime et le chou aux marrons valent bien le fassum provençal qui vient aussi des Romains.

Dans cette rivalité des Latins et des Celtes, il me semble bien que ces derniers triomphent sans mal. Le safran du Mourteyrol, pour venir des Maures d'Espagne, vaut celui de la bouillabaisse arrivant de la mer ; et trois d'

LA CLOSERIE DES LILAS

"AU CARREFOUR DES IDÉES"

DÉJEUNERS - DINERS
SOUPERS en plein air "Ambiance musicale"

171, bd du Montparnasse
DAN. 70-50 - ODE. 21-68

(PARKING :
14, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE)

A L'ALLIANCE

CHEZ THÉRÈSE ALBAN

Ris de veau aux morilles - Poulet sauté
au vinaigre - Côte de veau sous la cendre
et le « Bouribou » (canard au sang).

18, r. Vivienne (M^o Bourse). CEN. 44-48

PMR : 30 F - Fer. Dim.

GORISSE

84, rue Nollet (17^e) - MAR. 43-05

Andouillette

Lapin à la moutarde

et les mercredis et samedis midi

LA TRADITION DU POT AU FEU
— os à la moelle —

Fermé samedi soir et dimanche

LES MEILLEURES GRILLADES ET TRIPERIES DE PARIS



SUR 200 MÈTRES Av. Jean-Jaurès

212 L'HORLOGE	BOT. 71-01
192 AU COCHON D'OR	BOT. 39-81
190 CHEZ DAGORNO	NOR. 02-29
188 AU BÉLIF COURONNE	NOR. 89-52
184 FERME de la VILLETTE	NOR. 60-96
182 AU PETIT NORMAND	BOT. 14-57

A 10 minutes de l'Étoile
par le PÉRIPHÉRIQUE

Parking facile

Pour vos DÉJEUNERS
DINERS d'AFFAIRES



AU COCHON DE LAIT
ROTISSERIE-RESTAURANT
7, rue Corneille, PARIS - 326-03-65
Sa spécialité
COCHON DE LAIT A LA BROCHE
SALON de 10 à 50 couverts

LE MOUSQUET

SES SOUFFLÉS
SES "MORCEAUX DU BOUCHER"
SES GIBIERS

"Au premier rang de la géographie gourmande de Paris"

Minute

22, r. Champ-de-Mars, Paris 7^e 468-52-69

FERMÉ LE DIMANCHE

San Francisco LE RESTAURANT ITALIEN DE PARIS

FERMÉ LUNDI - PARKING ASSURÉ

1, RUE MIRABEAU (16^e) - MIR. 75-44

RÉSIDENCE JADIN

Hôtel particulier. Catégorie Luxe
WAG. 79-12 - Diners et Soupers
12, rue Jadin - Parc Monceau

JOUR STUDIOS HAUT LUXE NUIT

Villa Caroline
HOTEL PARTICULIER
85, R. DE LA POMPE - TEL. 870 67 38 - AU METRO POMPE
PARKING RESERVE

plus grands fromages de France, donc du monde, sont d'Auvergne : saint-nectaire, cantal, fourme d'Ambert.

Je ne sais trop si, à Paris, les Pompidou fréquentaient les vraies ambassades auvergnates. La bande à Pompon, qui est aussi celle de Sagan, Régine et Béart, devait plutôt être alléchée par des nourritures germanoprates et farfelues, arrosées, comme il se doit, des bordeaux des Rothschild.

Certes, pour aborder les mets et les desserts auvergnats, il faut avoir de l'estomac. Notre Président n'en manque point. Les bougnettes, les bourriols, les cascades, la farinette, sont des sortes de crêpes diverses mais également épaisses, et la flaunarde ne l'est pas moins. Mais quelles délices ! Je me rappelle avoir donné, il y a longtemps, la recette de cette flaunarde à Pierre Benoît et avoir reçu, quelques temps après, un mot m'assurant que, depuis, chez lui, il ne voulait plus manger que cela.

Au cas où le chef élyséen l'ignorerait, voici cette recette :

Mettre en terrine 3 cuillers de farine, ajouter 3 œufs entiers, sel, sucre et délayer

en versant, petit à petit, 3/4 de litre de lait. Aromatiser d'eau de fleur d'oranger.

Beurrer un plat creux. Y verser le mélange passé. Beurrer la surface et cuire 20 minutes au four chaud. Démouler et manger tiède.



Mais où manger, à Paris, la flaunarde et les autres plats « secrets » de l'Auvergne ? Le « Michelin » ne cite que l'Ambassade d'Auvergne (22, rue du Grenier Saint-Lazare), dont le propriétaire est d'ailleurs un Italien mais où l'on peut trouver la falette, la potée, l'aligot.

Le « Kléber », lui, joignant l'Aveyron à l'Auvergne, y ajoute le Port Saint-Bernard (29, quai de la Tournelle) où la soupe aux choux mitonne d'un jour l'autre ; la Crémaillère (83, rue d'Alésia) avec sa poularde farcie aux cèpes ; chez Laveyssière (15, rue Chaptal) où triomphe le clafoutis. Il faut ajouter la Flagnarde (3, rue de Prague), classée comme maison limousine et dont, pour être une variante orthographique, le

dessert-maison est, aussi, une variante parisianisée de la flaunarde.

Où commence l'Auvergne ? Où finissent le Rouergue, le Gévaudan, le Limousin, les Cévennes ? « L'Auvergnat de Paris », distribué surtout dans la limonade, le bois-charbon et la bonne soupe, annexe facilement tout le Centre, avec quelques raisons.

Car la cuisine du Centre est une cuisine ramifiée. Albi par exemple, fait la transition la plus heureuse entre les tripous et le cassoulet, la soupe aux choux et la soupe à l'ail.

Le « melsat », sorte de boudin blanc dont je me régale à chaque passage dans cette ville, tient autant sinon plus de l'Auvergne que du Languedoc.

Il le faut aller manger, avant la daube, au « Grand Saint-Antoine », étonnante maison albigeoise de tradition, dont le patron fut autrefois le frère du chansonnier Jean Rieux. Le livre d'or témoigne des passages du grand homme de la région : Jaurès. On peut aussi y dénicher cette belle dédicace : « Georges Pompidou, étudiant socialiste ». Depuis, l'étudiant a bien changé. Le socialiste aussi.

CHAMPAGNE

Duval Leroy
Vertus près Epernay

LA MAISON de la QUALITÉ

30 bouteilles brut pour FRS. 518,70



CHINON

A.O.C.

Vve JOGUET-MALECAULT

Propriétaire-Eleveur
à SAZILLY (Indre-et-Loire)
Vins de 64 - 66 - 67
exclusivement en bouteilles
Tarifs sur demande

GRANDS VINS DE BORDEAUX

Appellation contrôlée - Fronsac

ROUX-OUÏE

Propriétaire récoltant

Château-Lagüe

33 - Fronsac

Tarifs et échantillons sur demande

CHAMPAGNE



CHATEAU DE BLIGNY

LORIN FRÈRES

10-BLIGNY - TÉLÉPHONE : 18
14 F la bouteille

T.V.A. comprise, transport en sus
1 bouteille gratuite pour 24 bouteilles
" Il est excellent, bouqueté
et parfaitement charpenté "

Ph. Couderc



DOMAINE DE MONT-REDON

propriétaire-récoltant

à

CHATEAUNEUF-DU-PAPE (84)

... Respect de la **TRADITION**
et

Offre aux Gourmets, Hommes
d'affaires, Touristes, des vins
plus en **HARMONIE** avec les
goûts du jour.

Expéditions directes en bouteille.

Un cadeau qui honore celui
qui l'offre et celui
qui le reçoit

◆
Demandez le catalogue
des meilleurs crus à

D. QUERRE

Château MONBOUSQUET

◆

SAINT-ÉMILION - 33

Toutes les frivolités de Paris chez **FRIVOLITÉS, 56, bld de Clichy, Paris-18^e**



ELEGANTE LE JOUR, SEDUISANTE LA NUIT.

Pour lui plaire, toutes les lingerie parisiennes, frou-frou ou sage.
(mini-nuisettes, slips, soutiens-gorge, deshabillés, robes d'hôtesse, etc.)

Vente au magasin de 9 h. à 20 h.

Par correspondance sur catalogue. Expédition France et Etranger.
Catalogue c/8 timbres à 40 centimes remboursables sur achat.

L'INSOLITE
dans
L'ÉROTISME
Illustré

LE LIVRE DE L'ANNÉE : 12F.

Catalogue : FILMS, PHOTOS, LIVRES
contre 3 timbres

TRÈFLE D'OR
133, rue de Clignancourt
PARIS - 18^e

DISQUAIRE SPÉCIALISÉ à
SAINT-MANDÉ
Tourelle

dans une petite boutique

- Grand choix classique
- Pressages importés
- Chaînes HI-FI

DISCO-SHOP

Tél. : **DAU. 48-45**

15, rue de la République - St-Mandé - 94

Prix les plus bas - Toutes expéditions

CONTACTS PAR MILLIERS

Relations, amitiés,
mariages, vacances,
sorties, échanges, etc.

INSCRIPTION GRATUITE

doc. sur demande contre
1 F. 50 en timbres
en précisant

" NOTICE CONTACTS "



Club Européen des Adultes
BP 10 - KREMLIN-BICÊTRE 94

Tout l'érotisme en deux coups de ciseaux

Ou trois ou quatre. Plus encore peut-être. Cela dépend de l'esprit dans lequel vous allez découper ce bon de commande. L'Histoire de l'Érotisme est la synthèse majestueuse de toutes les études consacrées jusqu'à ce jour à l'érotisme ancien et moderne. En effet, Lo Duca n'a jamais cessé de rassembler une documentation immense, d'où cette fresque qu'il

nous livre aujourd'hui et qui couvre l'histoire de toutes les civilisations. C'est une histoire consacrée à l'art et aussi à la manière : 600 photos, les dessins les plus marquants, les documents les plus secrets.

L'intellectuel curieux de tout et qui sait garder la tête froide devrait réussir en trois coups de ciseaux. Les hommes

qui ont le sang chaud et l'imagination fertile risquent de s'y reprendre à plusieurs fois. Mais rien ne leur interdit de fumer une cigarette. Avant. Pour couper court à tout.

LO DUCA. HISTOIRE DE L'ÉROTISME.

1 volume 18 x 25 - 544 pages - 1000 illustrations en noir et couleur - Reliure pleine peau - Tête dorée - Fers originaux frappés à l'or fin.

BON DE
plus de 21
ments
postal

Profession (tacultatif).....
Signature.....

COMMANDE

à adresser à la librairie du Palimugre, 20, rue Dauphine, Paris 6^e. Je certifie être âgé de
ans et vous commande l'Histoire de l'Érotisme. Je règle : ☐ comptant au prix de faveur de 240 F. ☐ en 4 verse-
mensuels de 64 F dont ci-joint le premier. J'effectue ce versement par ☐ chèque bancaire ☐ mandat-poste ☐ chèque
à v/c.c.p. Paris 3895-68. Nom..... Prénom.....

Adresse.....
Si cet ouvrage ne me convenait pas, je le retournerais en bon état dans les 5 jours à dater de
la réception et serais immédiatement remboursé.



PETIT COURRIER



♦ De M. Jean Lefèvre, La Garenne-Colombes.

J'ai été fort intéressé par votre « Napoléon cet Inconnu » mais j'ai été fort surpris que dans le chapitre « Théâtre, Cinéma, etc. » vous ne fassiez aucune mention de l'acteur Duquesne, créateur du rôle de l'Empereur dans « Madame Sans-Gêne ». Ce comédien avait une ressemblance beaucoup plus frappante avec son modèle, même en tenant compte de celle de Dieudonné. Il a tenu ce rôle pendant de nombreuses années avec Réjane, et j'ai pu le voir et l'applaudir lors d'une reprise de la pièce de Sardou (entre 1907 et 1912).

Compliments à ce toujours vert correspondant pour sa mémoire et son érudition. Et pardon aux mânes de Duquesne.

♦ De M. François Robert, Paris.

... Je dois vous dire que le numéro du « Crapouillot » consacré à Napoléon m'a déçu. Napoléon n'était pas un dieu, mais un homme et de l'homme, nécessairement, il avait les faiblesses (...) Ses erreurs sont certaines, ses fautes évidentes, mais sa grandeur reste incontestable, son génie indéniable...

Nous auriez-vous mal compris, cher lecteur ? C'est exactement ce que nous disions dans notre préface.

♦ Très intéressante communication du professeur Roger Andrieu, vieil ami de Galtier-Boissière et membre de

l'Académie des Sciences de New York, sur le carrosse du Sacre :

Celui dont vous montrez la photo est le carrosse du Sacre de Charles X qui a été transformé pour servir à l'usage de Napoléon III et au baptême du prince impérial.

Le carrosse de Napoléon pour son Sacre a été « perdu » et j'ai consulté sur ce point le Prince Napoléon et les Monuments Historiques.

De mes nombreuses recherches, il ressort que l'on retrouve la description et le coût de ce carrosse aux Archives du Louvre.

En outre, j'ai découvert que le cardinal Fesch l'avait conservé pour se rendre en Italie. On le retrouve « sous une pluie diluvienne » à la frontière.

Il serait vraisemblablement au Musée du Vatican ou dans un des musées de Vienne.

♦ De M. Jacques Ferlander, se disant reporter :

Prenant connaissance de votre parution sur la contestation (très bon numéro), je ne saurais toutefois admettre que mon nom soit supprimé du manifeste pour le « Comité de défense du peuple grec ». Je tiens à mes responsabilités... contradictoires !

Confraternellement et merde...

C'est bien volontiers que nous rendons à M. Ferlander ce qui paraît lui appartenir en propre.

Chaque numéro du CRAPOUILLOT est tiré à près de 100 000 exemplaires. Quel que soit le soin apporté, un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un exemplaire présente une imperfection d'impression ou de reliure qui aurait échappé aux contrôles. Dans ce cas, il convient de retourner aussitôt l'exemplaire défectueux à notre service des ventes: 49, avenue Marceau, Paris-16^e. Il sera échangé par retour et les frais de port seront remboursés.

BULLETIN D'ABONNEMENT

(Faire une croix dans le carré choisi)

LE CRAPOUILLOT

49, av. Marceau - PARIS 16^e

Tél. : 553-65-09

☐ JE DÉSIRE M'ABONNER

☐ JE DÉSIRE ME RÉABONNER

I AN

5 numéros 32 F (Étranger 35 F)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

DATE : SIGNATURE :

Je vous adresse ci-joint la somme de 32 F - 35 F

par Mandat lettre (1)

chèque bancaire (1)

C.C.P. PARIS 25.391.74

(1) Rayer les mentions inutiles

CONTACTS et RELATIONS

Nouvelles connaissances

Si vous avez le souhait de connaître, en France ou à l'étranger, des personnes qui partagent vos goûts, vos idées, vos buts, vos projets, vos opinions, etc.

Sur le plan amical, sentimental, culturel, commercial, professionnel, politique, etc.

**PRENEZ CONTACT AVEC NOUS ET
RENSEIGNEZ-VOUS
SUR NOTRE ORGANISATION.**

Toutes demandes possibles, tous cas étudiés.

**ÉCRIVEZ
VENEZ
TÉLÉPHONEZ**

CLUB EUROPÉEN
DE CONTACTS et RELATIONS
65, Rue Henri-Barbusse
93 - Aubervilliers
TÉL. : 352-42-97

L'Affaire

ELEGANCE-FRANCE

Le luxe d'un **COSTUME E.F.**

SUR MESURE soit : **398 F**

grâce au **CREDIT E.F.**,
direct, immédiat et **GRATUIT**

depuis **29 F** par mois

Ce costume de grande classe sera coupé, pour vous, dans l'un de nos tissus supérieurs, français ou anglais, à votre choix, et réalisé (3 essayages minutieux) dans le style exact de votre goût : classique, mode ou près du corps.

A titre de bienvenue et pour chaque commande : un magnifique **BRIQUET A GAZ SILVER-MATCH** en cadeau, sur simple présentation de cette annonce.



N.B. Mêmes facilités de paiement pour le « **PRET à PORTER** » :

Hommes : Costumes, imperméables, chemiserie,
Femmes : Robes, manteaux, tailleurs, etc...
et Vêtements **CUIRS** et **DAIMS**



ELEGANCE-FRANCE

12, rue de St- Quentin, Paris-10^e Prêt à porter et Mesure
Hommes, Dames et Juniors

Ouvert tous les jours de 9 à 20 heures (même le lundi). Métro
Gare du Nord. Tél. : 607-43-82 et 205-42-32. **PARKING GRATUIT.**
Pour la **PROVINCE**, vente par correspondance.

Documentation sur simple demande

Pour servir l'apéritif
Very-table
c'est "very-tablement" mieux

Pub. Diffusion Graphique



Table de lit, table d'appoint, table de lecture, table de jeu, table desserte, table de travail **VERY-TABLE** c'est cent tables, c'est mille usages.

Encore mieux, **VERY-TABLE** se règle en hauteur, en inclinaison, **se plie complètement** et se range dans un minimum de place. **VERY-TABLE** existe en acier laqué bronze, chromée ou dorée à l'or fin, plateau en stratifié teck ou acajou.

Toujours mieux et inédits les accessoires de **VERY-TABLE** : (1) plateau porte-verre, (2) plateau-desserte, (3) panier porte-bouteilles, (4) panier porte-revues, etc., etc...



réglable



inclinable



pliable

Very-table

c'est "very-tablement" mieux

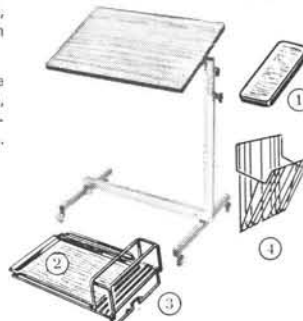
En vente : grands magasins, bons revendeurs.
Pour recevoir notre documentation adressez-nous simplement le bon ci-joint.



la plus pratique des tables de lit



table de lecture très confortable



petit déjeuner ou dîner rapide
encore une utilisation **VERY-TABLE**

ETS JOUK - 14 RUE H. MARTIN, 93 LE PRÉ ST-GERVAIS

Veuillez m'envoyer votre documentation **VERY-TABLE**

Nom

Nom

Adresse

C R

HOMMES ET FAITS DU XX^e SIÈCLE

La prestigieuse collection de disques d'Histoire



LA GUERRE D'ALGERIE
1 coffret 4 disques 120 F



LE III^e REICH
1 coffret 4 disques 120 F



LA REVOLUTION IRLANDAISE
1 coffret 2 disq. + livret bilingue 60 F
Prix du disque celtique 1969



LA LIBERATION DE PARIS
1 disque mono 30 F



JACQUES DORIOT
Discours - Allocutions - Chants
1 disque mono 30 F



LO-CICERO CHANTE BRASILLACH
1 disque stéréo compatible 35 F



NAPOLEON et la Garde IMPERIALE
1 disque mono 30 F



14 CHANSONS ANARS + LES 4 BARBUS - 1 disque stéréo comp 65 F



25 DISCOURS DE GUERRE
1 disque mono 30 F

BON DE COMMANDE

à découper et à retourner à
SERP - 6, rue de Beaune
Paris-7^e

LIVRAISON IMMEDIATE

Les prix marqués sont franco

HF 01 - Plaidoirie pour la défense	30 F
HF 02 - Le procès du Petit-Clamart	30 F
HF 03 - Centenaire de Camerone	30 F
HF 04 - Papes de notre temps	30 F
HF 05 - Philippe Pétain, Maréchal de France	30 F
HF 06 - Poèmes de Fresnes	30 F
HF 07 - La guerre d'Espagne	30 F
HF 08 - Tixier-Vignancour parle	30 F
— La guerre d'Algérie*	
HF 09/I - Le 13 mai	30 F
HF 09/II - Les Barricades	30 F
HF 09/III - Le Putsch	30 F
HF 09/IV - L'O.A.S.	30 F
— Le III ^e Reich*	
HF 10/I - Voix et chants de la Révolution allemande (1933-1939)	30 F
HF 10/II - Chants de guerre de l'armée allemande (1939-1940)	30 F
HF 10/III - La Wehrmacht au combat (1941-1942)	30 F
HF 10/IV - L'agonie de l'armée et l'effondrement du III ^e Reich (1943-1945)	30 F
HF 11 - Présidentielles 65	30 F
HF 12 - Philippe Henriot	30 F
HF 13 - Mussolini et le Fascisme (album 2 disques - livret)	60 F
HF 14 - Le Marquis de Cuevas et ses ballets	30 F
HF 15 - Marches militaires de la Russie impériale	30 F
HF 16 - L'Action Française (voix et chants)*	30 F
HF 17 - La Révolution Irlandaise (1916-1922) (coffret 2 disques, avec livret)	60 F
HF 18 - Hommage à Théodore Botrel (1868-1968), barde breton (coffret 2 disques stéréo, avec livret)	65 F
HF 19 - Jacques Doriot - Discours	30 F
HF 20 - Chansons anarchistes, par les 4 Barbus (stéréo comp.)	35 F
HF 22 - La Bataille de Verdun (33 tours 17 cm)	12 F
HF 23 - Lo Cicero chante Brasillach (stéréo comp.)	35 F
HF 24 - Charles de Gaulle - Discours de guerre (1940-1945)	30 F
HF 25 - La Libération de Paris	30 F
MC 7001 - Les Chouans (chants de guerre)*	30 F
MC 7002 - Chants et refrains royalistes*	30 F
— Marches et Refrains de l'Armée Française*	
MC 7003 - La Monarchie (stéréo comp.)	35 F
MC 7004 - La Révolution et l'Empire (stéréo comp.)	35 F
MC 7005 - Le XIX ^e siècle et l'épopée coloniale (stéréo comp.)	35 F
MC 7006 - Le XX ^e siècle et les 2 guerres mondiales (stéréo comp.)	35 F
MC 7007 - Quatre siècles de musique militaire allemande (stéréo comp.)	35 F
MC 7008 - Napoléon et la Garde impériale	30 F
LVA 1001-1002 - Plaidoirie pour Salan (album 2 disques)	60 F
LVA 1007 - Le Président Monnerville (discours au Sénat du 9 octobre 1962)	30 F

* Un coffret est offert à l'acheteur de la série complète.

TOTAL DE LA COMMANDE

Veuillez m'expédier les disques choisis que je vous règle par cheque ☐ mandat ☐ ou cheque postal ☐ à l'adresse suivante :

NOM

ADRESSE

Signature

MARCHES ET REFRAINS DE L'ARMÉE FRANÇAISE



L'anthologie de la musique militaire française d'après la collection officielle du Musée de l'Armée par l'Orchestre de la Garde les 200 marches qui ont rythmé l'Histoire de France

4 DISQUES 33 T 30 cm STEREO compatible
en un somptueux coffret toile doré aux fers accompagnés d'un livret illustré.

Le coffret 140 F

GRAND PRIX DU DISQUE 1969

MARCHES ET REFRAINS DE L'ARMÉE FRANÇAISE

MC 7003 - La Monarchie
MC 7004 - La Révolution et l'Empire

MC 7005 - Le XIX^e siècle et l'épopée coloniale
MC 7006 - Le XX^e siècle et les deux guerres mondiales

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

SERP

6, rue de Beaune — PARIS (7^e) — BAB. 41.75 — C.C.P. 20.033.49 PARIS

Le disque mono 30 F — stéréo 35 F.

Expédition immédiate sur commande

**Une collection
prestigieuse
pour
votre bibliothèque**

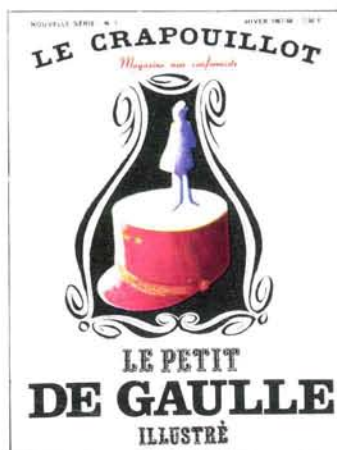
LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série

**TOUS CES NUMÉROS
SONT ENCORE
DISPONIBLES**

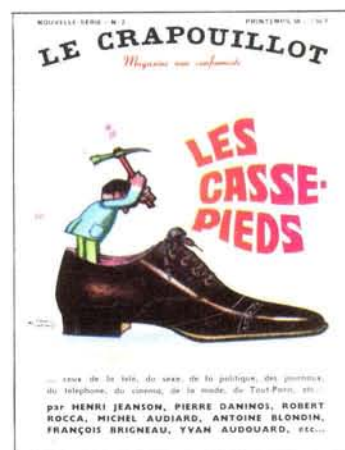
Commandez-les à votre marchand de journaux habituel ou directement aux bureaux du journal : 49, av. Marceau, Paris XVI^e

Envoi franco, contre remboursement ou paiement par chèque bancaire, mandat-lettre, virement au compte chèque postal Paris 25.391.74.



n° 1

... Un grand numéro de débouillage de crâne.
Tirage spécial : 10 F



n° 2

... Vus par les meilleurs humoristes.
7,50 F



n° 3

... Pinay contre de Gaulle, les ballets roses, etc. 7,50 F



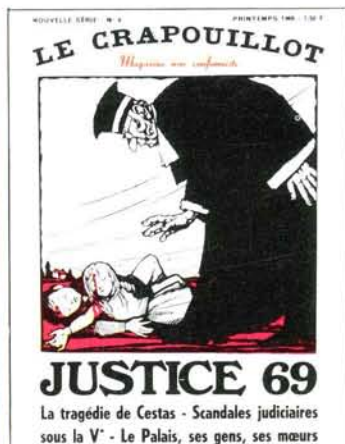
n° 4

... De Gaulle et les communistes, les coups de Couve, Pouillon et Cie. 7,50 F



n° 5

... Avec l'indispensable guide gastronomique des meilleures tables de France. 7,50 F



n° 6

... Scandales et injustices sous la V^e. 7,50 F



n° 7

... Contestataires et contestation contestés à leur tour. 7,50 F



n° 8

... L'histoire revue et corrigée. 9,00 F